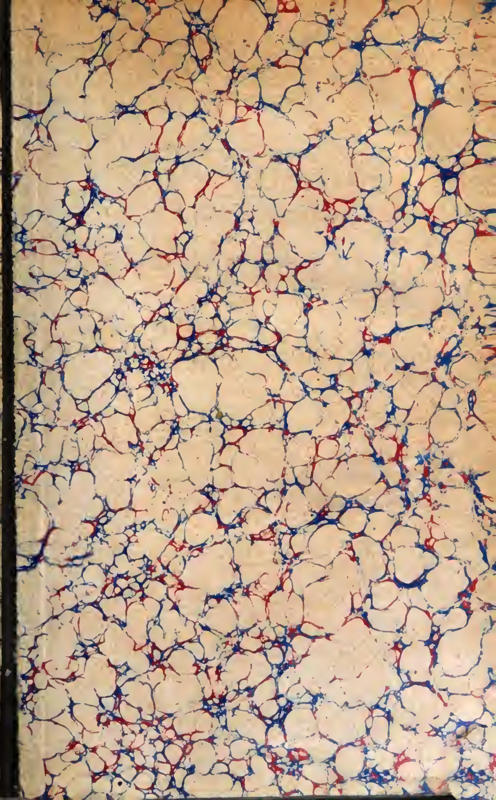
ALLI





LES MYSTÈRES DE LA COUR DE LONDRES

# ÉLÉANOR

PARIS. — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30

LES MYSTÈRES

DE LA

COUR DE LONDRES

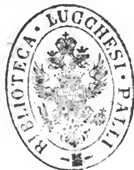
QUATRIÈME SÉRIE

# ÉLÉANOR

PAR

G.-M.-W. REYNOLDS




PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-EDITEUR

18, RUE DAUPHINE, 18

1867





# LES MYSTÈRES

DE LA

# COUR DE LONDRES

## CHAPITRE I

### LA BELLE PATRICIENNE ET LE RESSUSCITÉ

Il était environ quatre heures de l'après-midi quand la Comtesse de Desborough rentra chez elle après la visite qu'elle avait faite à la Duchesse de Devonshire avec la Princesse Sophie.

Les incidents de cette matinée l'avaient contrariée, et une expression de mauvaise humeur plissait ses lèvres vermeilles, qui habituellement prêtaient un charme indescriptible à ses beaux et nobles traits.

Après s'être retirée immédiatement dans ses ap-

partements et avoir renvoyé la femme de chambre qui l'avait aidée à se débarrasser de son chapeau et de son châle, elle se jeta dans un fauteuil et s'abandonna à ses réflexions.

— Demain je vais être forcée de me rencontrer face à face avec ce misérable débauché ! Oh !... mon sang bout à l'idée que je lui ai permis de souiller de ses baisers mes joues... mes lèvres !... Quelle rage je ressens quand je me rappelle que j'ai été assez faible pour lui promettre de le recevoir !... Mais, Dieu merci ! j'ai échappé à ses infâmes caresses... L'amour que cette misérable marchande de modes de Pall Mall s'était chargée de venir exciter dans mon cœur a été arrêté au moment même où il était sur le point de triompher et moi de succomber à la honte et à la dégradation ! Et penser qu'il faut que je me trouve demain en présence de cet homme... que je le traite avec le respect dû à son rang... que j'accepte les preuves de courtoise politesse dont il lui plaira de m'honorer !... Mais ces dégoûts, je les supporterais encore, et ce n'est pas cela seul qui cause mon profond chagrin. Hélas! je ne le vois que trop, mon amie bien-aimée, la Princesse Sophie, est sur le bord d'un abîme... son honneur est à la merci de ces deux jeunes personnes... Pourtant ni Octavie ni Pauline ne voudraient la trahir... Non, non, toutes deux sont de bonnes et aimables filles... elles garderont son secret. Son secret !... son frère ne le connaît-il

pas? Ne sait-il pas déjà qu'un enfant est né dans l'habitation qu'occupaient jadis ces deux jeunes femmes? Et l'une d'elles qui va être présentée demain soir! Pauvre Sophie!... si elle savait que son secret est connu de son frère aîné... celui de ses frères qui lui inspire le plus d'effroi, elle en mourrait de chagrin. Hélas! hélas! comment tout cela finira-t-il?... Mon âme est remplie de sinistres pressentiments! Pourquoi ce grand désir chez Pauline d'assister à la réception de Carlton House?... est-ce la curiosité naturelle aux jeunes filles?... est-ce pour satisfaire un simple sentiment de vanité?... a-t-elle de moins dignes sentiments?... Non, non, c'est une bonne fille, je le répète, et il est tout naturel qu'elle désire se mêler à ce monde brillant dans lequel elle vient si récemment de s'élever.

Telles étaient les pensées contradictoires et inquiètes qui occupaient l'imagination de la Comtesse de Desborough tandis qu'elle était seule retirée dans son appartement. Mais ses réflexions s'engagèrent graduellement dans une autre direction, et peu à peu une molle langueur s'empara d'elle, semblable à ce demi-sommeil qu'on ressent au milieu d'une atmosphère lourde saturée du parfum des fleurs. Soudain elle murmura le nom de Gustave Wakefield.

Puis, se levant de son fauteuil, elle se contempla dans la grande psyché qui se trouvait près d'elle, et pendant qu'elle regardait ses formes magnifiques,

fidèlement refletées sur la surface polie de la glace, un sourire de triomphe apparut sur ses lèvres, et presque aussitôt son sein se souleva et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

Mais l'influence de sa nature ardente et passionnée la possédait maintenant, et cédant à l'irrésistible courant des sentiments qu'elle était impuissante à maîtriser, elle se dirigea vers le salon dans le secret espoir d'y trouver Ramsey et de l'y trouver seul.

Son espérance ne fut point trompée, car au moment où elle fit son apparition, le ressuscité se leva du sofa sur lequel il était à demi couché.

C'était le sixième jour de son séjour dans la demeure du Comte de Desborough, dont depuis ce temps il n'avait pas une seule fois franchi le seuil. Il ne s'était pas non plus rencontré avec un seul des visiteurs qui avaient pu se présenter, car, vu son prétendu état de maladie et son peu de penchant à se mêler à la société, il avait été autorisé à vivre dans une retraite aussi absolue que s'il eût été le maître de la maison, et libre d'agir selon ses goûts. Son déjeuner lui était servi dans sa chambre ; à midi il avait coutume de descendre au salon, où très-fréquemment il tenait compagnie au Comte et à la Comtesse de Desborough, et il avait dîné avec eux tous les soirs depuis son arrivée dans la maison. Il était déjà en grande faveur auprès du Comte, et pour Éléanor, c'était l'homme le plus beau et le plus

agréable de tous ceux avec lesquels elle avait jamais eu des relations.

Qu'il ne fût pas désagréable à la Comtesse, Ramsey n'avait pas manqué de le remarquer; et sa profonde connaissance du cœur humain lui avait déjà révélé que c'était une femme dont la nature était pleine de violence. Il s'était également aperçu qu'Éléanor et son mari occupaient des appartements séparés, et que quelque chose de mystérieux les tenait éloignés l'un d. l'autre, sans faute apparente soit d'une part soit de l'autre. Vainement il s'était mis l'esprit à la torture pour en découvrir la cause; toute sa perspicacité avait été mise en défaut, et la seule hypothèse qui lui parût admissible, c'est qu'Éléanor avait dû être infidèle à son époux; — qu'il avait eu assez d'indulgence pour cacher sa faute au monde, — mais qu'il n'avait pas voulu partager plus longtemps son existence avec elle.

Et pourtant, tout en inclinant vers cette supposition, Ramsey était dérouté par ce fait que la manière d'être d'Éléanor vis-à-vis de son mari n'était pas celle d'une femme ayant conscience de sa honte, et que les façons du Comte vis-à-vis d'elle n'étaient pas celles d'un homme qui a à se plaindre de sa femme. Au contraire il se montrait tendre, affectueux, plein d'adoration pour sa belle Comtesse, qui de son côté, fantasque et capricieuse, semblait par moment répondre à son amour, et dans d'autres instants le traiter avec une froideur qu'elle s'ef-

forçait de vaincre, mais sans pouvoir y parvenir.

Quand il réfléchissait sur toutes ces circonstances, il lui était impossible de les concilier avec la supposition qu'il avait faite pour expliquer pourquoi le Comte et la Comtesse de Desborough vivaient séparés ; et d'un autre côté il ne pouvait trouver aucune autre raison de la singulière existence qu'ils menaient. Il était étrange, très-étrange qu'un homme dans la force de l'âge et une femme d'une nature ardente et passionnée pussent vivre dans un éloignement aussi mystérieux que contraire aux lois de la nature.

Nous avons fait observer que Ramsey s'était aperçu qu'il ne déplaisait pas à la Comtesse, et sans se préoccuper de la généreuse hospitalité qu'il avait reçue du Comte de Desborough, hospitalité dont il jouissait encore, oublieux de ses devoirs envers l'homme généreux qui avait promis de se faire son ami et son protecteur, et qui avec la plus admirable philanthropie s'était chargé de pourvoir à son avenir, cet hôte indigne avait déjà résolu de séduire Éléanor.

Mais reprenons le fil de notre récit.

Le cœur de la Comtesse de Desborough battit rapidement, et ses joues se teignirent de vives couleurs lorsqu'elle entra dans le salon où elle avait espéré et prévu qu'elle trouverait Ramsey seul.

Celui-ci ne manqua pas d'observer son émotion et sa rougeur pendant qu'elle s'avançait dans le salon,

dont ses riches vêtements balayaient le tapis que ses pas légers effleuraient à peine.

— Votre Seigneurie a mis à profit une journée bien exceptionnelle en cette saison de l'année, — dit Ramsey en s'inclinant avec grâce et fort bas devant la Comtesse.

— Mon amie bien-aimée, la Princesse Sophie, m'a fait parvenir hier l'ordre d'aller lui rendre visite aujourd'hui dans la matinée, — répondit Éléanor, — et nous avons été ensemble voir la Duchesse de Devonshire. Mais pourquoi, Monsieur Wakefield, n'avez-vous pas vous-même profité de cette belle journée pour aller respirer l'air? Un peu d'exercice vous aurait été bon après votre indisposition.

— Je ne me sens aucune propension à franchir le seuil de la demeure hospitalière de Votre Seigneurie, — dit Ramsey, — avant le moment où je devrai la quitter pour tout à fait, — ajouta-t-il en étouffant un soupir.

— Mais rien ne vous presse de nous quitter, Monsieur Wakefield, — s'écria la Comtesse avec une chaleur involontaire; puis, s'apercevant aussitôt de l'accent qu'elle avait donné à ses paroles, elle devint écarlate de confusion et d'embarras. — Je veux dire, — s'empressa-t-elle d'ajouter, — que jusqu'à ce que vous soyez complétement rétabli, il est inutile que vous cherchiez un autre asile.

— Si je ne devais consulter que mes goûts, je ne mettrais pas de précipitation à quitter la maison

amie que la Providence m'a fait rencontrer, — dit Ramsey en donnant à sa voix une intonation de mélancolique tendresse ; — mais dans les circonstances présentes, plus tôt je m'éloignerai...

Et s'arrêtant tout court, il feignit une confusion et un embarras aussi grands que ceux que la Comtesse venait réellement d'éprouver.

— Serait-il survenu quelque chose qui fût de nature à vous être désagréable, Monsieur Wakefield ? — demanda-t-elle. — C'est le désir du Comte et le mien que vous trouviez ici les plus grands égards... et si vous avez éprouvé quelque contrariété... si vous avez eu à vous plaindre de quelque légère négligence...

— Mon Dieu ! je n'ai été traité que trop bien, avec trop de bonté, — interrompit Ramsey avec exaltation, — et mon cœur déborde des sentiments de la plus profonde gratitude pour votre époux et pour vous-même.

— Alors pourquoi me faire pressentir si mystérieusement que les circonstances vous obligent à partir bientôt, Monsieur Wakefield ? — demanda la Comtesse, dont la voix tremblait et dont le cœur battait avec force.

— Aurais-je réellement dit quelque chose de semblable ?... Alors j'ai eu tort... grand tort, — s'écria Ramsey comme s'il était sérieusement mécontent de lui-même. — Mais pour que Votre Seigneurie n'interprète pas mes paroles inconsidérées contre les

gens de sa maison, qu'elle me permette de lui assurer que j'ai été l'objet des plus grandes attentions de leur part. Les circonstances auxquelles je faisais allusion...

— Ont peut-être rapport à votre position dans ce pays? — dit Éléanor. — Je suis au courant de votre histoire, le Comte me l'a racontée dans tous ses détails, et je puis comprendre, Monsieur Wakefield, combien il peut être pénible pour vous, qui avez été élevé dans l'aisance et le bien-être, de vous éveiller de ce rêve et de vous voir tout à coup en face de l'adversité. Tel a été votre lot; mais il ne faut pas envisager l'avenir avec crainte et avec défiance. Le Comte de Desborough vous a offert son amitié, et c'est un homme dont le cœur est chaud et dont les instincts sont généreux. Mais jusqu'à votre complet rétablissement, il n'abordera pas sérieusement avec vous la question de la carrière qui convient le mieux à vos goûts et dont il veut vous faciliter l'accès. Jusque-là son désir est que vous considériez sa maison comme la vôtre, et il serait profondément affligé s'il venait à apprendre qu'il existe des circonstances qui vous poussent à un brusque départ.

— Je répéterai encore à Votre Seigneurie, — dit Ramsey d'une voix douce et contenue, — que si je ne consultais que mes goûts, je ne songerais pas un seul instant à quitter cette maison hospitalière... mais excusez-moi... pardonnez-moi, — s'écria-t-il avec une agitation soudaine et passionnée. — Mon

bonheur est compromis... s'il n'est pas déjà détruit sans espoir de retour. Oh! plût au ciel que je n'eusse jamais mis le pied dans la métropole... que je n'eusse jamais quitté le sol natal de la Jamaïque pour venir chercher fortune en Angleterre!

Il détourna la tête et sembla en proie à la plus vive affliction.

— Monsieur Wakefield, je suis affligée de vous voir malheureux, — dit Éléanor, dont le cœur battait plus fort que jamais, et qui était en proie à une singulière sensation, comme si une secrète influence l'unissait elle-même et ses propres sentiments avec les émotions passionnées jouées par Ramsey. — Je vous parle plus franchement que je ne le ferais à tout autre, parce que vous êtes un hôte dans cette maison... parce que vous êtes étranger dans ce pays, et parce que votre infortune n'est ni ordinaire, ni légère à porter. C'est pourquoi je vous répète que je suis affligée de vous savoir malheureux... je crains que vous ne soyez oppressé par quelque chagrin secret... Si ma supposition est exacte et si le Comte de Desborough peut en détruire la cause...

— Chaque mot prononcé par Votre Seigneurie vient aggraver ma misère, — s'écria Ramsey en arrêtant sur elle un regard plein de tendresse, puis en détournant aussitôt les yeux : — Je vous supplie de me laisser quitter cette maison avant que la violence de mes sentiments ne m'arrache des paroles que vous ne pourriez entendre qu'avec indignation,

et qui ne me laisseraient pas d'autre alternative que de me tuer de désespoir de les avoir prononcées.

Il se leva précipitamment et s'élança vers la porte.

— Monsieur Wakefield... arrêtez... je vous en conjure! — s'écria Éléanor en se levant aussi de son siége. — Cette conduite de votre part paraîtrait si étrange... si inexplicable... puis, — ajouta-t-elle précipitamment, — il serait à peine convenable à vous de nous fuir comme si nous étions des ennemis au lieu d'être vos amis.

— Vous m'ordonnez de rester, et je vous obéis! — dit Ramsey en se retournant et en avançant lentement vers l'endroit où la Comtesse, tremblante de la tête aux pieds, se tenait debout appuyée contre la cheminée. — Oui, je vous obéis en cela, comme je suis prêt à vous obéir en toutes choses, même au prix de ma vie! Mais rappelez-vous, — ajouta-t-il en baissant la voix au diapason d'un simple murmure, — rappelez-vous qu'en votre présence je ne suis plus maître de moi.

— Que voulez-vous dire?... je suis troublée... confondue, — murmura Éléanor en se laissant retomber sur son siége, tandis que ses joues s'empourpraient, que sa poitrine se soulevait, et que ses yeux remplis de langueur témoignaient des sensations voluptueuses qui s'étaient emparées de son cœur.

— Vous me demandez ce que je veux dire, — dit Ramsey en se plaçant auprès d'elle et en fixant sur elle un regard passionné qu'elle lui rendit un ins-

tant, un seul instant, et puis ses yeux s'abaissèrent, sa rougeur s'épaissit sur son beau visage, et l'agitation de son sein devint encore plus sensible. — Vous me demandez ce que je veux dire, — répéta-t-il après un moment de silence, — je vais vous le dire... Une série d'aventures étranges m'a rendu l'hôte de votre maison... la généreuse hospitalité que j'ai reçue sous ce toit m'a fait naturellement considérer votre mari comme le meilleur des hommes... vous-même comme la plus estimable des femmes. Je vous suis si dévoué que c'est à genoux que je voudrais vous adorer comme les meilleurs amis que Dieu ait pu donner à un homme. Mais, hélas! en ce qui vous concerne vous-même, Madame, ce sentiment de profonde gratitude, en s'exaltant, a pris les proportions d'un autre sentiment qui m'était encore inconnu... un sentiment qui réunit les joies les plus exquises avec les angoisses les plus vives... les rêves du ciel et les peines de l'enfer! Car je vous voyais belle... oh! si belle, que vous m'apparaissiez comme une création de mon imagination et non comme un être appartenant à cette terre. J'écoutais votre voix, qui pénétrait mes oreilles comme d'une mélodie divine. Je vous regardais, quand vos yeux ne m'observaient pas, jusqu'au moment où je me sentais emporté par le désir de me jeter à vos genoux pour vous prier de faire de moi votre esclave, le plus humble de vos valets, afin de pouvoir vous prouver mon dévouement. Oui, chère Madame, tels sont les

sentiments que j'éprouve pour vous, et pourtant je sais bien que c'est un crime de nourrir de pareils sentiments. Mais, mon Dieu! il serait tout aussi impossible à un homme de remonter les chutes du Niagara ou de lutter contre les rapides des rivières du Canada, qu'il m'est impossible à moi d'arrêter le flot des pensées qui agitent mon cœur. C'est pourquoi je vous supplie de me laisser partir à l'instant... de me laisser fuir cette maison dont j'outrage l'hospitalité par ma malheureuse passion... de quitter une ville où mes yeux ont été éblouis un instant par une lumineuse vision qui fera le malheur de ma vie!... Oui, je veux partir... Oh! mon Dieu!... je veux fuir...

Il s'élança de nouveau vers la porte.

— Gustave... Monsieur Wakefield... c'est impossible! — s'écria Éléanor. — Arrêtez... restez... je vous en conjure...

Éléanor retomba sur le sofa d'où elle s'était soulevée pendant un instant, et elle se couvrit le visage de ses mains comme pour se soustraire à la vue de tout ce qui l'entourait et s'absorber dans la profondeur de ses pensées.

— Est-il possible que vous m'ayez ordonné de rester après avoir entendu la confession que j'ai osé vous faire? — dit Ramsey de l'accent le plus tendre qu'il lui était possible de donner à sa voix, tout en revenant reprendre sa place auprès de la Comtesse. — Alors vous n'êtes pas irritée contre

moi? Oh! je n'ai pas excité votre colère... Vous pardonnerez à ma présomption... vous excuserez ma témérité, et peut-être aurez-vous pitié de moi, chère Madame? — ajouta-t-il en se penchant vers elle.

— Oh! je ne sais quoi vous répondre, — murmura Éléanor en retirant ses mains qui lui couvraient le visage et en relevant ses yeux qui rencontrèrent ceux de Ramsey et échangèrent avec les siens des regards ardents et passionnés. — Vous m'avez surprise... remplie de confusion, — dit-elle d'une voix pleine de douceur. — Mais vous ne songez pas à me quitter... vous ne fuirez pas cette maison, sans amis comme vous l'êtes... et sans expérience de la vie dans cette immense capitale...

— Mais c'est par respect pour vous, ma noble bienfaitrice, que je suis tourmenté du désir de partir, — interrompit Ramsey avec un accent passionné. — Je ne puis supporter l'idée de vous insulter par le spectacle de la misère dans laquelle m'a plongé ma passion sans espoir... En six jours... six courtes journées... j'ai appris à vous aimer avec un enthousiasme... une adoration... un culte... qui vont jusqu'au délire ; et il y aurait folie à moi à rester dans une atmosphère qui me rend fou et me ravit tout à la fois; qui me plonge dans une délicieuse extase en même temps que les plus cruelles angoisses viennent me torturer. Pourquoi alors voudrais-je rester...

— Parce que c'est moi qui vous le demande... parce que je vous supplie de ne pas me quitter ainsi,

— interrompit la Comtesse, emportée par le courant de son ardente passion, et qui se sentait prête à se plonger tête baissée dans l'abime des joies coupables, à faire tous les sacrifices pour l'amour de ce beau jeune homme qui lui était apparu comme le plus parfait Adonis quand, avec l'apparence de l'ingénuité, il lui avait fait l'aveu de son amour. — Non... non... vous devez rester, Gustave... cher Gustave, — ajouta-t-elle en levant sur lui ses yeux qui reflétaient tous les feux de sa nature ardente. — Vous devez rester, dis-je... pour m'aimer... et pour être aimé en retour.

Ces derniers mots expirèrent sur ses lèvres, et sa tête se courba, mais au même instant elle se sentait saisir par Ramsey, qui la serraït contre sa poitrine; leurs visages se rencontraient et leurs lèvres s'unissaient dans un ardent baiser.

— Alors vous m'aimez, Éléanor... vous m'aimez?... — murmura Ramsey après un long silence.

— Depuis le premier moment où je vous ai vu, j'ai éprouvé pour vous le plus profond intérêt, — telle fut la douce réponse qu'il reçut. — Et ce sentiment s'est rapidement développé en moi; plus je vous voyais, plus je me trouvais en votre société, et plus il acquérait de force.

— Oh! mille fois merci pour ces bonnes paroles, mon Éléanor adorée, — s'écria Ramsey en lissant les bandeaux de cheveux brillants qui encadraient le noble front de la Comtesse. — Il est doux d'être

aimé par vous, et si quelqu'un avait murmuré, il y a une heure, à mon oreille, que je devais si tôt jouir de ce bonheur céleste, j'aurais cru qu'il n'y avait qu'un ange du ciel qui pût m'accorder ce bonheur... Chère, chère Éléanor... pour la première fois de ma vie j'éprouve l'ineffable joie de l'amour... ses mystérieuses profondeurs... son insondable influence... ses indomptables extases... ses voluptueux raffinements, et je te remercie... du plus profond de mon âme, de m'initier à cette félicité céleste... Je commence une nouvelle vie... Pour moi se réalisent tous les rêves dorés, toutes les brillantes espérances que mon imagination s'était plu à se représenter, quand je me demandais ce que pouvait être l'amour.

— Et moi aussi, j'aime pour la première fois, — murmura Éléanor, dont le sein palpitait contre la poitrine de Ramsey.

— Pour la première fois, — s'écria Ramsey. — Est-il possible que vous n'ayez jamais aimé jusqu'à présent?

— Jamais avec l'ardeur... avec l'admiration, avec l'enthousiasme que je ressens pour vous, — répondit-elle de sa voix pure et argentée qui s'harmonisait si bien avec sa resplendissante beauté qui rayonnait comme la plus brillante auréole.

— Alors, vous n'aimez pas votre mari, ma douce Éléanor? — dit Ramsey en l'attirant contre sa poitrine.

Leurs joues se touchaient, leurs cheveux se confondaient.

— Non, je ne l'ai jamais aimé, — répondit-elle d'un ton sérieux; — et peut-être quelque jour vous dirai-je pourquoi toutes ses attentions, son dévouement, sa générosité n'ont pu réussir à lui gagner mon affection. Oui, ce secret, je pourrai peut-être vous le révéler, Gustave, — ajouta-t-elle pendant que la vive rougeur qui couvrait son visage gagnait son cou et sa splendide poitrine, que le séducteur pressait maintenant avec impunité. — Mais il y a eu un moment... dans un temps peu éloigné... où je me suis imaginée que j'en aimais un autre, et pendant quelques jours j'ai confondu ce sentiment passager avec la réelle, la pure, la véritable passion. Mais ce n'était pas l'amour; car aussitôt que j'ai reconnu, à sa conduite, que j'avais à faire à un égoïste et à un débauché, j'ai pu le chasser de mon cœur avec une facilité qui m'a étonnée moi-même. Mais pour vous, Gustave, j'éprouve un sentiment tout différent, et je sens que ce sentiment est l'amour... le plus sincère et le plus tendre amour! Quand votre caractère serait moins aimable et moins digne que je me représente le vôtre, je vous aimerais encore... Je m'attacherais à vous... je serais prête à vous suivre à la face de la terre. Ce sentiment, Gustave, c'est l'amour... un amour que je n'avais jamais connu précédemment, et que je ne ressentirai plus pour personne.

— Oh! chère Éléanor, c'est une bénédiction pour mon âme qu'un amour comme le tien, — dit Ramsey

en imprimant mille baisers sur ses lèvres. — Oui, béni soit ton amour virginal, qui est comme celui de la jeune fille qui s'abandonne à son époux.

— Gustave, cher Gustave, — murmura Éléanor en l'entourant de ses bras et en l'embrassant avec une ardeur passionnée, — les paroles que vous venez de prononcer. Mais non... je n'ose pas vous dire mon secret maintenant.

Et sa charmante tête s'appuya sur l'épaule de Ramsey, et son sein palpita contre sa poitrine.

— Ce soir, mon ange, — murmura Ramsey en adoucissant sa voix d'un timbre si mâle et si mélodieux, — ce soir vous me rendrez heureux... heureux... ne m'accorderez-vous pas?...

La comtesse murmura une réponse, et les traits de Ramsey prirent l'expression de la joie d'un triomphe sensuel.

— Oh! quel bonheur m'attend, — continua-t-il toujours à voix basse, — et comme les heures vont me paraître lentes jusqu'à cet heureux moment où je pourrai te serrer dans mes bras! Non, elles ne seront pas ennuyeuses, ces heures, parce que nous les passerons ensemble, et quoique, en présence de votre mari, nous soyons obligés de maîtriser nos sentiments, éteindre l'ardeur de nos regards, et de parler le langage de la simple politesse, néanmoins nous resterons dans la société l'un de l'autre, et nous garderons dans le fond de notre cœur la conscience de cet amour qui doit bientôt nous rendre heureux!

Et quand l'heure désirée arrivera enfin, chère Éléanor, et quand, retirés dans votre appartement, nous serons dans les bras l'un de l'autre, vous pourrez alors murmurer à mon oreille ce secret auquel vous faisiez allusion tout à l'heure.

— Oui, car alors nous n'aurons plus de secrets l'un pour l'autre, — répondit la pauvre femme affolée par sa passion, et dans les veines de laquelle le sang circulait avec l'impétuosité de la foudre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il était minuit, et Éléanor était alors seule dans sa chambre.

La suivante venait de se retirer après avoir aidé sa maitresse à se déshabiller et à arranger pour la nuit sa luxuriante chevelure.

Un peignoir enveloppait son beau corps; ses pieds nus reposaient dans des pantoufles, et à demi couchée sur un sofa près du feu, la Comtesse attendait, avec d'indescriptibles sentiments, l'arrivée de son amant.

Les bougies de la cheminée avaient été éteintes, et une petite lampe de nuit, placée sur la toilette, joignait sa clarté à celle que le feu répandait dans la chambre. De délicieux parfums s'exhalaient de vases de porcelaine qui étaient placés dans le renfoncement des fenêtres, et l'atmosphère chaude et odorante semblait le souffle de l'amour lui-même.

Comme le cœur d'Éléanor battait pendant qu'elle était à demi couchée sur le sofa!

Une sorte de timidité, semblable à celle qu'éprouve la jeune vierge qui attend l'arrivée de l'époux dans la couche nuptiale, s'était emparée d'elle. Elle changeait de couleur cinquante fois par minute. La plus vive rougeur colorait ses joues, qui se couvraient tout à coup d'une étrange pâleur, et ses yeux avaient une expression d'anxiété à laquelle se mêlait le feu brûlant d'une passion dévorante.

Savait-elle qu'elle faisait mal, mais qu'elle était impuissante à lutter contre la fureur de ses désirs? Éprouvait-elle au fond du cœur le regret d'avoir été aussi loin? Aurait-elle voulu reculer, lors même qu'elle aurait pu triompher des désirs qui la consumaient et qui la dévoraient?

Nous l'ignorons, et nous n'avons pas le loisir d'analyser les sentiments de la Comtesse de Desborough, car un bruit de pas dans le corridor parvient à son oreille. Oh! comme on entend les battements de son cœur! Quelle tempête soulève son sein! La porte s'ouvre et Ramsey apparaît.

C'est à peine s'il peut contenir son impatience pendant le temps nécessaire pour refermer la porte, et l'instant d'après il est dans les bras de la Comtesse.

— Chère Éléanor! — s'écrie-t-il en serrant dans ses bras ce beau corps qui s'abandonne à son étreinte passionnée.

— Cher Gustave! — murmure-t-elle en le pressant contre son sein qui palpite avec violence.

Quand les flammes de l'enfer devraient suivre

immédiatement la consommation de sa faute, elle ne consentirait pas à renoncer à ces quelques instants de bonheur pour se soustraire aux flammes éternelles.

Mari, sentiment du devoir, le monde entier, sauf les quatre murs de cette chambre, tout est oublié. Elle s'abandonne à ce délire dans lequel flotte son âme; elle se plonge tête baissée dans le tourbillon de la passion ; elle cède à l'ivresse invincible de la sensualité.

Il semblait que les portes du Paradis s'ouvrissent pour elle et qu'elle en comprit les joies pour la première fois; et Ramsey sut bientôt, sans qu'il y eût eu besoin de recourir aux paroles, quelle était la nature du secret qu'Éléanor avait promis de lui révéler, et put facilement se rendre compte de ce qui lui avait paru jusque-là si mystérieux dans sa manière d'être avec son mari.

## CHAPITRE II

### NOUVELLES INTRIGUES ET NOUVEAUX COMPLOTS

Laissant la Comtesse de Desborough et Ramsey aux joies de leur amour, nous prierons le lecteur de rétrograder de quelques heures dans cette soirée du Dimanche et de nous accompagner, vers huit heures et demie, dans l'établissement de Madame Brace.

On doit se rappeler que cette aimable dame avait invité Lord Florimel à souper avec elle, précisément pour cette soirée du Dimanche, et qu'elle avait promis que Camille Morton assisterait à ce souper. Depuis le Lundi précédent, jour auquel l'invitation avait été faite, Madame Brace n'avait pas entendu parler du jeune Lord, et elle en concluait naturellement qu'elle pouvait compter sur lui. Tous les préparatifs avaient été faits pour que le banquet fût exquis, et Camille, qui n'avait pas le moindre

soupçon des perfides intentions de la marchande de modes, s'était laissé persuader de se joindre à sa maîtresse pour recevoir son noble hôte. Il est vrai que la jeune fille aurait préféré la solitude de sa chambre; mais ce sentiment de sa part ne provenait que du chagrin qu'elle éprouvait de la perte récente de ses parents, et nullement d'une défiance quelconque contre l'honorabilité de la marchande de modes. Au contraire, dans la naïve innocence de son âme, elle s'était imaginé que c'était par un motif de délicatesse que Madame Brace l'avait invitée, comme elle aurait choisi toute autre jeune femme, à assister à un souper où il s'agissait de recevoir un hôte appartenant au sexe masculin.

Les apprêts du petit banquet avançaient; la cuisinière était dans son coup de feu; Madame Brace, mise avec élégance, était déjà installée dans son petit salon, et Camille achevait dans sa chambre de terminer sa toilette, quand, à huit heures et demie, une lettre fut apportée par un des valets de pied de Lord Florimel.

Madame Brace l'ouvrit à la hâte et lut ce qui suit : —

« Je regrette, ma chère amie, de vous causer un désappointement, mais il m'est tout à fait impossible de profiter de votre hospitalité ce soir. Il n'est même pas probable que nous devions jamais nous revoir; car j'ai réussi aujourd'hui à faire ma paix avec ma charmante et bien-aimée Pauline. Bien plus, j'ai demandé sa main à son père, qui a accepté à l'instant ma proposition.

« Réfléchissez maintenant, ma chère amie, comprenez la situa-

« tion et soyez raisonnable. Il convient que je me défasse de mes « mauvaises habitudes pour prendre une existence plus rangée. « J'y suis résolu, et rien ne pourra faire fléchir ma détermina- « tion. Soyez assez bonne pour ne plus jeter de tentations sur « mon chemin, pour ne plus envoyer de jeunes femmes m'apporter « des lettres chez moi, et pour oublier que j'ai été l'un de vos « patrons et de vos clients. C'est avec plaisir que je resterai « votre ami, c'est-à-dire que je serai prêt à vous rendre tous les « services qu'il me sera possible de vous rendre honorablement « pour moi-même. Mais dans tous les cas, notre correspondance « ne devra plus à l'avenir avoir lieu que par l'intermédiaire de « la poste. Maintenant ne pensez pas que je sois fâché contre « vous; rien de semblable n'existe dans mon esprit. Je ne « suis pas devenu un saint, j'ai simplement réformé dans ma « conduite ce qu'elle avait de déplorablement répréhensible. Je « n'ai pas l'intention de rompre avec vous, et encore moins de me « montrer ingrat à votre égard, car je n'ai qu'à me louer de vos « bontés; mais je veux me ranger, et cela explique tout.

« Soyez convaincue qu'il n'existe personne qui vous veuille « autant de bien que moi. Comme preuve de mes bons sentiments, « je veux vous donner un avis qui pourra vous être fort utile; « mais je compte sur votre honneur pour garder cet avertisse- « ment pour vous. C'est celui-ci : L'intrigue dont la pauvre « Octavie Clarendon est l'héroïne s'embrouille rapidement. *Ma « bien-aimée Pauline ne reste pas inactive quand il s'agit de sa « sœur, et comme de raison je ne puis entraver ses démarches, « lors même que je m'y sentirais disposée. Dans moins de quarante- « huit heures elle aura éclairci tous ses doutes sur l'identité de l'amant « d'Octavie.*

« Je vous supplie encore de tenir secret l'avis que je vous « donne, tout au moins quant au nom de celui de qui vous le « tenez; mais soyez bien certaine que l'orage se forme, et prenez « toutes les mesures nécessaires pour vous mettre vous-même « à l'abri.

« FLORIMEL. »

La lettre tomba des mains de Madame Brace, et

au même instant le Prince de Galles fut introduit par Henriette.

La femme de chambre se retira immédiatement en refermant la porte derrière elle, et son Altesse Royale s'avança vers Madame Brace, qui s'était levée de son siége à son entrée. Mais au moment où il vit de plus près sa physionomie, il fut frappé de l'expression de trouble et d'inquiétude dont elle était empreinte; et saisissant ses deux mains, il s'écria : —

— Ma chère Fanny, au nom du ciel, qu'avez-vous?

— Rien, rien, un petit ennui passager, — dit-elle en s'efforçant de sourire, mais ses efforts furent inutiles.

— Il y a quelque chose de plus sérieux qu'il ne vous plait de l'avouer, — dit le Prince.

Puis, apercevant la lettre qui était restée à terre sur le tapis, il la ramassa.

— Vous ne devez pas lire cette lettre, — s'écria Madame Brace en étendant la main pour qu'il la lui rendit.

— C'est ridicule à vous, Fanny, — répliqua le Prince sans lui rendre ni lire la lettre. — Je tiens dans ma main la cause indubitable de votre chagrin, de votre ennui, et vous savez bien que si je veux la connaître, ce n'est pas par un sentiment de jalousie; de telles niaiseries ont cessé d'exister entre vous et moi. Par conséquent, si je veux lire cette lettre, ce n'est que par pure sollicitude pour vous.

— Et aussi par crainte d'y être vous-même intéressé, — ajouta la marchande de modes avec une aigreur qu'elle n'avait habituellement avec personne, et encore bien moins avec le Prince de Galles. — Eh bien! je ne sais pas, mais il se peut qu'il vaille mieux que vous parcouriez le contenu de cette lettre, — ajouta-t-elle aussitôt d'un ton plus radouci.

En vertu de cette autorisation, le Prince parcourut la lettre des yeux, et sa physionomie s'assombrit.

— Par Dieu! ceci est sérieux, — s'écria-t-il en se jetant dans un fauteuil, tandis que Madame Brace reprenait sa place en face de lui. — *L'intrigue s'embrouille rapidement*, — dit-il d'un air rêveur en répétant les termes de l'avertissement donné par Florimel.—Par Dieu! elle peut s'embrouiller autant qu'il lui plaira, — s'écria-t-il, — car je suis bien décidé à tout faire pour empêcher qu'il arrive quelque chose de fâcheux. *Pauline n'est pas inactive quand il s'agit de sa sœur*. C'est juste ce que j'avais prévu, ce à quoi je m'attendais depuis longtemps. Pauline et Florimel ont tous deux une ridicule sentimentalité dont il ne peut résulter que du mal. Comment diable ne vous êtes-vous pas arrangée pour que Pauline soit débauchée par quelque joyeux vaurien, ou par un moyen quelconque à amener une séparation entre elle et Florimel? La chose est sérieuse, mais du diable si je sais quel remède y apporter. — *Dans moins de quarante-huit heures elle,* —

c'est-à-dire Pauline, — *aura éclairci tous ses doutes sur l'identité de l'amant d'Octavie.* Quarante-huit heures! Quand ce billet a-t-il été écrit?

— Je l'ai reçu peu d'instants avant votre arrivée, — répondit Madame Brace.

— C'est positif! Je n'ai qu'à me rappeler le trouble et la confusion dans lesquels vous étiez plongée en ce moment, — dit le Prince. — Eh bien! quarante-huit heures, c'est largement le temps nécessaire pour aviser à prendre quelque mesure décisive.

— Oh! il ne faut pas s'attacher au sens littéral des mots, — s'écria la marchande de modes. — Cela peut signifier une période de temps ou plus longue ou plus courte, mais cela veut dire en résumé que dans un temps très-bref votre rang sera découvert. Au lieu donc de renvoyer à un autre moment, c'est à l'instant qu'il faut délibérer sur la mesure à adopter.

— S'il y a une chose que je hais plus que tout au monde, — dit le Prince comme s'il éprouvait des nausées, — c'est l'ennui de m'occuper de matières désagréables.

— C'est possible! — fit remarquer Madame Brace vivement et d'un ton sec, — mais Votre Altesse Royale voudra bien réfléchir qu'un scandale dans ces circonstances peut mettre en péril jusqu'à ses droits à la couronne, qu'elle a en perspective. Une jeune fille de bonne famille, séduite par le Prince

de Galles sous un nom supposé, de manière à faire croire que ses intentions étaient honorables et qu'il voulait l'épouser. Mon Dieu! une pareille histoire exciterait l'indignation d'un bout à l'autre du royaume, et le peuple serait capable de démolir ma maison et de m'enterrer sous ses décombres.

— Non, ma chère Fanny; nous aurons un régiment des gardes dans Pall Mall pour vous protéger, — répondit le Prince sur le ton de la plaisanterie. — Dieu merci, nous ne manquons pas d'officiers généraux qui ne demanderaient pas mieux que d'ouvrir une canonnade meurtrière sur le peuple.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, et le sujet ne s'y prête pas, — dit Madame Brace. — Je vous supplie d'envisager sérieusement cette affaire, car elle m'inquiète profondément. Vous voyez que quand bien même vous pourriez user de votre influence sur Octavie, vous n'empêcheriez pas sa sœur Pauline d'agir.

— Et sans aucun doute ce Florimel l'aiderait, — ajouta le prince. — A propos, il vient demain soir à Carlton House. Il a voté avec la petite fraction des Whigs à la chambre des Lords l'autre soir, et j'ai été par conséquent forcé de mettre son nom sur ma liste d'invitations. Je me montrerai très-civil envers lui demain, et je désarmerai toute animosité que Pauline aura pu lui inspirer contre moi; car il est plus que probable que l'identité de M. Harley avec le Prince de Galles est déjà plus que soupçonnée par

cette jeune personne, malgré l'incertitude que peut encore conserver Octavie.

— Vous pourrez peut-être vous concilier Florimel, — dit Madame Brace, — et d'ailleurs, vous le voyez par cette lettre, il voudrait pouvoir assoupir cette affaire. Mais tenez bien compte de ceci : d'après tout ce que j'ai entendu dire, Pauline Clarendon est une jeune fille énergique, et elle ne vous laissera pas la paix avant d'avoir établi votre identité. Il n'y a qu'un parti auquel je puisse penser.

— Dites, dites, ma chère Fanny, — s'écria le Prince. — Je savais bien que vous finiriez par me suggérer une idée. Vous êtes fertile en expédients, et puis les femmes aiment toujours à exagérer le mauvais côté des choses, quand elles ont un remède à proposer. Voyons, ma chère, quel est votre plan?

— Prêtez-moi quelques minutes de patiente attention, — dit la marchande de modes en souriant au compliment que le Prince lui avait adressé. — Vous connaissez très-bien la position de M. Clarendon. Il y a quelques semaines il se croyait certain de succéder à la pairie de Lord Marchmont, et il vint s'établir dans une belle maison au moment où il croyait Arthur Eaton à l'article de la mort. Il est entièrement dans la dépendance de Lord Marchmont, et à la mort de ce dernier il passera sous la dépendance d'Arthur. Sans aucun doute cette position est intolérable pour M. Clarendon, et pourtant il est certain qu'il ne peut reculer et retourner

à son cottage d'Edgeware Road, et revenir à son revenu de cent ou deux cents livres par année.

— Où diable tout cela peut-il en venir? — demanda le Prince de Galles.

— Mais à ceci, qu'il faut que vous obteniez une pairie pour M. Clarendon, pour obtenir de lui qu'il garde un silence absolu sur la séduction de sa fille aînée, — répondit Madame Brace.

— Et Pauline? — dit son Altesse Royale.

— Il faudra qu'elle se soumette à tous les arrangements qu'il plaira à son père de prendre, — répondit l'astucieuse marchande de modes.

— Par Dieu! vous êtes la femme la plus habile que j'aie connue de ma vie! — dit le Prince. — Mais vous oubliez que je n'ai pas la plus légère influence sur le ministre pour obtenir une pairie ou une pension, même pour un personnage bien connu, et encore bien moins pour un individu comparativement obscur.

— Pas d'influence sur le ministre, peut-être, — interrompit Madame Brace; — mais n'avez-vous pas le moyen d'arracher, par la menace, à votre royal père...

Et elle fixa sur lui ses beaux yeux d'une manière fort significative.

— Certainement! le papier d'Annah Lightfoot, ou plutôt la moitié de ce papier! — s'écria le Prince. — Votre idée est admirable. J'enverrai mon ami Tim Meagles négocier cette affaire avec mon père.

Mardi matin la négociation sera en train. Grâce à vos conseils, Fanny, je vois plus clairement la voie à suivre pour me tirer de cette complication de difficultés. Et maintenant, vous me permettrez de vous informer du sujet qui m'amenait ici ce soir.

— Je suis toute attention, — dit Madame Brace; — mais voulez-vous rester à souper avec moi? Vous voyez par le billet de Florimel...

— Qu'il vous fait faux-bond, — ajouta le Prince avec un sourire. — Eh bien! je prendrai sa place à votre table ce soir. Serons-nous seuls?

— Si cela vous plaît; mais nous devions avoir une autre personne.

— Une jeune femme, je parierais! — s'écria son Altesse Royale.

— Précisément. C'est une charmante créature, et mon intention était de donner des tentations à Florimel en la mettant en rapport avec lui, — dit Madame Brace. — Son nom est Camille Morton, et elle est chaste et pure comme un lis!

— Faites tout pour qu'elle soupe avec nous, — s'écria le Prince. — En attendant, je vais à la hâte vous expliquer ce qui m'amenait ici ce soir. Vous savez qu'il y a demain soir grande fête à Carlton House. Comme de raison, des invitations ont été envoyées au Comte et à la Comtesse de Desborough. Et je viens d'apprendre tout à l'heure, une heure avant de venir ici, que la Comtesse acceptera l'invitation.

— C'est à peine si je puis y croire, — dit Madame Brace.

— Mais je sais qu'elle viendra demain soir, — répondit le Prince avec conviction. — Ma sœur la Princesse Sophie et la Duchesse de Devonshire viennent de me le dire, dans le cours de la conversation.

— Et que vous proposez-vous de faire?—demanda la marchande de modes; — car quelque fertile que je puisse être en expédients, je n'ai pas encore trouvé de moyens pour seconder vos vues au sujet de Lady Desborough.

— Je crois que Madame Fitzherbert a envoyé réclamer vos soins pour demain soir, et qu'elle compte sur vous pour présider à sa toilette, n'est-ce pas?— demanda le Prince; et sur la réponse affirmative qu'il reçut, il continua : — Eh bien! c'est pour le grand dîner qui doit avoir lieu à sept heures, et vous devez rester à Carlton House jusqu'à neuf heures et demie pour voir si la toilette de bal de Madame Fitzherbert est parfaite. Les choses ne sont-elles pas telles que je les décris?

— Rien de plus exact, — répondit Madame Brace en souriant de la minutie des détails dans lesquels entrait le Prince, et dont elle ne prévoyait en aucune façon l'intérêt.

— C'est pour le mieux, — reprit le Prince. — Maintenant vous savez que lorsque la compagnie arrive, elle monte le grand escalier, et que les

dames passent dans un cabinet de toilette pour se débarrasser de leurs écharpes ou de leurs mantelets, avant d'entrer dans la salle de bal.

— Je ne puis ignorer ce fait, — dit Madame Brace, — puisque j'ai souvent aidé les femmes de Lady Fitzherbert dans cette même salle où elles reçoivent les manteaux des dames. Il y a déjà plusieurs années que la curiosité m'a fait rechercher ce poste pour pouvoir examiner à mon aise la toilette des dames, et m'assurer des modes les plus en faveur.

— Ah! j'avais oublié que vous aviez déjà été chargée de ce soin, — dit le Prince. — Eh bien! c'est justement la même chose que j'attends de vous demain soir. Vous attendrez la Comtesse de Desborough, et aussitôt qu'elle paraîtra, vous vous empresserez d'aller lui offrir vos soins.

— Mais Sa Seigneurie refusera mes services avec indignation, — s'écria Madame Brace.

— Sa Seigneurie, au contraire, fera semblant de ne pas vous connaître, — répondit le Prince. — Croyez-vous qu'elle voudrait attirer tous les regards sur elle en laissant paraître son déplaisir dans une pareille occasion? Et puis si ses amies ou connaissances lui demandaient la cause de sa colère contre vous, quelle réponse pourrait-elle faire? Réfléchissez un seul moment sur la position. Elle a accepté mon invitation en partie, sans aucun doute, par crainte que son mari puisse s'imaginer qu'elle avait quelque sujet de plainte contre moi, et en partie pour se

rendre aux désirs de la Princesse Sophie, qui est pour elle une excellente amie. Par conséquent, sa conduite sera de nature à ne pas prêter au moindre soupçon que quelque chose de désagréable ait pu se passer entre elle et moi.

— Je comprends la force de votre raisonnement, — dit Madame Brace. — En conséquence, je m'empresserai d'offrir mes services à Sa Seigneurie dès qu'elle entrera dans la chambre de toilette.

— Et pendant que vous lui donnerez vos soins, — interrompit le Prince, — vous lui glisserez ces mots à l'oreille : « Il est de la dernière importance que je puisse parler seule à Votre Seigneurie pendant quelques minutes. Votre honneur est menacé; votre réputation est exposée. Moi seule je puis et je veux indiquer à Votre Seigneurie le moyen de triompher de ses ennemis. » Ces paroles de mauvais augure la terrifieront et lui donneront l'envie d'en savoir plus long. Sa curiosité sera péniblement excitée, surtout quand cet avis étrange et mystérieux lui sera donné par une personne habile comme vous. En prenant avantage de cette impression que vous êtes certaine de produire, vous ajouterez : « A minuit juste, je me trouverai au bout du corridor à gauche du grand palier que Votre Seigneurie devra traverser pour entrer dans la salle de bal. Si Votre Seigneurie désire en savoir davantage, nous nous rencontrerons en ce lieu. Mais venez seule, ou je m'enfuis si je vous vois accompagnée par quelqu'un. »

— Et si Sa Seigneurie vient au rendez-vous? — demanda Madame Brace.

— Alors vous ouvrirez la porte de la chambre à l'extrémité du corridor où vous devez vous rejoindre, et la Comtesse entrera dans cet appartement, pensant que vous la conduisez dans un lieu retiré où vous pouvez causer sans crainte d'interruption et sans être remarquées.

— Et après? — demanda la marchande de modes.

— Mais aussitôt que la Comtesse aura franchi le seuil, — reprit le Prince, — au lieu de la suivre, vous refermerez la porte à la hâte, vous veillerez quelques instants au dehors, et puis vous partirez. Le reste me regarde.

— Ce projet est aussi grossier dans sa conception qu'il présente peu de probabilité de réussite, — dit Madame Brace.

— Il peut paraître grossier et mal combiné, — dit Son Altesse Royale; — mais conduit avec votre tact et votre habileté, il aura tout le succès que je prévois. Dans tous les cas, vous ferez de votre mieux, Fanny.

— Bien certainement, — répondit la marchande de modes.

Le domestique entra en ce moment pour dresser la table pour le souper, et au bout de quelques minutes Camille Morton fit son apparition. Le Prince de Galles lui fut présenté comme M. Harley, et il fut immédiatement frappé par le caractère doux,

pensif, et touchant de son genre de beauté. Les roses et les lis se combinaient délicatement dans la formation de son teint, dont ses habits de deuil faisaient mieux ressortir l'éclat, et ces sombres vêtements faisaient encore valoir les formes délicates, quoique arrondies, de son corps élégant et irréprochable dans ses classiques proportions.

Elle fut quelque peu surprise quand, au lieu de voir Lord Florimel, elle fut présentée à Monsieur Harley; mais la marchande de modes s'empressa de l'informer que Sa Seigneurie avait été prise d'une soudaine indisposition, et que M. Harley, qui était un de ses vieux amis, était arrivé par un heureux hasard; et comme il importait fort peu à Camille que ce soit l'un ou l'autre, il lui était complétement indifférent de souper avec Lord Florimel ou avec M. Harley.

La soirée se passa, et bien que Camille s'imaginât que M. Harley avait fixé ses yeux sur elle avec une certaine persistance, plus d'une fois, néanmoins, elle fut forcée de s'avouer à elle-même qu'il était un homme poli, très-agréable, et doué de beaucoup de charme dans la conversation. Quand elle se leva, à onze heures, pour se retirer dans sa chambre, le Prince lui prit la main et essaya de la porter à ses lèvres, pendant que Madame Brace se baissait pour ramasser son mouchoir, qu'elle avait exprès fait tomber à terre. Mais Camille retira à l'instant sa main, ses joues se couvrirent d'une vive rougeur, et

lançant au Prince un regard qui le convainquit qu'il n'avait pas fait impression sur son cœur, quelque agréable qu'ait pu paraître sa compagnie, la jeune fille se hâta de sortir.

Quand elle eut gagné la solitude de sa chambre, Camille fondit en larmes, car un soupçon, aussi léger que le murmure d'une eau qui coule à une certaine distance, avait pénétré dans le fond de son âme, un soupçon sur la vertu de Madame Brace et sur l'honorabilité de son établissement.

## CHAPITRE III

### GRANDE RÉCEPTION A CARLTON HOUSE

Il était neuf heures et demie de cette mémorable soirée du Lundi, si impatiemment attendue par beaucoup de cœurs, et les salons de réception du palais princier étaient inondés d'un torrent de brillantes lumières.

Rien n'aurait pu dépasser ou à peine égaler l'éclat du tableau qui s'offrait aux regards.

Des milliers de bougies étincelant dans les lustres, et les girandoles de cristal, les riches draperies, les tableaux, les glaces, les magnifiques ameublements en velours cramoisi brodé d'or, les beaux vases de porcelaine et d'albâtre remplis de fleurs de serres, les immenses potiches de Chine d'où s'exhalaient des parfums qui se répandaient dans une chaude atmosphère, et les accords d'une délicieuse musique qui commençaient à se faire entendre dans une enfi-

lade de salons spacieux : tout produisait un effet magique bien fait pour ravir et pour enchanter les sens.

Les personnes invitées pour le bal commencèrent à arriver, et le Prince de Galles, qui avait déjà quitté la table, causait avec les dames qui avaient assisté au dîner.

Il y avait Madame Fitzherbert, dans tout l'éclat de ses charmes, embellie encore par une toilette d'une grande richesse et du meilleur goût. Ses cheveux, d'une nuance si pâle, mais si doux et si brillants, ressemblaient à un rayon de soleil qu'elle aurait emprisonné dans cette belle chevelure, qui retombait en masse sur ses épaules d'une blancheur de neige et venait effleurer de ses boucles les riches contours de son éblouissante poitrine, que sa robe décolletée très-bas exposait à demi aux yeux ravis de ses admirateurs.

A côté de Madame Fitzherbert était assise la Duchesse de Devonshire, radieuse de beauté, avec un ravissant sourire sur ses lèvres de corail. Les roses naturelles, que l'art ne peut égaler, s'épanouissaient doucement sur ses joues rosées, et ses cheveux bruns avaient des reflets métalliques. L'amour, le plaisir et la lumière se reflétaient dans ses grands yeux chatains. C'était une magnifique créature, un superbe spécimen de ce beau type de beauté prêté à Junon et qui passe si facilement à la grâce tendre et sensuelle de Vénus.

Et dans ce salon, où le Prince conversait alors avec Madame Fitzherbert et Georgiana, Duchesse de Devonshire, il y avait d'autres figures célestes, d'autres belles créatures, et l'éclat des lumières se reflétait dans des yeux aussi brillants que les diamnats qui surmontaient de beaux fronts polis comme l'ivoire et scintillaient au milieu de splendides chevelures. Les plumes d'autruche se balançaient gracieusement sur de charmantes têtes, et les éventails, agités par de belles mains, soulevaient un frais zéphir au milieu de cette atmosphère chaude et parfumée. La soie et le velours glissaient sur le tapis, lorsque des pas légers traversaient cette scène de plaisir.

Les invités pour le bal commençaient à arriver, et, à chaque minute, quelque rejeton de l'aristocratie, quelque noble avec une étoile sur la poitrine, ou quelque dame portant un grand nom, venaient présenter leurs respects à l'héritier présomptif du trône d'Angleterre.

Mais reprenons le fil de notre récit.

Nous avons déjà constaté que le Prince de Galles conversait avec ses deux principales favorites dans un des magnifiques salons ouverts à ses invités dans Carlton House; nous ajouterons maintenant que, dans un autre salon, la Princesse Sophie était assise sur son sofa, entourée de plusieurs dames et de nobles personnages du plus haut rang, avec lesquels elle causait, pour se servir de la rigoureuse

phraséologie de la cour, *avec la plus gracieuse condescendance.*

La Princesse était véritablement une très-belle femme. Son corps était merveilleusement modelé et avait les plus voluptueuses proportions; ses épaules potelées et décrivant une courbe gracieuse, son long cou de cygne et sa luxuriante poitrine étaient d'une éblouissante blancheur. Les lis et les roses se mêlaient pour colorer ses joues des nuances les plus délicates. Ses grands yeux languissants avaient un regard provocant, et sa bouche avait cette expression de sensualité qui distinguait et qui distingue encore aujourd'hui tous les rejetons de la famille de Brunswick. Ses abondants cheveux bruns retombaient en mille boucles folâtres autour de son cou, et elle avait l'habitude de secouer légèrement sa tête, comme si c'était un plaisir pour elle de sentir cette chevelure soyeuse effleurer sa peau blanche et satinée. Somme toute, sa personne donnait l'idée d'une jeune créature d'un tempérament vigoureux, dont l'imagination douce et tendre aimait à s'abandonner à des pensées pleines de volupté, mais dont les passions étaient susceptibles de se développer par instants jusqu'au degré de la plus ardente et de la plus haute intensité.

Telle était la Princesse Sophie, l'une des légères et licencieuses filles de George III.

Mais il nous faut quitter, pour un instant, Son Altesse Royale, pour nous hâter d'informer le lecteur que, vers dix heures moins un quart, le Comte

de Desborough descendit de son équipage à la principale entrée de Carlton House et qu'il aida la belle Comtesse et l'aimable Pauline à en descendre à leur tour, puis, donnant le bras à chacune de ces dames, il gravit avec elles le grand escalier.

Oh! comme le cœur de Pauline battait à chaque marche qui la rapprochait de ce cercle de lumière, où elle savait que le maître de ce palais magnifique brillait dans toute sa splendeur! Elle ne doutait pas un seul instant que, dans le Prince de Galles, elle allait reconnaître M. Harley. La scène qui s'était passée chez la Duchesse de Devonshire, le jour précédent, lui avait ôté toute incertitude sur ce point; car Madame Mordaunt était la Princesse Sophie, et ce fait expliquait la subite disparition de M. Harley, lorsque la chaise de poste s'était brisée devant la Villa du Paradis pendant cette soirée où, pour la première fois, il avait fait connaissance avec Octavie et Pauline.

Lors donc que la plus jeune des demoiselles Clarendon eut réfléchi sur les incidents de cette soirée et qu'elle se fut rappelé le conte ridicule que M. Harley avait mis en avant lors de sa seconde visite à la Villa, pour expliquer son brusque départ après le regard qu'il avait jeté sur la portière dans l'intérieur de la chaise de poste, lorsqu'elle eut pesé tout cela, Pauline en était arrivée à conclure que M. Harley était le Prince de Galles et qu'il était impossible d'en douter.

C'était donc avec un violent battement de cœur que cette charmante créature montait les marches de marbre de ce vaste escalier brillamment éclairé, et son agitation intérieure colorait ses joues d'une vive rougeur.

De son côté, la Comtesse de Desborough n'était ni calme, ni tranquille. Elle avait horreur de se rencontrer avec le Prince de Galles, et, bien plus, la nuit de plaisir qu'elle avait passée dans les bras de Ramsey l'avait rendue aussi timide et aussi rougissante qu'une jeune épouse au lendemain de ses noces. La conscience avait ses aiguillons ou plutôt ses terreurs pour la malheureuse Éléanor : elle avait réellement de bons principes et elle était tout à fait novice dans l'art de la duplicité auquel elle était loin d'être habituée par une longue expérience du vice. Aussi, chaque fois qu'elle se rappelait sa faute elle sentait la rougeur lui monter au visage et s'étendre sur son cou et jusqu'à sa poitrine ; il lui semblait que tous les yeux qui se dirigeaient sur elle lisaient son secret sur sa physionomie, et cette pensée ou plutôt cette sensation augmentait sa rougeur et ne faisait qu'ajouter à sa confusion.

En atteignant le haut du grand escalier, le Comte de Desborough laissa sa belle compagne et la charmante Pauline à la porte du salon de toilette des dames et les attendit jusqu'au moment où elles revinrent le rejoindre dans le salon d'attente.

La Comtesse et Pauline entrèrent donc dans le salon de toilette, et, au moment où la porte se refermait derrière elles, la première fut abordée par Madame Brace et la seconde par l'une des nombreuses femmes de chambre de service.

La rougeur monta au front d'Éléanor, lorsque la marchande de modes, avec un air affable quoique profondément respectueux, s'avança pour recevoir le mantelet de velours que la belle patricienne avait jeté sur ses épaules pour se défendre de l'air frais au moment de descendre de voiture.

Le premier mouvement de la Comtesse fut de passer avec indignation devant Madame Brace; mais, en regardant autour d'elle, elle vit plusieurs dames de sa connaissance, et, prise tout à coup de la crainte de provoquer une scène scandaleuse, elle s'arrêta et permit à la marchande de modes de lui ôter son mantelet.

— Un mot, Votre Seigneurie; ne tressaillez pas, mais écoutez-moi, — murmura Madame Brace à son oreille. — Je vous jure de la manière la plus solennelle que je ne vous veux que du bien et que je ne cherche qu'à vous rendre service, en dépit du courroux que vous avez manifesté contre moi.

Éléanor se retourna, fixa ses beaux yeux sur la physionomie de la marchande de modes, et, apercevant quelque chose de sérieux et de solennel dans les manières de cette femme, elle dit à voix basse : —

— Est-il possible que vous ayez le pouvoir et la volonté de me rendre service ?

— Oui, un très-important service, Madame, — répondit la marchande de modes. — Approchez-vous du miroir... ici! Maintenant permettez-moi d'arranger cette boucle rebelle. — Et, saisissant l'occasion qui lui avait permis de tirer un peu la Comtesse à l'écart, elle lui dit d'une voix basse, mais accentuée : — L'honneur de Votre Seigneurie est exposé... Vous êtes sur le bord de l'abime, et moi seule je puis vous sauver!

Éléanor tressaillit, chancela et se retint en appuyant sa main sur l'épaule de Madame Brace, qui murmura : —

— Remettez-vous... Au nom du ciel! remettez-vous! Nul mal n'est encore arrivé... Le malheur vous menace seulement... mais ce n'est pas à l'instant même.

— Et ce malheur?.... — murmura Éléanor dont le visage, le cou et la poitrine s'étaient de nouveau couverts d'une vive rougeur; car, dans son trouble, lorsque les paroles de mauvais augure prononcées par la marchande de modes avaient résonné à ses oreilles, elle avait naturellement associé l'avis qu'elle recevait avec la scène coupable de la nuit précédente, cette nuit qu'elle avait passée dans les bras de Philippe Ramsey! Par conséquent, ce fut au milieu du choc de mille idées, qui surgissaient dans son imagination, que la Comtesse murmura ces mots ·
— Et ce malheur?...

— Je ne puis m'expliquer maintenant, Milady, — répondit Madame Brace rapidement et aussi à voix basse. — Mais croyez-moi... Oh! croyez-moi... je vous veux du bien!

— Je vais être en proie à la plus cruelle incertitude jusqu'au moment où il vous sera possible d'être plus explicite, — dit la Comtesse, oubliant, dans l'agitation de son esprit, que ses paroles étaient de nature à donner à penser à la marchande de modes qu'elle avait réellement fait quelque chose de mal, qu'elle voulait cacher et qu'elle tremblait de voir découvrir.

— Votre Seigneurie voit que je ne puis entrer dans aucun détail *ici* et *à présent*, — reprit Madame Brace. Puis, s'arrêtant un instant comme pour réfléchir sur le meilleur parti qu'il y avait à prendre, et, comme sous l'inspiration d'une idée soudaine, elle ajouta : — A minuit, vous pourrez vous glisser hors de la salle de bal, sous un prétexte quelconque; personne ne s'en apercevra, et, si Votre Seigneurie veut se diriger vers l'entrée du long corridor qui conduit au grand escalier, je m'y trouverai; mais venez seule, car votre oreille seule doit entendre la communication que j'ai à faire.

— J'y serai à minuit, exactement, — murmura Éléanor, dont la voix était étranglée et la poitrine oppressée. — Donnez-moi un verre d'eau.

La marchande de modes s'empressa de satisfaire à cette demande, et le limpide élément glissa dans

la gorge desséchée de la Comtesse de Desborough.

— Votre Seigneurie se sent-elle mieux? — demanda Madame Brace, lorsqu'elle lui rendit le verre.

— Oui, je vous remercie, — répondit Éléanor. Et, par un violent effort, elle surmonta son émotion. — Dans tous les cas, vous m'assurez, — murmura-t-elle rapidement à l'oreille de la marchande de modes, — que le malheur, quel qu'il soit, peut être détourné?

— Tranquillisez-vous complétement sur ce point, Milady, — dit Madame Brace.

— Je le veux... je le dois, — dit la Comtesse. — A minuit... exactement.

Et, après avoir lancé un regard significatif à la marchande de modes, dont elle ne songeait plus à soupçonner la sincérité, Éléanor alla rejoindre Pauline. Les cheveux de cette jeune personne avaient nécessité quelques légers soins, qui avaient occupé les deux ou trois minutes qu'avait duré le colloque à voix basse qui s'était établi entre la Comtesse et Madame Brace.

Ce fut alors, pour la première fois, que la marchande de modes remarqua que la compagne de la Comtesse de Desborough n'était autre que Pauline Clarendon; car, lorsque les deux dames étaient entrées dans la chambre, Madame Brace s'était tellement empressée d'aller offrir ses services à la Comtesse, qu'elle n'avait pas même songé à jeter un coup d'œil sur la belle créature qui l'accompa-

gnait. Madame Brace reconnut Pauline immédiatement, non-seulement à cause de sa merveilleuse ressemblance avec sa sœur Octavie, mais aussi parce qu'elle les avait vues ensemble quand Camille Morton avait porté sa lettre chez Lord Florimel.

En reconnaissant la plus jeune des demoiselles Clarendon, une pénible conviction s'empara aussitôt de l'esprit de la marchande de modes : il n'était donc que trop vrai que l'intrigue, comme l'en avait prévenu Lord Florimel, allait en s'embrouillant. Mais que devait-elle faire? Rien. Il fallait s'abandonner au hasard; et, quelque grandes que fussent son anxiété et son incertitude, il n'y avait pas autre chose à faire qu'à attendre les circonstances comme elles se présenteraient.

Pendant que Madame Brace se livrait ainsi à la hâte à ses réflexions, Éléanor et Pauline étaient sorties du salon de toilette et elles étaient allées rejoindre le Comte; puis la prémière, s'appuyant sur son bras droit et la seconde sur son bras gauche, ils traversèrent l'antichambre des magnifiques salons, d'où s'échappait une atmosphère chaude et parfumée.

Merveilleusement belle était la Comtesse de Desborough; délicieusement jolie était Pauline Clarendon. L'émotion, que chacune ressentait pour des causes différentes, teignait leurs joues de couleurs rosées qui faisaient ressortir leur éclat éblouissant. Mais le

teint olivâtre de la Comtesse paraissait plus riche et d'une pureté plus transparente sous ces vives couleurs que rehaussait encore la clarté des lustres, et rien de plus blanc et de plus satiné que le front, le cou, et la poitrine de Mademoiselle Clarendon !

Qu'Éléanor était superbe dans sa beauté ! Que Pauline était séduisante de grâce et de gentillesse ! La première semblait capable de conquérir un cœur d'un seul regard de ses yeux noirs, l'autre de le charmer par la douceur séduisante de ses regards.

Elles entrèrent dans ces salons où tant de charmes divers étaient assemblés ; pourtant elles ne perdirent rien à se trouver au milieu de ces brillantes constellations... Elles restèrent dans cette sphère radieuse comme des étoiles dont l'éclat pouvait lutter avec Madame Fitzherbert, la Duchesse de Devonshire et la Princesse Sophie.

## CHAPITRE IV

### LA SALLE DE BAL

Ce fut à la Princesse Sophie que le Comte de Desborough, la Comtesse et Pauline Clarendon allèrent, en premier lieu, présenter leurs hommages.

Son Altesse Royale reçut Éléanor avec la cordialité d'une sœur, et elle accueillit Pauline avec la bonté la plus flatteuse. Les dames et les nobles personnages qui étaient assemblés dans ce salon furent tout à fait étonnés de l'air d'extrême amitié et même de familiarité avec lequel la Princesse tendit la main à Mademoiselle Clarendon, et ils se demandèrent tout bas les uns aux autres qui elle était.

Cette question fut bientôt tranchée par quelque jeune gentilhomme qui l'avait vue et admirée au bal de Lord Marchmont, et chacun brûla du désir de faire la connaissance d'une jeune femme qui semblait jouir d'une si haute faveur auprès de la Princesse Sophie.

Lord Florimel, qui était déjà arrivé, fut bientôt à côté de Pauline; mais il ne lui était pas encore permis de prendre son bras, car il était nécessaire qu'elle restât avec le Comte et la Comtesse de Desborough jusqu'après sa présentation au Prince de Galles. Florimel vit bien que, sous un calme apparent, une grande agitation troublait le cœur de la charmante créature qu'il aimait avec tant d'adoration, et il profita de l'occasion pour murmurer quelques paroles rassurantes à son oreille.

— Ne soyez pas inquiet sur mon compte, cher Gabriel, — se hâta-t-elle de lui répondre, mais avec tendresse. — Il n'y aura ni scène, ni rien d'extraordinaire qui puisse nous trahir; car je suis déjà préparée à connaître toute l'étendue du malheur de mon infortunée sœur.

Florimel lui jeta un coup d'œil plein d'affection, que Pauline lui rendit rapidement, au moment où elle reprenait le bras que lui offrait le Comte de Desborough, qui se disposait à la conduire, elle et la Comtesse, en présence de Son Altesse Royale le Prince de Galles.

Ils passèrent au milieu de la brillante assemblée, et quelques minutes après ils franchissaient le seuil du salon où l'héritier présomptif causait, ainsi que nous l'avons déjà dit, avec Madame Fitzherbert et Georgiana, Duchesse de Devonshire.

Ce fut alors que Pauline appela à son aide tout le courage, toute la présence d'esprit dont elle était

capable, et qu'avec toute son énergie elle s'efforça de rester calme.

Un moment après elle était devant le Prince.

Les couleurs disparurent aussitôt de son visage, un frisson l'agita comme si un trait glacé avait percé sa poitrine, et le Comte de Desborough sentit sa main glisser de son bras.

— Courage, Mademoiselle Clarendon, — murmura-t-il à la hâte; car le noble Lord s'imaginait qu'elle était troublée par la présence de l'héritier présomptif de la couronne.

Ces mots rappelèrent Pauline à elle-même. Les couleurs lui revinrent, et elle jeta un nouveau regard sur Son Altesse Royale.

Il n'y avait plus la moindre possibilité de s'y méprendre : c'était M. Harley, le séducteur de sa sœur!

Un nouveau vertige la saisit lorsque cette conviction s'empara d'elle, ou plutôt lorsque ses dernières incertitudes se furent dissipées en un moment; mais par un mouvement instinctif et machinal, elle se maintint à côté du Comte, réglant ses pas sur les siens, s'appuyant légèrement sur son bras, et ne paraissant éprouver que cet embarras naturel que ressent une jeune fille quand elle est introduite en présence de la royauté.

En cet instant, le Comte s'arrêta court, et Pauline fit une profonde révérence, parce qu'elle supposa que ce devait être le moment de le faire, et elle ne se

trompait pas. Elle entendit alors son propre nom prononcé par la Comtesse de Desborough, qui la présentait à Son Altesse Royale le Prince de Galles, et en levant timidement les yeux, elle vit que le Prince faisait des efforts surhumains pour cacher le trouble qui se peignait sur son visage.

Jamais, jusqu'au jour de sa mort, Pauline ne devait oublier l'air qu'avait le Prince lorsque leurs regards se rencontrèrent. La rage, la terreur, l'étonnement, la confusion, l'incertitude de ce qu'il fallait faire, tous ces sentiments étaient peints sur sa physionomie; mais en un clin d'œil il reprit si bien son calme et son sang-froid, que nul, si ce n'est Pauline, ne s'aperçut des sentiments contradictoires trahis un instant par sa physionomie.

Reprenant aussitôt toute sa présence d'esprit, ou plutôt s'armant tout à coup du courage du désespoir, George, Prince de Galles, adressa quelques mots affables à la Comtesse de Desborough, dit quelques paroles particulièrement amicales au Comte, puis lançant sur Pauline un regard expressif qui semblait tout à la fois la supplier et lui ordonner de ne pas laisser paraître qu'elle le connût déjà, il l'invita à l'instant à ouvrir le bal avec lui.

La Duchesse de Devonshire et la Comtesse de Desborough furent confondues de ce procédé extraordinaire et sans précédent de la part de Son Altesse Royale, et Madame Fitzherbert en rougit de colère.

Selon les lois de l'étiquette, en effet, le Prince aurait

dû ouvrir le bal avec quelque dame du plus haut rang, et cependant il était sur le point d'accorder cet honneur si envié à une simple jeune personne non titrée, et comparativement inconnue dans les cercles fashionables de la capitale.

Rien de surprenant donc à ce que la Duchesse de Devonshire et la Comtesse de Desborough fussent confondues; mais nous devons ajouter en même temps qu'elles furent enchantées par intérêt pour Pauline. Toutes deux, en effet, s'étaient prises de la plus vive amitié pour cette jeune fille, et comme la première n'était pas jalouse de son royal amant, et que la seconde était complétement désintéressée sous ce rapport, elles éprouvèrent une véritable satisfaction du triomphe dont allait jouir Pauline. Car, dans les cercles de la cour, à cette époque, on considérait comme une grande chose pour une jeune femme d'attirer l'attention de la royauté, et ce sentiment est encore aujourd'hui dans toute sa force.

Mais Madame Fitzherbert put à peine contenir sa rage. D'abord elle devint écarlate, puis pâle comme un linge, puis sa poitrine se souleva, sa respiration s'arrêta pendant près d'une minute, et son sein fut agité de mouvements tumultueux. Aussi ignorante que toutes les autres personnes présentes des motifs qui pouvaient engager le Prince à accorder l'honneur de sa main à Pauline Clarendon pour le premier quadrille, Madame Fitzherbert devait naturellement

supposer qu'il était ensorcelé par sa beauté, et quoiqu'elle sût fort bien qu'il n'était pas un saint, cependant c'était la première fois qu'il lui faisait l'injure d'accorder une préférence marquée à une autre en sa présence.

Quant à Pauline, écrasée de confusion par l'invitation inattendue qu'elle recevait, elle murmura quelques mots de remerciements, à peine intelligibles, pour l'honneur qui lui était fait, et avant qu'elle fût remise de son trouble, elle offrait sa main au Prince pour qu'il la conduisît dans le salon voisin, où la danse devait avoir lieu.

Le quadrille fut bientôt formé, et plus d'une femme titrée jeta des regards d'envie sur Pauline pendant que Son Altesse Royale la conduisait, au milieu d'une foule brillante, à la place d'honneur du salon.

La Duchesse de Devonshire et la Comtesse de Desborough donnèrent la main aux cavaliers qui se présentèrent pour leur faire prendre part à ce premier quadrille, que la Princesse Sophie honora également de sa présence.

Mais où était Madame Fitzherbert? Écrasée par une colère qu'elle n'osait pas laisser éclater, elle s'éloigna rapidement des salons dorés dans lesquels avait lieu cette magnifique réception.

— Pauline, je vous remercie de l'indulgence dont vous avez fait preuve envers moi jusqu'ici, — murmura le Prince lorsque les mélodieux accords com-

mencèrent à retentir dans les salons. — Vous n'avez pas été amenée ici par le même motif que tous ces autres papillons qui tourbillonnent autour du soleil de la royauté. Vous êtes venue pour éclaircir un doute, pour confirmer un soupçon! — ajouta le Prince d'un ton accentué, quoique toujours à voix basse; car il comprenait maintenant cette partie de la lettre de Lord Florimel que nous avons imprimée en italiques.

— Votre Altesse Royale me remercie de mon indulgence, — dit Pauline les yeux baissés et d'une voix tremblante; — mais je ne mérite aucun éloge pour avoir su contenir mes sentiments. Pensez-vous que j'aie sollicité une introduction en ce lieu pour venir y proclamer tout haut la honte do ma sœur? Non, je ne suis pas si insensée,—ajouta-t-elle en relevant la tête et en fixant pendant un moment son regard sur la physionomie du Prince.

— Je lis une ferme résolution dans vos regards, Pauline, — dit-il en tremblant visiblement : — quel sens dois-je lui donner?

— Le sens que vous devez lui donner, c'est que justice doit être rendue à ma sœur, ou que son injure sera cruellement vengée, — répondit Pauline avec une vive énergie, mais en évitant de laisser paraître son agitation aux yeux de ceux qui se trouvaient près d'elle.

— Vengeance?... Ne parlez-vous pas de vengeance, Pauline? — dit le Prince, incapable de dissimuler un

sentiment d'ironie qui perçait dans les modulations de sa voix. — Rappelez-vous qu'il est aussi fou que peu convenable de faire vibrer un mot pareil à l'oreille de quelqu'un qui peut écraser ses ennemis comme des vers de terre.

— Votre royale sœur, la Princesse Sophie, me protégera et me défendra contre vous, dans son propre intérêt, — répondit Pauline d'un ton calme et froid.

Il fut heureux pour le Prince de Galles que le quadrille commençât en ce moment, et que le saut qu'il fit, lorsque Pauline prononça le nom de sa sœur, se perdit dans les évolutions autorisées par Terpsichore; car avec la rapidité de la foudre, il lui revint à la mémoire que Pauline connaissait la faute de sa sœur, et cette circonstance lui avait complétement échappé pendant le court dialogue que nous venons de rapporter.

— Pauline, — dit-il quand les figures de la contredanse lui permirent de reprendre la conversation, — il est impossible que nous puissions causer à notre aise ce soir sur certain sujet. Mais, dites-moi, votre sœur sait-elle que vous deviez être présentée à Carlton House?

— Octavie n'a pas le moindre soupçon de mon intention, — interrompit Pauline. — Elle ne sait pas que j'ai entrepris de me faire le champion de son injure, de la venger de la noire trahison dont elle a été la victime.

— Vos paroles sont sévères, jeune fille, — dit le Prince en rougissant.

— Pas plus sévères que votre conduite ne le mérite, — répondit Pauline d'un ton contenu, mais ferme.

— Eh bien! nous discuterons tout cela à une prochaine occasion qu'il vous plaira de m'indiquer, — dit le Prince; — mais répondez à une ou deux questions, Pauline, car vous n'êtes pas assez peu généreuse pour me laisser dans une cruelle incertitude sur des points qui sont sans intérêt pour vous-même.

— Certainement non, — dit la jeune fille. — Si Votre Altesse Royale veut formuler ses questions....

— Vous y répondrez? Je vous remercie pour cette assurance qui résulte de vos paroles. Dites-moi, alors... le Comte et la Comtesse de Desborough sont-ils instruits du motif qui vous a amenée ici?

— Sur mon honneur, ils n'en ont aucune connaissance, — répondit Pauline d'un ton sérieux. — Ils croient que je suis attirée par la curiosité et la vanité qui influencent habituellement les jeunes filles en pareille circonstance.

— Et maintenant, dites-moi si Lord Florimel...

— Oui, il connait tous les motifs qui me font agir, — interrompit Pauline. — Je ne veux pas tromper Votre Altesse Royale sur un seul point; mais en même temps, je vous assure que Lord Florimel est incapable de trahir ce secret tant qu'il me conviendra qu'il le garde fidèlement.

— Un mot encore, Pauline, — dit Son Altesse Royale; puis baissant encore la voix de manière à ce qu'il fût difficile de l'entendre, il demanda : — Lord Florimel connaît-il cette aventure de la villa d'Edgeware Road, cette aventure, veux-je dire, dans laquelle ma sœur, la Princesse Sophie...

— Que Dieu me préserve de trahir un secret que tous les sentiments d'honneur, de convenance et d'humanité m'ont jusqu'à présent fait un devoir de garder! — s'écria Pauline à voix basse, mais d'un ton de profonde conviction.

— Vous êtes réellement un noble cœur, — dit le Prince, qui fit cette remarque, non dans l'espoir de se concilier la faveur de Pauline en ce qui concernait l'affaire de sa sœur, mais dans toute la sincérité de son cœur et comme malgré lui.

De nouveau les lois de la contredanse les forcèrent à rompre leur entretien, mais aussitôt qu'il leur fut possible de le reprendre, le Prince dit : —

— Quand voudrez-vous m'accorder la faveur d'une entrevue, Pauline?

— J'écrirai à Votre Altesse Royale d'ici à quelques jours, — lui répondit-elle. — Dans l'intervalle ne craignez pas que je laisse le souffle empoisonné du scandale unir votre nom à celui d'Octavie.

— Mais vous direz à Octavie que vous êtes venue ici cette nuit; vous lui apprendrez que l'identité de son amant avec le Prince de Galles ne peut plus faire l'objet d'un doute, — dit l'héritier présomptif,

— et elle se trahira dans les transports de sa douleur.

— Vous savez alors quelles sont les terribles angoisses qui l'attendent, — interrompit Pauline, — et pourtant vous semblez plus inquiet de votre propre sûreté que de la tranquillité d'esprit de l'innocente et confiante fille que vous avez perdue. Prince, je vous hais pour votre profond égoïsme, — ajouta Pauline à voix basse, mais avec une énergie étrange; et, en disant cela, ses yeux, habituellement si-doux, se fixèrent, en lançant un éclair de haine implacable, sur le visage de l'héritier présomptif de la couronne.

— Il vaut mieux ne pas prolonger plus longtemps notre conversation sur ce sujet, Mademoiselle Clarendon, — dit-il profondément humilié, mais pourtant incapable d'un ressentiment pour l'injure que renfermaient les paroles de la courageuse fille. — Vous avez promis de m'écrire, et dans l'intervalle, — ajouta-t-il en prenant un ton plus doux, — je compte sur vous pour calmer Octavie. Toutes les réparations que je serai dans la possibilité de faire...

— Votre Altesse Royale doit s'apercevoir que le quadrille est fini, — interrompit Pauline froidement; — et comme vous en avez fait vous-même l'observation, il est inutile de prolonger notre entretien sur un aussi pénible sujet.

Le Prince de Galles ne répondit rien, mais il la conduisit vers un siége et la quitta après l'avoir sa-

luée. Florimel fut presque immédiatement auprès d'elle, et en lui adressant un regard plein de sollicitude, il lui dit : —

— Ma bien-aimée Pauline, vous venez de passer par une bien pénible épreuve, je le sais. Que vos soupçons soient confirmés, c'est évident, et que le Prince vous ait entretenue à ce sujet, c'est ce qui était visible en vous observant.

— Mon Dieu ! Gabriel, — murmura la jeune fille sérieusement alarmée, — est-ce que mon air indiquait que le sujet de la conversation entre Son Altesse Royale et moi était d'une nature sérieuse et inusitée ? S'il en est ainsi, cela peut donner lieu à d'étranges suppositions. On peut s'imaginer, — ajouta-t-elle en rougissant, — que je suis une de ces vaines et sottes femmes qui se glorifient de leur faiblesse, lorsque c'est un Prince qui se fait leur séducteur.

— Tranquillisez-vous, chère Pauline, — dit Florimel. — Pour tous les yeux de cette foule brillante, il n'y avait rien de particulier dans vos manières, rien qui fût de nature à encourager la croyance que le Prince vous aurait adressé autre chose que ces compliments de banale et frivole galanterie que les réunions comme celle-ci autorisent. Mais pour moi, Pauline, pour moi votre amant, votre adorateur et votre futur époux, pour moi qui savais le motif qui vous amenait ici, c'était bien différent. Je voyais que, par moment, vos joues se coloraient, puis que

vous pâlissiez tout à coup. Je voyais qu'en réalité vous étiez profondément agitée, malgré votre apparence calme et tranquille. Oui, j'observais tout cela, ma Pauline, et j'avais compassion de vous.

— Cher Gabriel, vos douces paroles compensent une grande partie de la peine que j'ai endurée, — dit Pauline ; — mais nous serons remarqués si nous continuons à nous entretenir sur ce ton, qui amène une expression de douleur sérieuse sur nos physionomies. Allons ! — ajouta-t-elle avec un brillant sourire resplendissant sur son charmant visage, — offrez-moi votre bras et allons prendre place dans le quadrille qui est en train de se former, car je suppose que nous danserons ensemble cette fois.

Et le jeune et beau couple se leva pour aller prendre part au second quadrille.

Pendant ce temps le Prince de Galles, en quittant Pauline, se rappela la manière brusque et soudaine avec laquelle il avait quitté Madame Fitzherbert vingt minutes auparavant, et l'idée lui vint qu'elle était probablement offensée de la faveur qu'il avait témoignée à Pauline Clarendon en la choisissant pour sa danseuse, au lieu d'inviter quelque dame de haut rang pour le premier quadrille.

Retournant donc dans la pièce où il était précédemment avec Madame Fitzherbert, il en fit le tour en la cherchant vainement du regard, et après avoir traversé tous les salons sans l'apercevoir, il aborda

la Duchesse de Devonshire pour obtenir d'elle des renseignements.

Après l'avoir arrachée à un groupe de dames au milieu duquel elle causait et l'avoir tirée à part, il lui dit : —

— Où est Madame Fitzherbert?

— En vérité, je ne l'ai pas vue depuis le commencement du premier quadrille,—répondit Georgiana. — Et maintenant je me le rappelle, elle n'a pas dansé.

— Je comprends tout, — interrompit le Prince d'un ton contrarié. — Elle est irritée contre moi parce que j'ai fait à Mademoiselle Clarendon l'honneur de la choisir pour le premier quadrille, et elle s'est sans doute retirée dans son appartement pour bouder. Dites-moi, ma chère Georgiana, vous devriez aller la trouver et lui persuader de revenir avant que son absence prolongée n'ait occasionné de désagréables commentaires.

— J'aurais préféré que Votre Altesse Royale m'eût trouvé un plus agréable emploi, — dit la Duchesse avec une adorable moue; — car pour vous dire la vérité, — ajouta-t-elle en baissant la voix et en lui lançant un regard significatif, — ce n'est pas une tâche bien plaisante que de se faire le messager de paix entre un mari et sa femme.

— Georgiana, — dit le Prince également à voix basse, mais avec un ton et des regards farouches, — je vous ordonne de ne pas parler ainsi de moi et de Madame Fitzherbert.

— J'étais seulement curieuse de savoir ce que vous me répondriez, — dit la folâtre Duchesse sans se laisser épouvanter, et avec une expression de gaieté malicieuse qui rendait sa physionomie radieuse en ce moment. — Toutefois, — ajouta-t-elle en donnant un petit coup d'éventail sur le bras du Prince, — puisque je vous ai mis en colère, j'essayerai de me faire pardonner en acceptant les fonctions de pacificatrice entre Votre Altesse Royale et Madame Fitzherbert.

Sur ces mots, la Duchesse lui tourna le dos et sortit du salon pour se rendre dans les appartements particuliers de Madame Fitzherbert, et le Prince Royal, en apercevant la Comtesse de Desborough au milieu d'un quadrille, se rappela le complot qu'il avait préparé à son sujet.

Nous avons déjà fait observer qu'Éléanor était, ce jour-là, dans toute la splendeur de sa beauté, et c'était avec des yeux brûlants de passion que le royal débauché suivait les mouvements de cette belle créature, qui s'abandonnait avec toute l'ardeur de sa nature aux plaisirs de la danse.

Impatient d'apprendre si Madame Brace avait réussi dans le rôle qu'il lui avait confié, le Prince quitta la salle de bal, traversa le palier et entra dans un salon particulier où se tenait un page. Ce jeune homme fut dépêché auprès de Madame Brace, dont son maître désirait la présence, et au bout de quelques minutes la marchande de modes fit son apparition.

— Quelles nouvelles concernant la charmante Éléanor? — dit le Prince dès qu'ils furent seuls.

— Sa Seigneurie est complétement tombée dans le piége, — répondit cette femme sans principes, — et à minuit nous devons nous rencontrer au lieu convenu.

— Tout va pour le mieux! — s'écria le Prince. Puis consultant sa montre, il ajouta : — Il est maintenant onze heures et demie, songez à être exacte au rendez-vous.

— Ne craignez rien sur ce point, — répondit Madame Brace. — Autant que cela dépendra de moi, la belle Comtesse de Desborough sera en votre pouvoir! Elle aussi, elle sera exacte, je n'en doute pas; car les paroles mystérieuses que, d'après vos instructions, j'ai murmuré à son oreille, ont produit un effet magique. Avec tout son orgueil et tout son étalage de vertu, cette fière dame n'est pas immaculée; la conscience de sa faiblesse la fait trembler que son secret ne soit connu; autrement elle ne serait jamais tombée dans le traquenard que nous lui avons tendu ce soir.

— Oh! charmante Éléanor, — s'écria le Prince emporté par l'impatience, — dans une heure tu seras dans mes bras. Dans une heure ta beauté n'aura plus de secret pour moi!

— Est-il possible que Votre Altesse Royale puisse donner ainsi un libre cours à ses pensées et à ses espérances, quand un danger terrible semble la me-

nacer? — demanda Madame Brace. — Car sans aucun doute vous avez déjà vu Pauline Clarendon ce soir? Sa visite ne vous présage rien de bon.

— Je l'ai vue, et nul danger n'est à craindre pour le moment, — répondit le Prince.

— Mais elle sait que Votre Altesse Royale est M. Harley ou que M. Harley n'est autre que Votre Altesse Royale, comme il vous plaira le mieux, — s'écria Madame Brace.

— Oui, oui, elle sait tout parfaitement, — dit l'héritier présomptif, — et c'est une bien extraordinaire fille. Douée d'une remarquable intelligence, d'une grande présence d'esprit et d'un merveilleux courage, elle ose défier, braver, menacer un Prince. Bien plus, elle m'a dit en face qu'elle me haïssait.

— Et pourtant Votre Altesse Royale déclare qu'il n'y a pas de danger! — s'écria Madame Brace au comble de l'étonnement.

— Non, pas pour le moment, vous dis-je, — s'écria George, qui était un ferme croyant dans la maxime chrétienne qui dit : *Chaque jour suffit au mal qu'il renferme.* — Pauline doit m'écrire bientôt ce qu'elle exige dans l'intérêt de sa sœur, et quand le moment viendra, eh bien! nous y songerons. Vous savez que je ne suis pas un homme qui fait la moitié du chemin au devant d'un malheur. J'ai horreur de me tourmenter par anticipation, c'est assez triste quand le mal arrive; et maintenant, ma chère

Fanny, je vous remercie de l'assistance que vous m'avez prêtée dans mes projets sur la Comtesse de Desborough.

Sur ce, le Prince imprima un baiser sur la joue de la belle marchande de modes, et après lui avoir recommandé de nouveau d'être exacte au rendez-vous, il retourna dans les brillants salons dans de meilleures dispositions d'esprit.

La Duchesse de Devonshire y était déjà revenue, et le Prince s'empressa de se rendre auprès d'elle.

— Quelles nouvelles, ma chère Georgiana? — demanda-t-il.

— Je n'ai pas trouvé Madame Fitzherbert dans ses appartements, — répondit la Duchesse. — Elle n'y est pas, et je me suis assurée, en m'en informant auprès de ses gens, qu'on ne l'a pas vue depuis le commencement du bal.

— C'est fort étrange! — s'écria le Prince; puis d'un ton plus calme et plus indifférent, il ajouta : — Mais il ne manque pas d'autres pièces dans Carlton House où elle a pu se retirer pour passer sa mauvaise humeur, et je ne m'inquiéterai pas plus longtemps à ce sujet. Merci, toutefois, Georgiana, de la bonté que vous avez eue de la chercher.

Le Prince continua à causer avec la charmante Duchesse pendant dix minutes encore, à l'expiration duquel temps il quitta une seconde fois les salons.

## CHAPITRE V

### AUTRE SCÈNE A CARLTON HOUSE

La Comtesse de Desborough avait paru radieusement belle à tous les yeux, mais les couleurs brillantes qui animaient son visage étaient entretenues par les émotions diverses qu'elle avait à combattre intérieurement, aussi bien que par les efforts qu'elle faisait pour les cacher.

Pendant les courts moments de loisir que lui avaient laissés les agitations de cette scène de plaisir et les obligations de la danse pour se livrer à ses réflexions, elle avait vainement essayé de conjecturer quel pouvait être le but et la nature du mystérieux avertissement qui lui avait été donné par Madame Brace. Était-il possible que la faiblesse dont elle avait fait preuve avec celui qu'elle connaissait sous le nom de Gustave Wakefield et qu'elle aimait déjà d'une affection sérieuse et dévouée,

était-il possible que cette faiblesse pût être connue ou même soupçonnée ? Si non, comment sa réputation pouvait-elle être menacée, et comment pouvait-elle être exposée à un malheur ou à un danger imminent? Enfin, quel que fût le péril, comment arrivait-il que ce fût précisément Madame Brace qui eût le pouvoir ou la volonté de venir à son secours?

Ces pensées tourbillonnèrent plusieurs fois dans le cerveau de la Comtesse de Desborough pendant la soirée, et plus son esprit s'y appesantissait, plus sa raison s'y perdait, plus elle trouvait de difficulté à hasarder une conjecture, une supposition quelconque.

Torturée par la plus cruelle incertitude, accablée par les plus pénibles pressentiments, par moments craignant qu'il n'y eût quelque trahison sous jeu, l'instant d'après reprenant confiance dans la sincérité de la marchande de modes, tantôt tremblante de peur que le Prince de Galles ne fût au fond de toute cette affaire, puis se rassurant par ce raisonnement qu'il n'oserait pas lui tendre un piége et l'outrager sous son propre toit et dans une circonstance pareille; parfois prenant la résolutión de répondre par le mépris à l'avis qu'elle avait reçu, l'instant d'après se décidant à se rendre au rendez-vous; tantôt se rappelant l'odieuse conduite et la duplicité de la marchande de modes, puis tressaillant au souvenir de la manière solennelle et sérieuse dont l'avis lui avait été donné,

ainsi combattue par mille sentiments contradictoires, la Comtesse ne savait comment agir.

A la fin, quand elle était encore dans l'indécision, ses yeux rencontrèrent une pendule : les aiguilles marquaient minuit!

Jetant un coup d'œil rapide autour d'elle, elle vit que son mari était engagé dans une conversation avec quelques amis à une certaine distance, que la Duchesse de Devonshire causait avec Pauline Clarendon et avec Florimel, et que la Princesse Sophie était au milieu d'un groupe de dames dans une autre partie du salon.

Pour la première fois de la soirée, la Comtesse se trouva si complétement seule au milieu de la foule, qu'elle pouvait quitter les salons sans être aperçue.

Devait-elle partir? Devait-elle aller au rendez-vous convenu?

Un invincible sentiment la poussait à se décider pour l'affirmative; car sa conscience troublée la rendait lâche et lui inspirait le désir d'apprendre le plus tôt possible quelle était la nature du péril qui la menaçait.

Voyons-la sortir de ces brillants salons. Il y a des domestiques sur les paliers, dans les antichambres; mais qu'importe! elle peut aller au cabinet de toilette dépendant des appartements de Madame Fitzherbert. Il ne peut donc pas sembler étrange qu'elle ait quitté les salons... seule!

Elle a gagné le corridor; elle le parcourt d'un pas

léger. Madame Brace l'attend à son extrémité. La marchande place son doigt sur ses lèvres d'un air mystérieux et s'empresse d'ouvrir une porte. Éléanor en passe le seuil, la porte se ferme sans bruit derrière elle.

Mais sans s'apercevoir qu'elle est seule, bien persuadée au contraire que la marchande de modes la suit, elle traverse une petite antichambre éclairée par une lampe supportée par une statue d'albâtre. Une porte ouverte se présente devant elle. Sans hésiter, elle entre dans la pièce à laquelle elle donne accès; mais à peine a-t-elle franchi le seuil de cette porte qu'elle se referme immédiatement derrière et qu'elle se trouve dans les bras du Prince de Galles!

Éléanor vit qu'elle était trahie; mais sans une exclamation, sans un cri, c'était une femme trop courageuse pour céder ainsi à un inutile sentiment de pusillanimité, par un effort désespéré, elle s'arrache de ses bras. Puis, mettant de l'ordre dans sa chevelure, elle dit à voix basse, mais avec une remarquable résolution :

— Je mourrai plutôt que de devenir votre victime!

Et ses yeux lancèrent des éclairs sur l'héritier présomptif.

— Hautaine beauté, vous êtes en mon pouvoir! — s'écrie-t-il sans le moindre trouble. — Et nulle assistance humaine ne viendra à votre secours.

— Que veut dire Votre Altesse Royale? — demanda

Éléanor en se redressant de toute sa hauteur et en prenant un air de reine si imposant, que le Prince se sentit un moment interdit. — Que veut dire Votre Altesse Royale? — répéta-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Puis, jetant un rapide regard autour d'elle et voyant qu'elle était dans une chambre à coucher dans laquelle elle avait été attirée par une lâche trahison, elle dit : — Si vous avez l'intention d'avoir recours à la force brutale pour me retenir ici... eh bien! je vous résisterai de toutes mes forces. Il y a des fenêtres, — continua-t-elle, en les montrant du doigt, — et de là je puis appeler à mon aide. Si personne ne vient à mon secours, je me précipite par cette fenêtre plutôt que de tomber victime d'un débauché tel que vous.

— Par le ciel! vos paroles seraient de nature à enflammer étrangement ma colère, fière et présomptueuse beauté, — s'écria le Prince, — si vous n'étiez pas si bien en mon pouvoir et s'il ne m'était pas facile de tirer de vous une ample vengeance; mais vous êtes si belle, si divinement belle! — ajouta-t-il d'une voix qui s'adoucit tout à coup et prit l'accent le plus tendre, — que je ne voudrais pas pour un monde me faire votre ennemi, si je puis devenir votre ami.

—Mon ami! — répéta la Comtesse avec une amère ironie. — Est-ce pour insulter ou railler celle que vous avez déjà si cruellement outragée que vous employez de pareils mots? Mais je vous comprends,

Prince! — s'écria-t-elle d'une voix plus haute et plus ferme, tandis que sa physionomie s'animait et prenait l'aspect d'une déesse vengeresse. — Oui, je vous comprends maintenant! Vous vous imaginez que, parce que vous êtes Son Altesse Royale le Prince de Galles, le fils aîné du Roi d'Angleterre et l'héritier présomptif du trône où ce monarque est assis, vous vous imaginez, dis-je, que, parce que vous n'avez plus qu'une marche à franchir pour arriver au faîte de la splendeur terrestre et pour saisir le sceptre d'un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, que vous avez le droit de fouler aux pieds les usages, les coutumes ou les convenances qui s'opposent à la satisfaction de vos plaisirs égoïstes. Oui, c'est bien là votre arrogance, votre présomption. Vous vous figurez que vous êtes un Dieu, alors que vous n'êtes qu'un misérable et qu'un homme méprisable!

Le Prince de Galles était si étourdi de s'entendre parler ainsi, qu'il restait immobile, regardant avec un stupide étonnement la brave et courageuse femme qui osait lui donner une pareille leçon, et le lecteur doit se rappeler que c'était la seconde fois de la soirée qu'il avait à subir des reproches sanglants sortant des lèvres d'une femme.

— J'ai entendu parler d'écrivains républicains et d'orateurs démocratiques, — continua la Comtesse de Desborough, — et jusqu'ici je n'étais pas éloignée de partager la haine commune que l'aristocratie

nourrit contre eux; mais écoutez-moi, Prince, écoutez-moi quand je proclame solennellement, quand je déclare que je cesse de m'étonner qu'il y ait des hommes qui désirent abolir la monarchie et niveler tous les trônes, quand je songe combien certains Rois et certains Princes sont indignes de leur rang. Et maintenant, — ajouta-t-elle en se dirigeant vers la porte, — empêchez-moi de sortir d'ici, à vos risques et périls.

— La porte est fermée, — dit le Prince avec un sourire où une vindicative méchanceté se mêlait étrangement à l'expression d'une grossière concupiscence. — J'étais derrière vous lorsque vous êtes entrée, et, m'attendant à une scène, j'ai pris la précaution de fermer la porte à clef.

Pendant qu'il disait cela, il était appuyé sur la tablette de la cheminée et il regardait la Comtesse avec l'insolente effronterie et la lâche assurance d'un audacieux libertin.

— Vous êtes un misérable! — s'écria-t-elle en rougissant d'indignation. — Laissez-moi partir ou je n'hésite pas un instant de plus à élever la voix et à appeler du secours par mes cris!

— Les cris les plus perçants, — dit le Prince de Galles avec l'accent d'un froid et féroce triomphe, — ne franchiraient pas l'enceinte de ces murs.... Il y a des doubles fenêtres à ces croisées; entre cette porte et l'autre, il y a une antichambre... Criez, criez donc, belle Éleanor! ce sera en vain.

— Alors je vous résisterai avec mes dents, avec mes ongles, — s'écria la Comtesse dont les yeux lançaient des éclairs.

— Jamais vous ne m'avez paru plus belle... plus séduisante... plus désirable que maintenant, — dit Son Altesse Royale, parfaitement insensible à ses menaces. — Vos joues empruntent l'éclat le plus délicieux à la fureur de votre indignation... Vos yeux brillent comme des météores... Vos lèvres sont plus vermeilles... et, entre ces lèvres charmantes, vos dents brillent comme des perles éblouissantes... Oh! vous êtes une divine, une céleste créature, Éléanor, chère Éléanor! de beaucoup, de beaucoup plus belle que lorsque je vous tenais dans mes bras sur le sofa de votre salon et quand j'aurais pu me rendre maître de vos charmes, si j'avais été servi par l'occasion. Au nom du ciel! pourquoi ne me montrez-vous plus la même bonté maintenant? Pourquoi me forcer à conquérir par la force ces joies qui seraient celles du paradis, si vous cédiez de bonne volonté?

— Je confesse qu'une fois, dans un moment de faiblesse, j'ai oublié ma dignité en votre présence, — dit la Comtesse; — mais, Dieu merci! votre triomphe n'a pas été complet et il ne le sera jamais!

— Et pourtant la fière et hautaine Éléanor ne pourrait me regarder en face et déclarer qu'elle n'a jamais été infidèle à son mari, que jamais elle ne s'est abandonnée aux bras d'un amant! — s'écria

le Prince de Galles en fixant un regard investigateur sur la physionomie de la Comtesse.

— Que voulez-vous dire?... que...

Éléanor, dont la respiration s'était arrêtée, se retint au manteau de la cheminée pour ne pas tomber.

— Ah! alors mes suppositions n'étaient donc pas fausses? — s'écria le Prince d'un ton triomphant. — Oh! je connais bien le monde, Éléanor; j'ai une grande expérience du cœur des femmes... Du moment où j'ai appris que vous étiez tombée dans le piége qui vous avait été tendu, j'étais certain d'avance qu'il n'y avait qu'une conscience coupable qui avait pu vous rendre assez lâche pour vouloir en savoir davantage... Si vous aviez été une femme innocente sur la réputation de laquelle le souffle de la médisance ne pouvait rien, vous auriez traité Madame Brace et toutes ses intrigues avec le plus complet dédain... Bien plus, ces intrigues vous auraient paru si transparentes qu'à l'instant vous auriez vu au travers.

— Vous ajoutez la plus grossière insulte à une injurieuse offense, — murmura la malheureuse Éléanor, dont le courage et la présence d'esprit tombaient rapidement.

— Ne m'avez-vous pas vous-même traité d'une façon injurieuse, cette nuit où vous m'aviez promis de m'admettre dans votre chambre? — dit le Prince, — alors que pas un mot, pas un regard de colère ou

de déplaisir n'était intervenu entre nous; mais parce qu'un certain incident s'était produit d'une façon aussi imprévue que malheureuse, vous me fermez votre porte. Pensez-vous, fière dame, que je n'avais pas lieu de me sentir blessé, cruellement mortifié? Assurément je l'ai été, et c'est par suite de ce traitement cruel, sans cœur, que votre caprice m'avait fait endurer, que j'ai résolu que, tôt ou tard, vous seriez à moi. Et maintenant, Lady Desborough, puisqu'il paraît que c'est à mon tour de parler à la fin, — continua-t-il avec l'accent du triomphe, — je vous prie de me prêter votre attention.

— Mon Dieu! laissez-moi partir! — s'écria la malheureuse femme en jetant un regard éperdu autour de la chambre.

— Écoutez-moi, vous dis-je! — s'écria le Prince avec énergie. — Nul n'osera faire de commentaires sur mon absence des salles de bal; sur la vôtre au contraire, d'étranges murmures, de fâcheuses suppositions seront rapidement mises en circulation. Notre absence simultanée ne peut manquer d'engendrer certains soupçons, et je vous laisse à juger pour qui ils seront le plus préjudiciables, de vous ou de moi. Maintenant, belle Éléanor, ne commencez-vous pas à savoir dans quelle situation vous êtes placée?

— Le désespoir me donnera du courage! — s'écria tout à coup la belle Comtesse, que son indignation faisait paraître plus belle encore. — Vous pouvez me retenir prisonnière ici, Prince, —

s'écria-t-elle en lui lançant un regard de défi ; — mais je prends Dieu à témoin que, quelles qu'en doivent être les conséquences, le premier usage que je ferai de ma liberté sera de me transporter auprès d'un magistrat ou d'un juge et de lui demander si la loi ne peut pas atteindre même Votre Altesse Royale.

— Vous dites des absurdités, Éléanor, de complètes absurdités, — dit George en plissant ses lèvres avec mépris. — En premier lieu les Rois, les Reines, les Princes et les Princesses peuvent faire ce qu'il leur plaît, car ils sont au-dessus et plus forts que la loi, et les lois ne sont faites que pour maintenir les peuples dans la soumission qui leur est due! Pensez-vous que des magistrats ou des juges oseraient diriger une accusation contre un Prince? Non, non... ils mourraient plutôt mille fois que d'oser même adresser une réprimande à un coupable rejeton de la royauté.

— Mais si vous me retenez ici par force, contre ma volonté, — s'écria Éléanor, — le scandale, la honte, l'infamie qui en résulteraient...

— Seront apaisés et calmés en un moment, — interrompit le Prince avec une promptitude, qui prouvait qu'il était bien préparé sur ce sujet. — Car comment les choses se passeront-elles? Madame Brace viendra déclarer qu'elle a été l'intermédiaire de toute l'intrigue... que la Comtesse de Desborough, de son plein gré, s'est rendue dans une chambre à

coucher où elle a trouvé le Prince de Galles... et que c'est un ridicule sentiment de repentir ou un sentiment de jalousie qui l'a poussée à se retourner contre son amour et à porter une accusation contre lui. Ainsi donc, Éléanor, vous le voyez, le plan est tout fait, et tout s'explique de la façon la plus naturelle.

— Oui, je m'aperçois en effet que vous êtes capable de toutes les scélératesses, — s'écria la Comtesse en jetant un regard de haine mortelle sur le Prince de Galles. — Je vous connaissais déjà comme débauché, extravagant, égoïste, ingrat, et sans cœur; mais il était réservé aux incidents de cette nuit de m'apprendre que vous étiez un malhonnête homme.

— Plutôt je fermerai cette bouche injurieuse avec mes baisers et mieux cela vaudra! — s'écria le Prince, dont les yeux et la voix exprimaient le triomphe!

Et, étendant les bras, il se précipita sur la Comtesse.

— Arrêtez! — s'écria une voix haute et impérieuse. De derrière les rideaux du lit s'avança une femme dont les yeux étincelants, le visage écarlate et les lèvres tremblantes annonçaient une rage difficile à apaiser.

C'était Madame Fitzherbert.

Un cri de joie et de triomphe s'échappa des lèvres de la Comtesse de Desborough; mais un terrible juron, une imprécation si effroyable, que nous n'osons pas la répéter, fut lancée par le Prince de Galles.

— Madame, vous avez sans doute entendu tout ce qui s'est passé entre Son Altesse Royale... je veux dire entre cet homme, — s'écria la Comtesse de Desborough en montrant le Prince du doigt avec mépris et dégoût, — et moi-même?

— Oui... je n'en ai pas perdu un seul mot, — répondit Madame Fitzherbert en lançant des regards furieux sur le Prince, qui, les bras croisés, appuyé contre la cheminée, essayait de prendre un air d'indifférence.

— Vous conviendrez alors avec moi, Madame, — continua la Comtesse, — que j'ai été soumise à un outrage aussi vil que l'esprit qui l'a suggéré doit être lâche et méprisable!...

— Nous ne ferons pas usage de grands mots, s'il plaît à Votre Seigneurie, — dit Madame Fitzherbert en abaissant un regard sévère sur Éléanor. — Car d'une certaine partie de l'entretien qui vient d'avoir lieu entre vous et Son Altesse Royale, il paraît résulter que le Prince n'est pas sans avoir reçu d'assez grands encouragements de la part de Votre Seigneurie. Bien plus... il semblerait même, — ajouta-t-elle avec une intention caustique, — que dans une certaine occasion Son Altesse Royale aurait partagé le lit de Votre Seigneurie, si quelque incident imprévu n'était venu prévenir cet agréable résultat.

— Madame, — dit la Comtesse de Desborough, recouvrant toute sa dignité et fixant ses beaux yeux

sur Madame Fitzherbert, — si vous êtes vous-même immaculée, pourquoi alors ne vous donne-t-on pas le titre de Princesse de Galles? Et si, par contre, vous n'avez pas de droit à cette distinction, comment osez-vous entreprendre de jouer le rôle de moraliste vis-à-vis de moi? Dites-moi que vous êtes la femme de Son Altesse Royale et vous ferez monter la rougeur à mes joues, vous me verrez tomber à vos genoux pour implorer votre pardon pour avoir eu un tort envers vous, en pensée seulement, quoique jamais en fait! Mais si vous n'êtes que Madame Fitzherbert, la maîtresse de l'héritier présomptif...

— Silence, Madame! — s'écria celle à laquelle Éléanor adressait ce langage hardi! Et, frappant du pied d'un air impérieux, Madame Fitzherbert se redressa de toute sa hauteur et d'un ton plein de dignité elle s'écria : — Il est temps que Votre Seigneurie sache qui est celle qu'elle a insultée et outragée... car je suis, en effet, Son Altesse Royale la Princesse de Galles.

— Mon Dieu! qu'avez-vous dit?... Quelle folie avez-vous faite? — s'écria l'héritier présomptif pris d'une colère soudaine et terrible.

Et, saisissant Madame Fitzherbert, car nous continuerons à l'appeler ainsi, d'autant plus que jamais elle n'a été connue dans le monde sous un nom plus illustre, la saisissant, disions-nous, par les poignets, le Prince murmura à voix basse : —

— Je sais que je me suis mal conduit envers vous

ce soir ; mais votre vengeance est terrible à l'excès ! car en proclamant que vous êtes ma femme vous mettez en danger mes droits à la couronne d'Angleterre !

Une mortelle pâleur couvrit le visage de Madame Fitzherbert, quand il lui fut fait ainsi songer à la terrible imprudence dont elle venait de se rendre coupable; mais, recouvrant presque à l'instant sa présence d'esprit, elle prit la main de la Comtesse de Desborough dans les deux siennes en disant :

— Pardonnons-nous réciproquement les mauvaises paroles que nous avons échangées et désormais soyons amies...

— Oh ! de tout cœur... de tout cœur... — s'écria la généreuse Éléanor avec l'accent de la plus vive sincérité. — Votre Altesse Royale....

— Chut ! — s'écria l'autre; — il ne faut jamais manquer de m'appeler *Madame Fitzherbert !* Je ne vous demanderai pas de vous engager par serment à garder ce secret... parce que je sais que Votre Seigneurie est une femme d'honneur et que ce serait vous faire injure que de l'exiger; mais je vous supplie, par l'amitié que je vous offre en ce moment et par celle que je vous demande, de m'accorder en retour...

— Ne craignez pas, chère dame, qu'il m'échappe jamais un mot de nature à vous nuire, — interrompit la Comtesse de Desborough. Puis, sans même daigner paraître s'apercevoir de la personne du Prince de Galles, elle dit : — Vous aurez la complai-

sance de revenir avec moi dans les salles de bal, afin que, si mon absence a été remarquée, on puisse supposer que je vous ai tenu compagnie dans cet intervalle.

— Certainement, — s'écria Madame Fitzherbert, reconnaissant à l'instant la prudence de l'idée qui venait de lui être suggérée; puis, se tournant vers le Prince de Galles, elle lui dit d'un ton de reproche: — N'avez-vous pas d'excuse à faire à cette généreuse dame?

— La Comtesse de Desborough n'en voudrait pas recevoir de moi, — répondit-il brutalement.

— Ce serait une misérable affectation de ma part, une hypocrisie dont je suis complétement incapable, — dit Éléanor, — si je venais déclarer que des excuses, quelque humbles qu'elles puissent être, seraient susceptibles d'apaiser l'indignation que j'éprouve! Par conséquent, ma chère Madame Fitzherbert, permettez qu'il ne soit pas dit un mot de plus sur ce point. Désormais Son Altesse Royale voudra bien me traiter avec une cérémonieuse politesse, et je me tiendrai vis-à-vis d'elle dans les limites froides et réservées du respect. Ceci bien entendu et à cette condition, je ne soufflerai pas un mot de l'incident de cette nuit, et ce sera de la faute de Votre Altesse Royale, — ajouta-t-elle d'un ton significatif, — si je n'emporte pas ce secret dans ma tombe.

— Je comprends Votre Seigneurie, — dit le Prince

en prenant un air sévère et hautain. — Mais soyez assurée qu'après les choses qui se sont passées ici, pendant cette dernière demi-heure, j'en suis venu à vous haïr aussi cordialement que jamais j'ai pu me sentir intéressé pour vous.

— La haine de Votre Altesse Royale me sera beaucoup plus tolérable que son amour, — s'écria Éléanor, à laquelle l'orgueil naturel et la dignité de son sexe dictèrent cette mordante réponse.

Le Prince sentit toute la portée du trait qui lui était lancé et se tordit sous la blessure, quoique en affectant de chantonner un air d'opéra. Mais pour lui, l'héritier de la couronne, habitué à être adulé, idolâtré, déifié, être traité avec indifférence! pour lui, le plus beau, le plus séduisant cavalier de toute l'Europe, être ainsi méprisé par une fière beauté, pleine de noblesse dans son indignation : c'était intolérable, et l'air qu'il essayait de chanter sifflait entre ses lèvres comme le sifflement d'un reptile soupirant après la vengeance.

Mais, sans attendre l'effet que sa réplique avait fait, la Comtesse de Desborough tira le verrou de la porte, l'ouvrit et se rangea pour laisser passer Madame Fitzherbert; mais cette dame murmura avec un demi-sourire : —

— Rappelez-vous que je ne vous suis pas connue comme Princesse de Galles. Sur cette observation la Comtesse sortit la première, suivie de près par Madame Fitzherbert.

L'antichambre fut traversée, et Éléanor allait ouvrir la seconde porte, quand le Prince de Galles s'écria tout à coup : —

— Arrêtez... un moment !

Les deux dames s'arrêtèrent en effet, mais Madame Fitzherbert seule se retourna. C'était du reste à elle qu'une idée soudaine lui était venue d'adresser quelques mots.

— Vous retournez auprès de la compagnie que j'ai invitée ce soir à Carlton House ? — dit-il d'une voix basse et légèrement émue. — Il devient maintenant nécessaire, soit que j'y reparaisse aussi, soit que vous vous chargiez de faire circuler le bruit d'une indisposition soudaine, pour excuser mon absence.

— Et pourquoi ne rentrez-vous pas dans le bal *à présent ?* — répondit Madame Fitzherbert et en appuyant sur les derniers mots, comme pour lui faire comprendre qu'il ne devait pas penser à offrir de l'accompagner elle et Éléanor, attendu que sa présence ne pouvait être que désagréable à cette dernière.

— Oui, j'y retournerais à l'instant, — dit le Prince, — si j'étais certain de ne pas devenir le point de mire de vos regards irrités.

— Voudriez-vous que je me montrasse aimable envers vous ? — demanda Madame Fitzherbert avec l'accent d'une amère ironie. — Oh ! vous le méritez bien...

— Damnation!... Partez, laissez-moi! — s'écria Son Altesse Royale.

Et rentrant furieux dans la chambre, le Prince en referma la porte avec violence.

— Venez, chère Lady Desborough, — dit Madame Fitzherbert, exerçant un merveilleux empire sur ses sentiments. — Il faut que nous rentrions dans les salons avec des physionomies aussi calmes et aussi souriantes que si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Il se peut que quelques-unes de mes amies aient été me chercher dans mes appartements, et nous dirons, si des questions nous sont adressées, que nous avons été dans la galerie de tableaux. A propos, cette jeune dame que vous avez présentée ce soir est une charmante créature, — dit Madame Fitzherbert, en observant la physionomie d'Éléanor afin de s'assurer qu'elle n'avait eu aucun motif particulier en présentant Pauline Clarendon au Prince.

— Non-seulement elle est belle, mais elle est aussi aimable et aussi vertueuse qu'elle est jolie, — dit la Comtesse. — Dans quelques semaines elle deviendra Lady Florimel.

— Tant mieux, — pensa Madame Fitzherbert, — car le Prince a été certainement frappé par sa beauté.

Mais elle ne fit pas cette réflexion tout haut, et les deux femmes rentrèrent dans la brillante fête.

L'intime connaissance que Madame Fitzherbert avait du caractère du Prince la mettait à même de

juger qu'il ne rentrerait pas dans le bal de la nuit, mais qu'il se retirerait dans son appartement et qu'il noierait son désappointement, sa rage et son humiliation dans le vin ou dans un bol de punch; aussi répandit-elle la nouvelle que Son Altesse Royale avait été subitement saisie d'une indisposition, et la fête se termina à une heure moins avancée que cela n'aurait eu lieu sans cette circonstance.

## CHAPITRE VI

### UNE ÉTRANGE VISITE

La scène change. Nous sommes chez M. Clarendon, dans Cavendish Square.

Il était dix heures du matin, le déjeuner était terminé, et le père, laissant ses deux charmantes filles dans le parloir, se retira dans une chambre qui avait été disposée pour lui servir de cabinet de travail.

Le visage de M. Clarendon a été dépeint comme étant maigre, pâle et portant le cachet indélébile de la mélancolie empreint sur tous ses traits, mais en ce moment il avait une expression soucieuse, indice certain d'un esprit mal à l'aise. Néanmoins, en présence de ses filles, il prenait une certaine apparence de gaieté, ou plutôt de calme et de tranquillité, qui les portait à croire qu'il n'avait rien qui fût de nature à l'inquiéter ou à le tourmenter, et c'était seulement quand il était seul que sa gaieté d'emprunt

tombait et que sa physionomie se mettait en harmonie avec l'état réel de ses pensées.

Il en était ainsi dans cette matinée dont nous allons rapporter les incidents, au lendemain de la grande réception de Carlton House, car après avoir causé presque joyeusement avec ses filles pendant le déjeuner, il se retira dans son cabinet pour se livrer aux plus mélancoliques réflexions.

Madame Brace n'avait pas menti à son expérience du monde, quand elle avait supposé, sans avoir vu M. Clarendon de sa vie, qu'il devait sentir que sa position présente était tout à fait fausse.

Elle l'était en effet, car il n'avait été reconnu que comme un parent et bien traité par Lord Marchmont que lorsque les circonstances semblaient le proclamer comme l'héritier de sa pairie, de ses beaux domaines, de son titre et de son rang. Mais maintenant que l'Honorable Arthur Eaton était complétement rétabli de sa dangereuse et mystérieuse maladie, M. Clarendon avait déjà été frappé de la froideur toujours croissante que Lord Marchmont lui marquait chaque fois qu'ils se rencontraient. Il est vrai de dire que les manières d'Arthur devenaient chaque jour, si c'est possible, plus amicales et plus cordiales, et qu'il était un constant visiteur de sa maison dans Cavendish Square; mais l'amabilité du jeune gentleman ne compensait pas pour M. Clarendon l'indifférence toujours croissante du vieux Lord.

Que fallait-il faire ? Retourner à son petit cottage

et à la pénurie relative de son ancienne existence était une idée trop insupportable pour que M. Clarendon s'y arrêtât un instant, quoique, par moments, il lui arrivait d'y songer sérieusement et de trouver cette alternative préférable à celle de continuer à vivre des aumônes ou dans tous les cas, dans une dépendance absolue de son hautain parent. Mais non, il ne pouvait pas, de propos délibéré, consentir à abandonner les améliorations que les circonstances avaient apportées à sa position après la longue et sérieuse lutte qu'il avait soutenue contre le monde. En outre, Pauline ne devait-elle pas épouser un jeune pair d'une immense richesse, et Octavie ne pouvait-elle pas espérer aussi quelque brillant mariage?

Telles étaient les pensées de M. Clarendon, et, regardant le monde et tous ceux qui l'habitent avec cette méfiance qu'une longue série d'infortunes engendre invariablement dans l'esprit humain, il craignait que l'avenir de ses filles ne fût ruiné si sa situation personnelle subissait un changement défavorable. Il ne savait pas que Florimel, par exemple, aimait Pauline quand elle n'était qu'une pauvre et obscure jeune fille, tout à fait inconnue, et que par conséquent il l'aimait bien pour elle-même; il se figurait, au contraire, que si Pauline retournait à la villa d'Edgeware Road, que si elle quittait ses robes de soie pour reprendre une simple robe de cotonnade, elle ne paraîtrait plus suffisamment belle aux yeux du

jeune Lord pour que sa beauté compensât son manque de fortune personnelle et la pauvreté de son père.

Ces considérations l'amenaient donc à se cramponner à la position dans laquelle Lord Marchmont l'avait si soudainement placé, et dans des circonstances toutes particulières, ce qui ne l'empêchait pas de sentir que cette position était non-seulement fausse, mais embarrassante et même cruelle. Car l'allocation de mille guinées par année pouvait lui être retirée par Lord Marchmont dans un moment de caprice, et si elle se continuait jusqu'à la mort du vieux Lord, il n'existait aucune stipulation qui en assurât le payement ultérieur. Il est vrai de dire que Arthur Eaton semblait avoir pris un grand attachement pour la famille Clarendon; mais il était jeune, il pouvait se marier et porter ses sympathies ailleurs, mille autres circonstances enfin pouvaient l'induire à supprimer la pension qui était actuellement servie.

Toutes ces réflexions étaient suffisamment tristes et inquiétantes, mais elles ne constituaient pas la somme entière des pénibles pensées qui torturaient M. Clarendon. N'était-ce donc rien que cette pairie qui lui avait été enlevée au moment où il y posait la main ? Était-ce une chose insignifiante que cette couronne nobiliaire qu'il avait vue descendre à deux pouces de sa tête et qui en avait été tout à coup détournée? C'était pourtant ce qui lui était arrivé, quelques semaines avant : Arthur Eaton semblait être sur le bord de la tombe, la mort le tenait dans sa

main, et il ne restait plus que la plus fragile barrière entre M. Clarendon et son accession au titre et à la fortune des Marchmont.

Mais maintenant la face des choses était changée ! La mort avait lâché sa victime que rien ne semblait pouvoir sauver, et Arthur Eaton revenait rapidement à la vie et à la santé. Les espérances de M. Clarendon, naguère si brillantes, étaient réduites au néant, et ce n'était pas sans les plus cruels déchirements, sans les plus profondes angoisses secrètes, que cet homme, naturellement ambitieux, d'un esprit porté vers les idées aristocratiques, assistait à la ruine de l'édifice glorieux que son imagination, justifiée par les circonstances, s'était plu à élever.

Quand il se fut retiré dans son cabinet, dans la matinée que nous racontons, M. Clarendon s'abandonna à l'ordre d'idées que nous venons d'esquisser. Cette pénible rêverie durait depuis près d'une demi-heure quand un domestique entra annoncer qu'une dame, qui refusait de dire son nom, désirait avoir un entretien immédiat avec lui.

Il ordonna au domestique d'introduire cette dame dans son cabinet, et lorsqu'elle parut, il fut immédiatement frappé du mélange d'élégance, de dignité et de grâce que présentait sa personne ; mais quant à sa figure, M. Clarendon ne pouvait pas la voir, car elle était soigneusement cachée sous les plis d'un voile épais, qui rendait impossible de distinguer un seul de ses traits à travers la dentelle.

Qu'elle fût jeune, cela ne faisait pas le plus léger doute, car ses formes possédaient toutes les grâces harmonieuses de la jeunesse; sa taille était très-mince; ses épaules décrivaient une courbe admirable; sa poitrine, sans exubérance dans son développement, était bien formée, et son pas avait cette élasticité légère et cette fermeté qui indiquent des membres souples et bien proportionnés. Ajoutez à cela que le pied, qui se montrait furtivement sous sa robe de soie, était petit et bien cambré, et que ses mains, quoique emprisonnées dans des gants de chevreau noir, étaient évidemment modelées avec une délicatesse d'une égale perfection.

M. Clarendon lui offrit une chaise, et, reprenant sa place, attendit avec une curiosité excitée à un assez haut degré les premiers mots qui allaient sortir de ses lèvres.

— Sachant à peine comment commencer l'explication de l'objet de ma visite, Monsieur Clarendon, — dit la dame voilée, d'une voix richement timbrée, douée de la douce mélodie et de l'harmonieuse fraîcheur de la jeunesse, — je dois d'abord vous prier d'excuser ce que ma présentation chez vous a d'irrégulier; mais vous me pardonnerez si, pour le moment, je ne vous révèle pas mon nom et si je ne lève pas mon voile. En vérité, l'affaire que j'ai à traiter avec vous est pleine de mystère.

— Mais de quelle nature est cette affaire, Mademoiselle ou Madame? car je ne sais quelle qualifica-

tion vous donner, — interrompit M. Clarendon, qui ne se sentait pas complétement satisfait de la manière dont s'ouvrait cette étrange entrevue.

— Appelez-moi Mademoiselle, si vous voulez, — dit la dame, — et ne tirez pas, — s'écria-t-elle immédiatement, — de fâcheuses conséquences du mystère dont il me convient de m'envelopper pour le moment. Il se peut que nous soyons appelés à nous lier de la façon la plus intime, et, d'un autre côté, il est possible que nous devions nous séparer pour ne nous revoir jamais.

— Et de quoi dépendent l'une et l'autre de ces deux alternatives? — demanda M. Clarendon, dominé par un sentiment étrange et inexplicable, un sentiment mêlé de surprise, de curiosité et d'inquiétude, une de ces sensations mystiques et surnaturelles que nous ressentons une ou deux fois dans le cours de notre existence, mais qui, lorsqu'elles nous tiennent sous leur influence, semblent nous avertir que nous sommes arrivés à une crise de notre destinée qui doit décider de tout le cours à venir de notre vie.

— Vous me demandez de quoi dépendent ces alternatives? — répéta la dame voilée; et M. Clarendon vit par son attitude que son regard se fixait sur lui à travers son voile. — Elles dépendent de vous et de vous seul, — ajouta-t-elle après un silence de près d'une minute.

— Madame, permettez-moi de vous dire franche-

ment que le mystère que vous adoptez commence à devenir pénible et embarrassant pour moi, — dit M. Clarendon. — Si vous voulez m'entretenir de quelque affaire délicate et privée, je vous engage ma parole et mon honneur, de la manière la plus solennelle, que je considérerai votre communication comme confidentielle et secrète.

— Et si cette communication est d'un caractère surprenant? — dit la dame sur le ton de l'interrogation.

— Il faut quelquefois des choses bien extraordinaires pour étonner certaines gens, — répondit M. Clarendon.

— Dois-je comprendre que votre expérience du monde est telle, qu'elle rend difficile que vous soyez ou surpris ou choqué? — demanda la mystérieuse inconnue.

— Je n'hésiterai pas à vous répondre dans le sens affirmatif, — dit M. Clarendon, qui ne manquait pas de comprendre que sa visiteuse cherchait un encouragement pour aborder la question. — Oui, la connaissance que j'ai acquise du monde n'est pas d'une nature des plus plaisantes, et j'en ai assez vu pour être convaincu que les gens sans cœur et égoïstes sont ceux qui prospèrent le mieux, tandis que la générosité et l'honneur ne sont qu'une cause de ruine. Je compare la générosité, chez un homme, à un empoisonnement à doses infinitésimales, mais qui n'en est pas moins mortel; car la générosité détruit et

ruine celui qui la possède et ne lui laisse pour toute récolte que l'ingratitude. Quant à l'honneur, c'est un vain mot, — ajouta M. Clarendon avec la plus grande amertume, — que chaque homme, que chaque classe d'hommes interprète différemment.

— Ah! je commence maintenant à vous mieux comprendre, et je suis satisfaite que vous ayez fait ces observations, — dit la dame. — Vous avez évidemment appris par expérience à considérer le monde comme une arène où les intérêts égoïstes se livrent un combat plus terrible que les gladiateurs dans les cirques de Rome, et vous avez raison, Monsieur Clarendon. Mais après avoir adopté cette manière de voir, vous vous sentirez sans doute disposé à être reconnaissant pour quiconque vous fournirait les moyens d'améliorer votre condition?

— Par le ciel! je voudrais adorer un tel ami comme s'il était un ange envoyé par le Seigneur! — s'écria M. Clarendon. Puis se repentant presque de l'enthousiasme avec lequel il avait trahi ses sentiments secrets, il dit sur un ton différent et plus froidement : — Mais pourquoi m'adressez-vous d'aussi étranges questions, si vous ne connaissez rien de ma situation?

— Je sais tout, — interrompit la dame voilée; — je connais tous les détails de votre position, et je suis convaincue, d'après les aveux que vous avez faits déjà, qu'elle est pénible et intolérable pour vous au plus haut degré.

— Mais il peut être dangereux pour moi de ***pousser plus loin mes aveux*** vis-à-vis de vous, Madame ! — s'écria tout à coup M. Clarendon, craignant de s'être rendu coupable de quelque imprudence en exprimant avec autant de franchise ses idées sur le monde et la manière de voir qui résultait de son expérience. — Avant de continuer un entretien, qui a pris une si étrange tournure, permettez-moi de vous demander qui vous êtes ?

— Je vous ai déjà averti qu'il ne convenait pas à mes desseins de vous révéler mon nom ou de lever mon voile, pour le moment, — dit la dame d'un ton ferme et décidé. — En vérité, notre entretien peut tout aussi bien se terminer là, — ajouta-t-elle en se levant brusquement de son siége. Puis, de nouveau, elle parut scruter la physionomie de M. Clarendon avec une profonde attention, à travers les plis épais de son voile; et, après un moment de silence, elle ajouta d'une voix grave, solennelle et mystérieuse : — Que vous soyez mécontent, je m'en aperçois ; mais que vous ayez le courage d'entreprendre l'œuvre qui seule peut vous placer au rang auquel votre ambition aspire, c'est ce que je suis incapable de juger pour le moment. Si vous possédez, en effet, ce courage, je suis disposée à vous aider à certaines conditions. Par conséquent, il dépend de vous que nous nous revoyions encore. Pendant le reste de cette semaine et toute la semaine prochaine, je lirai chaque matin le journal le *Times*. Si aucune communication ne me par-

vient par l'intermédiaire de cette feuille, j'en conclurai que vous êtes un homme à esprit chagrin, qui n'ose pas agir; un poltron qui peut se plaindre, mais qui manque de l'énergie nécessaire pour améliorer sa condition et atteindre le but de ses désirs. Par contre, si je trouve une communication dans ce journal, adressée à la femme voilée, j'y répondrai à l'instant. Adieu.

Et sur cette brusque péroraison, la mystérieuse visiteuse quitta la chambre, laissant M. Clarendon en proie à un si profond étonnement qu'il resta assis dans son fauteuil, incapable de se lever pour accomplir les devoirs de la politesse, qui lui commandait d'ouvrir la porte ou de sonner un domestique pour reconduire celle dont il venait de recevoir la visite.

Graduellement, M. Clarendon revint de la stupeur, de la surprise et de l'abasourdissement dans lesquels l'avait jeté la fin de cette étrange aventure, et il commença à réfléchir, avec un intense et absorbant intérêt, sur chacune des paroles qui étaient sorties de la bouche de la dame voilée. Il passa en revue toutes les observations qu'elle avait faites, il pesa chacun de ses mots avec un soin minutieux, il examina le sens et la portée qu'ils pouvaient avoir. Il n'était pas difficile de s'apercevoir qu'elle était fort au courant de la situation, et elle avait réussi à sonder la nature de ses pensées secrètes assez profondément.

Mais qui était-elle, et quelle assistance pouvait-

elle prêter à M. Clarendon pour qu'il s'élevât à la hauteur à laquelle aspirait son ambition ? Car pour que cette ambition fût satisfaite, il fallait que la couronne de pair fût placée sur son front, et quelle était cette femme pour pouvoir lui prêter un appui suffisant pour atteindre un si grand résultat?

Incapable de former même les plus légères conjectures sur ce point, M. Clarendon était retombé dans cette confusion d'idées, dont il était parvenu à sortir pour un moment, quand la porte s'ouvrit et quand Arthur Eaton fut annoncé.

Merveilleux était le changement qui s'était opéré dans la personne de ce jeune homme. Les couleurs brillantes de la santé avaient reparu sur ses joues, ses yeux avaient perdu leur éclat maladif et fiévreux et brillaient d'un lustre naturel. Ses lèvres étaient vermeilles, et son corps, quoique taillé dans des proportions délicates, n'avait plus son apparence de faiblesse et de caducité. Au lieu de cet être épuisé et amaigri qu'il semblait être encore tout récemment, c'était maintenant un charmant jeune homme, remarquablement beau et pourvu de tous les avantages personnels capables de toucher le cœur des femmes, en même temps qu'il était doué de toutes les qualités de l'esprit qui savent gagner et conserver une conquête.

— Monsieur Clarendon, — dit Arthur après l'échange des compliments d'usage, — c'est à vous cette fois que je suis venu en premier présenter mes respects

ce matin, parce que je suis désireux d'avoir avec vous quelques moments d'entretien avant d'aller rejoindre mes belles cousines. La vérité est, — continua Eaton en prenant un air sérieux, qui pourtant ne semblait pas annoncer quelque nouvelle fâcheuse, — la vérité est que je désire vous adresser une loyale question dans l'espoir d'obtenir une franche réponse.

— Faites, mon cher Arthur, — dit M. Clarendon quelque peu surpris par la singularité de cette entrée en matière. — Je suis convaincu que vous ne supposez pas un instant que votre franchise puisse ne pas en provoquer une égale de ma part.

— Oh ! assurément non, mon cher Monsieur, s'écria Eaton, — dont la voix mâle et timbrée contrastait étrangement avec cet organe éteint et affaibli qu'il avait tout récemment encore, alors qu'il était travaillé par les effets terribles de ce poison lent, connu sous le nom de *l'ami des héritiers*. — Mais vous savez, — continua-t-il, — que lorsqu'une personne désire aborder un sujet délicat et confidentiel, elle commence habituellement par quelques observations préliminaires, la plupart du temps inutiles et superflues.

— Et vous désirez m'entretenir d'un sujet délicat et confidentiel ? — dit M. Clarendon, fort intrigué par ce mystère.

— Oui... vous êtes surpris? — demanda Arthur avec un sourire. — Mais je ne vous tiendrai pas plus long-

temps en suspens, mon cher Monsieur Clarendon; je vous dirai à l'instant et franchement qu'il s'agit de votre fille aînée, la charmante Octavie.

— Ah! — s'écria M. Clarendon; et sa physionomie s'anima d'un éclair de satisfaction qu'il ne put cacher, car l'idée lui vint qu'Arthur Eaton était au moment de lui demander Octavie en mariage, et, avec la rapidité de la foudre, il avait calculé les avantages d'une semblable union, avantages qui mettaient un terme à sa fausse position vis-à-vis de la famille Marchmont.

— En un mot donc, mon cher Monsieur, — reprit Eaton après un court silence, — pensez-vous que Mademoiselle Clarendon soit libre de tout engagement?

— Certainement! très-certainement! — s'écria M. Clarendon, qui ne regardait pas un instant comme possible que sa fille pût aimer quelqu'un sans qu'il en eût connaissance. — Je vous ai communiqué hier l'agréable nouvelle, que Lord Florimel m'avait demandé, la veille, la permission de faire sa cour à Pauline; mais Octavie a *l'imagination libre*, comme dit Shakespeare de la jeune fille dans la virginité de ses affections, — ajouta M. Clarendon, bien loin de se douter de l'erreur terrible dans laquelle il était et à quel point il se trompait.

— Vous êtes certain qu'Octavie n'a de préférence pour personne dans le cercle de ses connaissances? — demanda Arthur.

— J'en suis intimement convaincu, — répondit M. Clarendon avec une croyance absolue dans ce qu'il disait. — Mais pourquoi m'avez-vous fait cette même question deux fois?

— Simplement parce que je veux me mettre en garde contre une erreur, contre une fausse démarche, — répondit le jeune homme. — Dans certains moments, dernièrement surtout, j'avais cru remarquer qu'Octavie était pensive, préoccupée.

— Je puis vous assurer que je n'ai rien remarqué de semblable, — répondit M. Clarendon avec conviction. — Et lors même que de temps en temps elle paraîtrait préoccupée, j'engagerais mon existence que cette préoccupation n'est pas la conséquence d'un engagement secrètement formé. Oh! non. Elle ne voudrait rien avoir de caché pour moi.

— Comme son père, vous devez savoir mieux que moi ce qui en est, — dit Arthur. — En considérant donc comme admis qu'Octavie est libre de toute affection, — continua-t-il d'un ton mâle et ferme. — je vous demande la permission d'avoir avec elle un entretien, dans le but de lui offrir ma main.

— Mon cher Arthur, — s'écria M. Clarendon, dont le pâle visage s'éclaira de la joie la plus vive, — je suis ravi, non, je suis confondu par ce bonheur inespéré, inattendu, au point que je ne sais comment vous exprimer mes sentiments.

— Alors, j'ai votre permission, — interrompit le jeune gentleman en pressant la main de son parent

avec cordialité, — et je vais m'empresser de la mettre à profit.

— Allez, cher Arthur, allez ! — s'écria M. Clarendon, — le poussant presque vers la porte de son cabinet. — Vous trouverez vos cousines dans le parloir, et Octavie se montrera honorée et heureuse de la préférence que vous manifestez en sa faveur, quand le monde abonde en riches héritières parmi lesquelles vous pouviez choisir à votre volonté.

Mais la dernière partie de sa phrase fut perdue pour Arthur, qui, impatient d'accomplir ce qu'il considérait comme un devoir, avait déjà passé le seuil du cabinet de M. Clarendon pour se diriger vers le parloir.

## CHAPITRE VII

### LES DEUX SŒURS

Quand le déjeuner fut fini dans la matinée que nous racontons, et quand M. Clarendon eut laissé ses filles ensemble, Pauline prit la main de sa sœur et fixa sur elle un regard si plein de tendresse qu'Octavie se sentit convaincue qu'il était survenu quelque chose et qu'une révélation importante était sur le point de lui être faite.

— Ma chère Pauline, — s'écria-t-elle, — il y a quelque chose d'extraordinaire dans tes manières ce matin...

— Qui t'alarme, Octavie ! — interrompit Pauline en finissant la phrase commencée par sa sœur. — Mais tranquillise-toi.

— Ah ! tu as alors de mauvaises nouvelles à me

communiquer, Pauline? — s'écria tout à coup Octavie dont les couleurs disparurent. — Est-ce toi ou moi qu'elles concernent, ma bien-aimée sœur? Parle, oh! parle vite, ne me tiens pas dans l'incertitude.

— Chut! pas si haut; on peut nous entendre, — dit Pauline, essayant de calmer l'agitation de sa sœur. Puis se plaçant auprès d'Octavie, elle murmura à voix basse en lui prenant la main : — J'ai le cœur brisé d'avoir quelque chose de désagréable à te révéler.

— Mon Dieu! que veux-tu dire? —demanda l'aînée des demoiselles Clarendon, dont l'inquiétude et l'anxiété étaient devenues complétement intolérables. — Oh! tu pleures, Pauline, tu pleures, — s'écria-t-elle en jetant un regard égaré sur sa sœur. — Des larmes tombent de tes yeux, et c'est moi qui les fais couler; dis, dis-moi, chère Pauline, qu'est-il arrivé?

— Je te conjure de te calmer, Octavie, —dit Pauline en embrassant sa sœur. — Tu sais avec quel dévouement je t'aime, tout ce que je serais prête à entreprendre pour t'éviter une douleur.

— Et il en serait de même de moi, Pauline, —interrompit Octavie. — La privation de notre mère nous a fait nous aimer de la plus vive et de la plus tendre affection, et c'est maintenant au nom de ce malheur commun, au nom de cet amour que nous éprouvons l'une pour l'autre que je te conjure de mettre un terme à mon incertitude.

— Oui, oui, — s'écria la plus jeune des deux sœurs, dont le chagrin lui faisait monter le sang au visage, tandis qu'il se retirait des joues de la sœur aînée, toute pâle d'appréhension. — Tu crois que je suis allé à l'Opéra hier au soir, et je n'y suis pas allée.

— Où es-tu allée alors? — demanda Octavie, dont l'étonnement avait pour un instant dominé l'impatience, et qui arrêta ses grands yeux bleus sur la physionomie de sa sœur.

— Il y avait grande réception à Carlton House, hier soir, — commença la plus jeune des demoiselles Clarendon, et...

— Et tu as obtenu d'y être présentée ! — s'écria Octavie, prise tout à coup d'un violent tremblement provoqué par l'affreux soupçon, qui au même instant venait de se glisser dans son âme.

— Oui, j'ai été à Carlton House, — continua Pauline, — déterminée à éclaircir le terrible mystère, et... ô ma sœur bien-aimée, ma pauvre et malheureuse Octavie !...

Mais, suffoquée par sa douleur, Pauline s'arrêta court et, se jetant au cou de sa sœur, elle y versa un torrent de larmes convulsives.

— Je comprends tout, mon Dieu ! je comprends tout ! — murmura Octavie en tombant à la renverse sur le sofa et entraînant sa sœur, qui s'attachait à elle dans le paroxysme de son chagrin.

Une minute se passa, et pas un mot ne sortit des lèvres d'Octavie, qui restait complétement immobile.

Comme un éclair qui brille tout à coup d'une lueur sinistre au milieu d'une nuit d'orage, de pluie et de tempête, de même, au milieu des sentiments tumultueux soulevés dans le sein de Pauline, la pensée sinistre qu'Octavie était morte vint soudain frapper son imagination.

S'arrachant en tressaillant à l'embrassement dans lequel elle retenait sa sœur, secouée comme par un choc galvanique irrésistible, Pauline jeta un regard terrifié sur la physionomie d'Octavie.

La malheureuse jeune fille n'était pas morte, pas même évanouie; mais elle était étourdie, stupéfiée, paralysée par le poids de son inexprimable misère.

Elle était comme sous le charme de quelque infernale incantation.

Et d'un seul coup elle avait passé à travers les plus cruelles phases de l'existence. Elle avait enduré cette angoisse indescriptible qui accompagne la mise au néant des espérances les plus chères du cœur, et elle était tombée dans une espèce de stupeur qui lui paralysait le cœur et le cerveau.

Ses yeux étaient hagards, sa bouche à demi ouverte, et sa poitrine soulevée ne laissait plus passage à sa respiration suspendue.

— Octavie, ma sœur, ma bien-aimée sœur, — s'écria Pauline avec égarement, — au nom du ciel, parle-moi.

Ces paroles, prononcées avec l'enthousiasme passionné de l'ardent amour de la jeune fille accablée

de douleur, semblèrent rompre tout à coup le charme qui maintenait Octavie immobile comme une statue.

Un profond soupir s'exhala de sa poitrine oppressée, et en même temps que son sang se remettait à circuler, elle revenait au sentiment de l'amère douleur qui lui torturait le cœur. Puis ses yeux, ces deux artères de l'âme, s'ouvrirent et versèrent un torrent de larmes, et dans cette issue donnée à son horrible affliction, Octavie trouva ce soulagement que la divine Providence a réservé à l'humanité dans les plus cruelles douleurs qu'elle peut éprouver.

Pauline la laissa pleurer tranquillement pendant quelques minutes.

— Je n'ai pas besoin de te demander de m'exprimer la terrible vérité que les pressentiments de mon cœur ne m'ont déjà fait, hélas! que trop bien comprendre, — dit la malheureuse Octavie, quand elle put enfin rompre le silence. Et levant son visage inondé de larmes vers Pauline, elle ajouta d'une voix basse et à peine intelligible. — J'aurais dû être mieux préparée à ce coup cruel.

— Oui, ma bien-aimée sœur, — répondit Pauline, — car je sais que tu as ressenti dans ces derniers temps de tristes et pénibles pressentiments.

— Mais il est si dur de renoncer à ces délicieuses espérances qui sont si nécessaires à l'existence! — s'écria Octavie d'une voix empreinte de l'accent du plus terrible désespoir.

— Rappelle-toi, ma chère sœur, — dit Pauline,

dont la voix prit tout à coup une intonation sourde, sévère et presque farouche, — rappelle-toi que le Prince de Galles est maintenant indigne de ton amour. Mais si ton cœur restait encore attaché à son image...

— Mon Dieu ! comment effacer jamais cette image de mon cœur ? — s'écria Octavie, qui regardait Pauline avec étonnement. — Quoi ! ma chère sœur, supposes-tu que je puisse arracher cet amour de mon âme comme si c'était une fleur que sa main infidèle eût attachée à mon corsage, et le fouler aux pieds ! Oh ! non, non, c'est impossible ! Descends dans les profondeurs de ton cœur, Pauline ; examine de quelle nature est l'affection que tu portes à Gabriel, et dis-moi alors si tu pourrais la briser comme un verre, la trancher comme une jeune tige, et l'écraser comme le bouton délicat d'une fleur !

— Non, non, je ne le pourrais pas, — s'écria Pauline, dont la voix était redevenue douce et tremblante. — Et j'avais tort ou plutôt j'étais folle d'espérer un instant que tu pourrais triompher facilement des plus profondes affections de ton âme. Mais dis-moi, ma chère sœur, dis-moi comment tu entends agir ?

— Lui as-tu parlé, *à lui ?* — demanda Octavie d'une voix étouffée.

— Oui, et il m'a offert pour toi toutes les réparations en son pouvoir, — répondit Pauline.

— Quelles réparations peut-il offrir ? — s'écria

Octavie avec amertume.—Il a trouvé mon cœur préparé comme un temple pour le culte le plus saint, le plus passionné qu'une femme puisse vouer à un homme, et il a fait de ce cœur une ruine! Oh! ma sœur bien-aimée, conseille-moi, guide-moi, instruis-moi; car je n'ai pas d'autre amie que toi à qui me confier sur cette terre.

Et tandis qu'un nouveau torrent de larmes jaillissait de ses yeux, elle se jeta dans les bras de Pauline.

— Je ne sais que te conseiller, mon Dieu, je suis aussi embarrassée que toi-même,— s'écria cette dernière, en pressant sa sœur contre sa poitrine par un élan passionné.

— Mais m'aime-t-il encore, ou son affection s'est-elle éteinte? — demanda Octavie en relevant lentement la tête et en regardant Pauline avec une anxieuse attention. — Oh! tu ne me réponds pas, tu détournes les yeux, et l'expression de ta physionomie me donne la conviction que cet amour même est mort dans son sein.

— Non, non, Octavie,— s'écria Pauline avec énergie; — ce n'est pas cela que j'ai voulu te donner à entendre; mais quand bien même son affection pour toi serait toujours aussi forte, tu ne pourrais en jouir avec honneur pour toi-même. Ah! c'était cela, c'était cela, que j'avais surtout dans l'esprit quand j'ai détourné les yeux sans oser te répondre. Car, écoute-moi attentivement, ma bien-aimée sœur, — conti-

tinua la jeune fille en essuyant ses yeux et en appelant toute son énergie à son aide.

— Parle, parle, — murmura Octavie ; — il me semble que tu es maintenant pour moi comme une sœur aînée, comme une mère ; car ce coup cruel m'a bien tristement changée dans ce dernier quart d'heure. Parle, parle, ma chère Pauline, et que tes paroles me consolent et me rendent un peu de force !

— En premier lieu, Octavie, — dit la plus jeune des demoiselles Clarendon, — il est nécessaire que tu exerces un grand empire sur tes sentiments. Cet empire, il faut le prendre à l'instant sur toi-même, sans le moindre délai. Notre père peut revenir. Une visite inattendue peut être annoncée, et les plus étranges soupçons seraient excités, si l'on te trouvait ainsi en larmes et si douloureusement affligée. Courage donc, chère sœur, courage ! — s'écria Pauline, — et efforce-toi de regarder ton malheur bien en face, à le contempler avec tout le calme que tu pourras appeler à ton secours, à l'examiner sur toutes ses faces, à l'étudier dans toutes ses conséquences, de manière à arrêter ton opinion sur la conduite que tu dois tenir.

— Oui, oui, je serai calme, je serai tranquille, — murmura Octavie en sanglotant, tout en donnant cette assurance à sa sœur. — Mais, mon Dieu ! que cette calamité est effroyable, Pauline, ma chère Pauline ! Je ne sais comment tout cela se terminera, par le suicide ou par la folie !

— Oh ! mon Dieu, ne parle pas ainsi, mon Octavie bien-aimée! s'écria Pauline en embrassant sa sœur et en lui prodiguant ses plus tendres caresses. — Allons, causons sérieusement, tranquillement, et avec calme.

— Mais n'as-tu aucune idée à me suggérer ? — demanda Octavie à la hâte. Un rayon d'espoir avait lui dans son âme.

— Hélas ! je suis moi-même toute confondue, — dit Pauline. — Et cependant il y a deux alternatives entre lesquelles une femme offensée a à choisir.

— Deux alternatives ! — s'écria Octavie. — Oh ! oui, — ajouta-t-elle avec amertume ; — il y a la folie ou le suicide !

— Chère sœur, tu me troubles, tu me rendras incapable de te conseiller ou de te consoler, — s'écria Pauline. — Au nom du ciel, Octavie, — s'écria-t-elle en jetant ses bras autour du cou de la malheureuse jeune fille, — ne parle pas ainsi, tiens ta promesse.

— Qu'ai-je promis ? — demanda Octavie avec impatience.

— Que tu serais calme et tranquille, que tu m'écouterais avec attention, — dit Pauline avec tens dresse. — Ne parlions-nous pas de l'amour qui nou- attache l'une à l'autre ?

— Oui, chère Pauline, et je suis coupable, bien coupable de dire des choses qui t'affligent, — répondit Octavie en rendant ses caresses à sa sœur. — Maintenant Pauline, je suis calme, vrai, je le suis

et je t'écouterai avec attention, ma bonne sœur. Tu disais qu'il y avait deux alternatives à examiner. Je n'en vois aucune. Mon esprit est pris de vertige. Je suis anéantie.

Elle appuya sa tête sur l'épaule de sa sœur.

— Reste ainsi, ma sœur bien-aimée, — dit Pauline, — et écoute ce que je vais t'expliquer. Ne m'interromps pas, écoute jusqu'à la fin, et je parlerai lentement pour que tu puisses me suivre facilement, car je comprends bien, ma pauvre Octavie, que ce coup est tombé avec un poids terrible sur ton cerveau. Je disais donc qu'il y a pour toi deux alternatives à examiner : la première, de chercher à obtenir réparation du Prince de Galles; la seconde, de dévorer ta douleur en secret. Tu peux me demander quelle réparation il peut t'offrir si ce n'est de te conduire à l'autel, et je répondrai avec conviction que tu peux le forcer à t'épouser.

— Impossible! — s'écria Octavie en tressaillant comme sous l'influence d'une batterie électrique. Puis joignant les mains elle ajouta : — Non, non, chère sœur, tu t'abuses toi-même ou tu me trompes. Ne me disais-tu pas toi-même, tout à l'heure, que lors même qu'il me garderait son affection, je ne pourrais pas jouir de son amour avec honneur pour moi-même?

— Oui, j'ai dit cela, dans un premier moment et sans me rappeler qu'il y avait possibilité d'adopter d'autres moyens, — dit Pauline. — Et puis, j'étais

bien aise de mettre à l'épreuve tous les divers sentiments de ton cœur.

— Mais tu as parlé d'autres moyens? — interrompit Octavie. — Oh! parle... Ne me laisse pas en suspens, chère sœur... Ces moyens... Et pourtant, — s'écria-t-elle en se frappant le front avec la paume de sa main, — c'est de la folie que d'entretenir un pareil espoir.

— Pas si fou que tu peux le croire, Octavie, — répondit Pauline presque avec un air de triomphe. — Un secret de la dernière importance est en ma possession, un secret qui ne m'a été révélé que dimanche dernier, pendant ma sortie avec Gabriel, lorsque vous étiez à l'église.

— Et ce secret?... — s'écria Octavie avec anxiété.

— Il intéresse l'honneur d'une dame du plus haut rang.

— Mais il ne sauvera pas mon honneur, Pauline, — interrompit la sœur aîné avec amertume. — Oh! au nom du ciel, qu'est-ce que tout cela a à faire avec ma malheureuse position? — demanda-t-elle en regardant Pauline d'un air étonné, — que veux-tu dire?

— Je veux dire que la dame qui est devenue mère dans notre ancienne demeure, dans de si mystérieuses circonstances...

— Madame Mordaunt? — s'écria Octavie frémissant d'impatience.

— Oui, Madame Mordaunt, — répéta Pauline. — Et peux-tu deviner qui est en réalité cette Madame Mordaunt?

— Et comment le pourrais-je, Pauline, — s'écria la sœur aînée. — Mais tu te rappelles que nous avons toujours soupçonné que c'était quelque dame d'un haut rang, et son amie, Madame Smith, aussi.

— Et nous ne nous trompions pas dans nos conjectures, Octavie, — continua la plus jeune des demoiselles Clarendon, d'un ton solennel, — car je suis sûre, comme je suis certaine de t'adresser la parole, que Madame Smith était la riche, noble et fashionable Comtesse de Desborough, et Madame Mordaunt, Son Altesse Royale la Princesse Sophie!

— Grand Dieu! Est-ce possible? — s'écria Octavie, oubliant presque sa propre affliction devant l'intérêt de cette terrible révélation.

— Ce n'est pas seulement possible, c'est la vérité, — dit Pauline. — J'ai été présentée à Son Altesse Royale, et il n'y a pas un doute à avoir, c'est bien Madame Mordaunt. En outre, dans la conversation que j'ai eue avec le Prince de Galles à ton sujet, j'étais anxieuse de m'assurer s'il avait connaissance de la faute de sa sœur, et au moment où je murmurais quelques menaces à son oreille, les quelques mots que je laissai tomber de mes lèvres produisirent sur lui le même effet que s'il avait été pris de vertige; puis, plus tard, dans la soirée, il me demanda d'un ton significatif si Lord Florimel avait

connaissance de l'aventure de sa sœur dans la villa d'Edgeware Road.

— Oui, oui, je me rappelle bien, — s'écria Octavie frappée par un souvenir soudain, — ce fut de ma bouche que le Prince apprit le déshonneur de sa propre sœur! Il me questionna d'une façon si pressante, qu'il me força à lui révéler tout ce qui était arrivé à la villa à celles que nous supposions être Madame Mordaunt et Madame Smith. Et maintenant je me rappelle qu'il y avait quelque chose d'étrange et d'inexplicable dans ses manières!

— Oh! n'est-ce pas déjà une sorte de châtiment d'avoir appris la honte de sa sœur de la bouche même de celle que lui-même avait déshonorée, — murmura Pauline d'une voix grave et solennelle. — Tu vois, maintenant, ma sœur bien-aimée, comment il est possible que le Prince soit forcé de tomber à genoux devant toi et de consentir à tous les sacrifices pour obtenir de toi que tu gardes le secret de la Princesse Sophie.

— Mon Dieu! je n'ose pas employer la menace, Pauline! — s'écria Octavie en se tordant les mains par un mouvement nerveux, — je l'ai trop aimé, je l'aime encore trop tendrement. Et pourtant, — s'écria-t-elle en s'interrompant elle-même, — pourquoi l'épargnerai-je, puisqu'il n'hésite pas à me briser le cœur? Pourquoi le délierai-je de ses serments, s'il est en mon pouvoir de le forcer à les remplir?

— C'est un sujet d'une importance si grande, Octavie, — dit Pauline, — qu'il faut y réfléchir avec plus de calme et de sang-froid que tu n'es capable de le faire maintenant. Cessons de parler de cela pour le moment, et au nom de tout ce qu'il y a de sacré, étudie-toi à maîtriser tes sentiments.

— Je puis dire que l'amertume de la mort est passée maintenant, — dit la pauvre Octavie, en comprimant avec peine un sanglot. — La pire des choses m'est à présent connue, le plus cruel paroxysme de la douleur est passé, et je puis essayer.

A peine avait-elle eu le temps d'essuyer les traces de ses larmes et de lisser ses beaux cheveux bruns avec ses mains, que la porte s'ouvrit et que l'Honorable Arthur Eaton apparut.

## CHAPITRE VIII

### LA DEMANDE EN MARIAGE

— Mes bonnes cousines, — s'écria le jeune homme en remarquant que toutes deux avaient tressailli et même trahi de la confusion et de l'embarras, — si je vous ai interrompu dans quelque conversation sérieuse, je me retire à l'instant. Mais, en vérité, — ajouta-t-il en souriant, — je suis fort embarrassé pour m'expliquer ce qui peut vous rendre toutes deux si sérieuses.

— Non, entrez, Arthur, — dit Pauline, — vous n'êtes pas avec nous dans des termes cérémonieux qui puissent vous retenir sur le seuil de la porte et attendre notre permission pour entrer.

— Bien au contraire, ma chère cousine, — répliqua Arthur, — je me trouve dans cette maison sur un tel pied d'intimité amicale que je n'hésite pas à vous déclarer que je désire avoir un entretien

particulier de quelques minutes avec votre sœur.

— Avec moi ! — s'écria l'aînée des demoiselles Clarendon avec étonnement.

— Certainement, — répondit le jeune homme avec un sourire. — Puisque Pauline n'a pas d'autre sœur, il faut bien que ce soit avec vous.

— Et que pouvez-vous avoir à me dire en particulier, Arthur ? — s'écria Octavie, que mille pensées et mille craintes diverses firent changer plusieurs fois de couleur en un instant.

— Rien de bien formidable, — lui répondit-il. — Maintenant je suis certain que vous voudrez bien faire droit à ma requête en me laissant en tête-à-tête avec votre sœur.

— Oh ! certainement, puisqu'elle est réellement sérieuse, ce que je n'avais pas pensé tout d'abord, — s'écria Pauline.

Et, lançant un coup d'œil plein du plus tendre encouragement sur sa sœur, elle s'empressa de quitter le parloir.

— Au nom du ciel ! que signifie tout ce mystère, Arthur? — demanda Octavie aussitôt que la porte se fut refermée derrière Pauline.

— Vous êtes agitée, tremblante de la tête aux pieds; vous paraissez accablée par quelque secret chagrin, Octavie ! — s'écria le jeune homme oubliant sa question, car il avait été immédiatement frappé par son trouble, par ses changements de couleur subits et par ses regards égarés. — Dites-moi, vous

est-il survenu quelque chose qui soit de nature à vous tourmenter ?... Vous pouvez faire votre confident de celui qui porte à votre bonheur autant d'intérêt que moi.

— Non, non, je ne suis pas agitée, — dit Octavie en faisant tous ses efforts pour se remettre. — J'ai été seulement troublée par l'étrangeté de votre demande subite d'un entretien particulier avec moi ; je craignais que quelque chose ne fût survenu, à mon père peut-être, mais je suis calme et tranquille maintenant, — ajouta-t-elle en essayant un sourire.

— Je crains bien que vous n'affectiez une tranquillité que vous n'éprouvez pas en réalité, Octavie, — dit le jeune gentleman d'un ton rempli de la plus touchante tendresse. — Néanmoins je ne chercherai pas à pénétrer plus avant dans vos sentiments; peut-être la communication que j'ai à vous faire vous engagera-t-elle à me traiter avec pleine confiance. Allons, asseyons-nous, Octavie, et accordez-moi cinq minutes d'une conversation sérieuse.

En disant cela, il la conduisit près du sopha ; puis, prenant une chaise auprès d'elle, il la regarda attentivement pendant quelques moments.

— Où tout cela veut-il en venir ? — demanda Octavie en proie à une vague et secrète terreur et bien loin de deviner quel ton allait prendre la conversation.

Quand elle baissa les yeux sous les regards que son jeune parent attachait sur son visage rougissant, il lui sembla qu'il savait son secret et qu'il

allait lui confirmer la connaissance qu'il avait de son amour, de son déshonneur et de son affliction.

— Vous me demandez où tout cela veut en venir, Octavie, — dit Arthur du ton d'un doux reproche, — comme si ma visite était importune et comme si ma présence vous était désagréable. Dois-je interpréter vos paroles dans un sens aussi inexplicable de votre part qu'aussi peu flatteur pour moi? S'il en était ainsi, je mettrais à l'instant un sceau sur mes lèvres quant à la communication que j'avais à vous faire.

— Pardonnez-moi, excusez-moi, Arthur, — s'écria Octavie en lui tendant la main, — j'ai été désagréable, méchante, déraisonnable.

— Pas un mot de sujet, Octavie, — interrompit Arthur en pressant sa belle main pendant un moment et en la laissant doucement retomber, — et maintenant écoutez-moi attentivement, ma belle cousine.

Octavie le regarda avec plus de curiosité et moins de terreur dans l'expression de ses regards, car ses paroles, son ton, ses manières étaient doux et rassurants à l'extrême.

— Vous n'ignorez pas, ma chère cousine, — reprit Arthur, qu'un malheureux refroidissement a existé jusqu'à ces derniers temps entre la branche de votre famille et la mienne. Cette rupture qui, Dieu merci! nous est complétement étrangère à vous et à moi, est maintenant oubliée entre nos parents, et les deux

branches ne forment plus à présent qu'une seule et même famille. Cependant, pour parler la langue du monde, et pour toucher à un sujet que je ne puis éviter d'aborder, quelque délicat qu'il soit, votre père serait naturellement flatté de voir la branche dont il est le chef partager les honneurs et la fortune de la famille à laquelle il appartient. J'ai donc pensé, ma chère cousine, qu'une réparation était due par notre branche à la vôtre, et le devoir, l'inclination, les convenances et la justice m'ont poussé à faire auprès de vous la démarche que je suis au moment de vous expliquer.

Il s'arrêta pendant un moment et fixa ses yeux sur la physionomie d'Octavie pour s'assurer si elle commençait à comprendre ses intentions, mais elle était encore si troublée de la longue et terrible conversation qu'elle venait d'avoir avec Pauline, qu'elle était incapable de montrer la perspicacité dont elle aurait fait preuve en d'autres circonstances. Aussi, étonnée par les précautions oratoires employées par Arthur Eaton, elle répondit à ses regards sérieux, en levant sur lui des yeux où se peignaient la surprise, l'incertitude et la confusion.

— Vous ne me comprenez pas, Octavie, — dit-il avec un sourire, — et je vois qu'il faut que je sois plus explicite. En un mot, j'ai reçu de votre père l'assurance que vos affections n'étaient pas engagées et en même temps la permission de vous offrir ma main.

— Arthur, vous, vous ne savez pas ce que vous

dites... ce que vous faites!... — murmura Octavie Clarendon, complétement mise hors de ses gardes par cette communication qui lui rappelait si péniblement son amour pour le prince; puis, lui lançant un regard plein d'une inexprimable angoisse, elle se couvrit le visage de ses mains et laissa un libre cours au chagrin qui la torturait depuis quelques minutes.

— Mon Dieu! Octavie, d'où vient cette douleur?... qu'avez-vous?... — demanda Arthur étonné et péniblement affecté par l'inexplicable conduite de sa jeune parente. — Si j'ai dit quelque chose qui ait pu vous affecter. Octavie, j'implore votre pardon. Je ne cherchais que votre bonheur et je ne m'attendais pas à amener des larmes dans vos yeux. Mais peut-être en aimez-vous un autre, et votre affection est-elle un secret? Oh! alors, gardez votre amour, Octavie, et ne pensez pas un seul instant que je veuille combattre l'objet d'un pareil attachement.

— Épargnez-moi, Arthur, épargnez-moi! — murmura Octavie dans les convulsions d'une inexprimable angoisse, — ne me parlez pas d'amour.

— Un seul mot encore, Octavie, — interrompit Arthur, — et cela par respect pour moi-même et pour vous aussi. Apprenez que quelque estime que j'aie pour vous, que quelque profond que soit l'intérêt que je vous porte, je ne vous aime pas autrement que comme un parent, comme un ami aime son ami le plus cher. Ce n'est donc pas par suite d'un mouve-

ment tendre du cœur que j'ai demandé votre main mais purement par un sentiment de devoir. Les raisons qui me faisaient regarder cette union comme dictée par le devoir, je vous les ai déjà expliquées, et vous pouvez dès lors comprendre le motif qui me pousse.

— Oh ! oui, je comprends que vous êtes le plus généreux des hommes ! — s'écria Octavie, dont l'esprit fut subitement éclairé sur les nobles intentions de son cousin, comme lorsqu'un flot de lumière, pénétrant dans une cave obscure, en vient tout d'un coup illuminer les plus sombre recoins. — Vous vouliez faire de moi votre femme, me faire partager votre rang et votre fortune pour que, lorsque Dieu rappellerait à lui Lord Marchmont, mon père se consolât de la perte d'une couronne nobiliaire en la voyant briller sur le front de sa fille ! Oui, oui, Arthur, je comprends tout maintenant, et de nouveau je vous remercie. Oh ! oui, c'est du fond du cœur que je vous remercie pour votre générosité sans égale; mais cela ne se peut pas, Arthur, — ajouta-t-elle en laissant tout à coup tomber sa voix, tandis qu'elle baissait les yeux et qu'une vive rougeur se répandait sur son visage, sur son cou et jusque sur sa poitrine.

— Vous en aimez un autre, alors ? — dit le jeune homme. Et sans attendre une réponse, il s'écria : — Que Dieu veuille que vous soyez heureuse, Octavie !

— Heureuse ! — répéta-t-elle en tressaillant. Puis, se remettant tout à coup, elle dit avec un

sentiment profond : — Je remercie Dieu, Arthur, de ce que vous ne m'aimez pas; car si j'avais un ennemi qui méritât toute ma haine, je ne lui souhaiterais pas un attachement aussi dénué de tout espoir que le mien.

— Ah ! — s'écria Arthur, — est-il possible, ma pauvre cousine, que votre cœur nourrisse un semblable amour ?

— Qu'ai-je dit ?... que vous ai-je dit ?... — s'écria Octavie en s'apercevant que son émotion l'avait fait s'aventurer sur un terrain aussi dangereux. — Ne m'interrogez pas davantage, ne persistez pas à maintenir la conversation sur ce sujet. Je vous remercie, Arthur, je vous remercie bien sincèrement de l'honneur que vous m'avez fait et de la générosité que vous avez montrée envers mon père et envers moi-même. Mais, je vous en prie, ne me pressez pas de vous donner d'autres explications des motifs qui me forcent à refuser votre flatteuse proposition.

— Pour tout au monde, Octavie, — s'écria le jeune homme, — je ne voudrais dire ou faire quelque chose qui pût vous faire de la peine ; mais avant d'abandonner ce sujet de conversation, permettez-moi de vous faire une observation qui, je l'espère, restera profondément gravée dans votre mémoire.

— Parlez, Arthur, — dit Octavie avec un peu plus de calme.

— Si vous étiez jamais placée dans une situation à avoir besoin d'un ami, Octavie, d'un sincère ami,

— répéta l'Honorable Arthur Eaton, — d'un ami dans lequel vous puissiez avoir plus de confiance même que dans un frère, n'hésitez pas à vous adresser à moi, et mes actions prouveront toute la sincérité avec laquelle je vous parle aujourd'hui.

— Oh ! le temps peut venir où j'aurai besoin d'un ami tel que vous, — murmura Octavie en prenant la main du jeune homme qu'elle pressa dans les siennes avec la plus vive reconnaissance. — Soyez assuré que je n'hésiterai pas à m'adresser à vous en pareil cas, Arthur; mais dès à présent, à l'instant même, — s'écria-t-elle frappée par une pensée soudaine, — je vais vous demander une faveur.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, Octavie, — dit Arthur qui, s'apercevant que cette belle créature était malheureuse, éprouvait une profonde compassion et une sympathie sincère en sa faveur. — Comment puis-je vous prouver mon amitié, chère cousine? — lui demanda-t-il en la voyant hésiter.

— Je vous ai avoué tout à l'heure que j'en aimais un autre, — répondit-elle enfin en baissant les yeux et en rougissant profondément, — mais je ne voudrais pas que mon père vînt à connaître ce secret.

— Ce n'est pas de moi que M. Clarendon apprendra le moindre mot pouvant lui donner l'éveil sur les motifs qui vous ont porté à repousser ma proposition, — répondit Arthur gravement; — je vais retourner près de lui à l'instant et je lui dirai que nous avons eu ensemble une longue et sérieuse

conversation et que nous sommes mutuellement arrivés à cette conclusion que notre bonheur ne serait pas assuré par une alliance plus étroite que celle d'une profonde amitié.

— Je vous remercie sincèrement, mon cher cousin, — dit la jeune femme, — de cette nouvelle preuve de bonté et de générosité envers moi.

Arthur prit alors congé d'Octavie et retourna dans le cabinet où M. Clarendon bâtissait les plus beaux châteaux en l'air, sur la ferme confiance dans laquelle il était que sa fille ne pouvait qu'accepter avec joie la proposition de son cousin.

— Eh bien, mon cher Arthur, — s'écria-t-il aussitôt que le jeune homme reparut en sa présence, — je suppose qu'il ne reste plus qu'à fixer le jour.

— En vérité, mon cher Monsieur, — interrompit Eaton en prenant l'air sérieux, — rien n'est terminé ni sur le point de l'être.

— Que voulez-vous dire ? — demanda M. Clarendon avec étonnement.

— Je veux dire qu'Octavie et moi nous avons eu ensemble un long et sérieux entretien, — répondit Arthur, — et que nous sommes décidés à rester d'excellents amis.

— Elle vous a refusé, Arthur! — s'écria M. Clarendon, dont les lèvres tremblaient de colère.

— Non pas, mon cher Monsieur, — répondit le jeune homme, — ou plutôt nous nous sommes refusés mutuellement. Mais, s'il y a faute d'un côté, c'est du

mienne, et vous ne devez pas adresser de reproches à votre fille.

Sur ces mots, Arthur prit congé de M. Clarendon, qui put à peine cacher sa contrariété et son désappointement jusqu'à ce que la porte de son cabinet se fut refermée derrière son jeune parent. Puis, se rejetant dans son fauteuil, il saisit ses cheveux avec les deux mains en murmurant d'un air farouche entre les dents :

— Misérable infortuné que je suis ! Ne suis-je donc né que pour éprouver une série non interrompue de malheurs ?

Puis tout à coup l'image de la dame voilée lui revint à l'esprit, et, reprenant son calme, il se mit à réfléchir profondément à tout ce qu'elle lui avait dit le matin.

## CHAPITRE IX

### L'HÉRITIER PRÉSOMPTIF ET SON AMI

Pendant que ces différentes scènes se passaient dans la demeure de M. Clarendon, Son Altesse Royale le Prince de Galles s'éveillait avec un grand mal de tête et d'une abominable humeur dans sa somptueuse chambre à coucher de Carlton House.

Après s'être levé péniblement sur sa couche et s'être emporté en imprécations contre ses vives douleurs qui torturaient sa tête, le Prince chercha du soulagement dans les breuvages rafraîchissants qui étaient préparés sur sa table de nuit, et quand un mélange de vin du Rhin et de soda water eut humecté sa gorge desséchée, il renversa de nouveau sa tête sur l'oreiller pour jouir de la sensation rafraîchissante qui suivit l'absorption de cette boisson.

Mais pendant que ses douleurs de tête se calmaient

partiellement, le courant de pensées qui s'établissait dans son esprit, était loin d'être d'une nature agréable.

Pauline avait découvert son rang princier, et naturellement elle communiquerait cette circonstance à sa sœur. Comment Octavie recevrait-elle cette terrible révélation? Se laisserait-elle abattre par sa douleur, ou serait-elle animée par le désir de la vengeance? C'est ce qui était impossible à dire. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le secret de la faute de la Princesse Sophie était à la merci de ces deux jeunes filles, et Son Altesse Royale frissonnait à la pensée de l'usage qu'elles pouvaient faire de leur connaissance de la honte de sa sœur.

Quand il n'aurait eu que ce sujet d'inquiétude, c'était déjà bien suffisant, mais il y avait d'autres circonstances qui s'imposaient à ses réflexions en dépit du soin qu'il prenait habituellement de fermer les yeux sur tous les objets qui lui étaient désagréables.

En premier lieu, non-seulement le stratagème mis en œuvre contre la Comtesse de Desborough avait échoué de la façon la plus signalée, mais les incidents de la soirée précédente l'avaient mise en possession d'un secret qui le mettait si complétement en son pouvoir qu'il ne pouvait plus même songer à renouer les fils de cette intrigue, car elle avait appris que Madame Fitzherbert était sa femme, et ce fait répandu dans le public pouvait compromettre ses

droits à la couronne, attendu que la femme qu'il avait épousée, au mépris de la loi sur les mariages royaux, était une catholique romaine.

En second lieu, Son Altesse Royale avait sans aucun doute provoqué une vive indignation chez Madame Fitzherbert par sa condnite envers Lady Desborough et non-seulement il craignait une scène avec son épouse morganatique à la première occasion qui les mettrait en présence l'un de l'autre, mais il tremblait qu'il ne lui passât dans la tête de demander la reconnaissance publique de son mariage, pour n'être plus à l'avenir exposée aux injurieuses imputations qu'Éléanor lui avait adressées au commencement du mémorable entretien de la nuit dernière.

Toutes ces matières étaient terriblement inquiétantes pour un Prince qui avait horreur de songer à autre chose qu'à ses distractions et à ses plaisirs, et qui était peu préparé par sa vie de sensualité à se débattre au milieu d'une foule de circonstances embarrassantes. En somme, il ne pouvait supporter d'avoir à s'occuper de ses propres affaires et sachant cependant que quelques-unes de ces affaires étaient arrivées à un moment de crise qui nécessitait de prendre immédiatement et résolûment un parti, il se résolut à faire appel à son ami universel, pour qu'il vînt le conseiller et l'assister.

Après avoir tiré le cordon de soie de la sonnette qui se trouvait entre les rideaux de son lit, il atten-

dit avec impatience l'arrivée du valet de chambre français, qui, vêtu de noir de la façon la plus correcte, vint répondre à son appel.

— Germain, — dit Son Altesse Royale, — envoyez immédiatement chez M. Meagles et faites-lui dire de venir me voir aussitôt que possible.

Le valet salua, et le Prince s'imaginant, d'après son indolence habituelle, que le plus fort du travail était fait parce qu'il avait envoyé chercher celui auquel il voulait confier le soin de trouver le remède à ses embarras, se retourna dans son lit et s'abandonna au sommeil.

Alors ce haut et puissant personnage, le plus envié de tous les hommes, l'idole de toutes les femmes, l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, ronfla aussi fort et d'une façon aussi désagréable et aussi discordante que le dernier des paysans; et cela parce que cet élégant accompli, le plus parfait gentleman de l'Europe, s'était mis au lit à deux heures du matin, dans l'état d'ivresse le plus bestial et le plus dégradant.

George, Prince de Galles, jouit de ce profond sommeil pendant une heure, à l'expiration de laquelle Tim Meagles fit son apparition, ce qui réveilla le Prince.

— Mon cher Tim, — dit-il en étendant la main pour presser celle de son ami, — venez vous asseoir auprès de mon lit, car je suis impatient d'avoir avec

vous une conversation sérieuse. En vérité j'ai de curieuses révélations à vous faire et diverses commissions à vous confier.

— Je suis tout à votre service, Prince, — répondit Meagles, prenant un siége. Puis en se renversant sur une chaise et en caressant ses beaux favoris bruns bien frisés, il dit : — Entre nous, mon illustre ami, vous avez l'air d'avoir été effroyablement ivre cette nuit. Et cependant ce n'était pas le cas, puisque vous donniez un grand bal.

— Par Jupiter! le fait n'en est pas moins certain, mon vieux camarade, — s'écria le Prince, — j'étais ce qu'on peut appeler royalement soûl ; et ce qu'il y a de pis, c'est que je m'étais soûlé tout seul, par vexation et par ennui.

— Que diable avez-vous fait là! — s'écria Meagles. — Comment cela est-il arrivé?

— Oh! je glisserai légèrement sur ce point, — dit le Prince d'un air pensif, — parce que cela tend à un sujet sur lequel je veux vous consulter. Eh bien! vous saurez donc que, dans la première partie de la soirée, Madame Fitzherbert a pris ombrage de quelque chose et qu'elle a quitté le bal. J'ai envoyé après elle dans les appartements, mais on ne la trouva nulle part. Néanmoins, il paraît qu'elle s'était retirée dans une chambre à coucher peu éloignée des salons, car elle apparut tout à coup sortant de derrière les rideaux, quand une dame que j'y avais attirée par un habile stratagème se

trouvait engagée dans une conversation tant soit peu chaude avec moi.

— Comment, diable! avez-vous été justement choisir la chambre dans laquelle Madame Fitzherbert s'était retirée? — demanda Meagles, pour qui l'explication n'était pas très-claire.

— C'est ainsi, — répondit Son Altesse Royale. — Et maintenant, mon bon ami, — continua l'héritier présomptif avec un peu d'hésitation et d'embarras, — je suis sur le point de vous révéler précisément le même secret que Madame Fitzherbert, dans sa colère, a proclamé aux oreilles étonnées de la dame en question. Mais ce secret, mon cher Tim, — ajouta le Prince gravement, — est en sûreté confié à la garde de cette dame, car c'est une femme d'honneur, et il sera également en sûreté quand je l'aurai confié à la vôtre.

— Ne craignez rien, Prince, — s'écria Meagles, — vous savez bien que je suis incapable de trahir votre confiance.

— Oh! j'en suis parfaitement convaincu, Tim, — s'écria le Prince. Puis, baissant la voix de manière à ne faire entendre qu'un faible murmure, il dit : — Le secret que Madame Fitzherbert a proclamé et que je vais maintenant vous révéler, c'est que nous sommes mariés...

— Mariés! — s'écria Meagles avec un étonnement affecté, car il savait déjà le fait dont le Prince lui faisait en ce moment l'aveu.

— Chut! — dit l'héritier présomptif. — Un pareil secret ne demande pas à être crié sur les toits! Oui, il est vrai, Tim, que dans un moment de faiblesse, de sottise, de folie, je ne sais de quel mot me servir, j'ai accompagné Madame Fitzherbert à l'autel. Ébloui par sa beauté, brûlant du désir de la posséder, excité presque jusqu'au délire par les prodiges d'art et de séduction qu'elle avait mis en œuvre pour m'entraîner dans le piége, j'ai franchi ce pas fatal, croyant que c'était le seul moyen qui pouvait me faire aimer d'elle. Et maintenant le mal est fait, il n'y a plus à y revenir, et vous comprenez dans quelle position embarrassante je me trouve placé depuis que le Roi et les Ministres ont pris la détermination de me marier à une Princesse Allemande.

— Et en quoi puis-je vous aider? — demanda Meagles, intérieurement ravi de voir les choses en arriver à un point qui rendait son assistance indispensable et forçait le Prince à lui donner toute sa confiance.

— J'ai sérieusement réfléchi sur ma position, — reprit le Prince, — et la seule voie que je puisse apercevoir pour sortir de cette complication de difficultés, c'est de consentir à ce mariage avec Caroline de Brunswick. Enfoncé jusqu'aux yeux dans un océan de dettes, emporté par une nuée de créanciers dont les réclamations vont jusqu'à la plus intolérable insolence, constamment en danger de

voir mes voitures et mes chevaux saisis par ces damnés officiers de justice, quel parti prendre? Je pourrais bien venir à bout de mon père, d'une manière ou d'une autre, mais comment venir à bout des Ministres? Vous savez que Pitt et son parti me haïssent comme si j'étais le diable.

— Eh! bien alors, d'après cela, je suis encore à comprendre comment Votre Altesse Royale veut épouser la Princesse Caroline de Brunswick? — dit Meagles sur le ton de l'interrogation.

— Oui, pourvu que je puisse amener ou forcer Madame Fitzherbert à consentir à ce mariage! — répondit le Prince.

— De bon gré, je ne pense pas que vous y arriviez jamais, — dit Meagles, sèchement.

— C'est justement ce que je crains, — s'écria l'héritier présomptif. Et après un moment de silence, il ajouta d'un air embarrassé : — Et quant aux moyens de rigueur, je ne sais lesquels adopter.

— Mais vous seriez néanmoins prêt à acquiescer à ceux qui vous seraient suggérés, — dit Meagles, tranquillement.

— Ma position est, si fausse, si embarrassante, si intolérable, Meagles, — répondit l'héritier présomptif à voix basse et en lançant sur Tim Meagles un regard significatif, — que je serais prêt à tout, oui à *tout*, — répéta-t-il avec énergie, — pour l'améliorer. En un mot, si Madame Fitzherbert ne veut

pas consentir à ce mariage que le Roi et ses Ministres ont négocié pour moi, je suis un homme perdu, ruiné, déshonoré.

— Alors vous ne marchanderiez pas la récompense de celui qui, de gré ou de force, amènerait ou obligerait Madame Fitzherbert à consentir à un arrangement raisonnable que vous feriez avec elle? Je ferai observer, — ajouta Tim Meagles, — que cette récompense, vous prendriez l'engagement de l'accorder lors de votre accession au trône?

— Par le Ciel! je serais trop heureux de prendre cet engagement! — s'écria le Prince. — Mais est-il possible, Tim, que vous ayez quelque plan dans votre tête, quelque projet?...

— C'est ce que je ne puis dire positivement pour le moment, — interrompit Meagles. — Il se peut cependant que je songe à un projet...

— Ah! je savais bien que vous me donneriez quelque espoir à ce sujet, — s'écria le Prince en souriant à l'idée d'être débarrassé de Madame Fitzherbert, car le remords ou le regret entravaient rarement cet homme dans sa voie détestable d'égoïsme. — Quel est votre plan, Tim? — demanda-t-il avec impatience. — Quelle est l'idée que vous me suggérez?

— Laissez-moi un peu le temps de réfléchir, — répondit Meagles, auquel il ne convenait pas d'avouee à l'instant qu'il avait les moyens de contraindre la volonté de Madame Fitzherbert. — Avez-vous

d'autres communications à me faire? Voyez-vous, il vaut mieux vous soulager le cœur de tous les sujets d'embarras qui vous tourmentent, pendant que vous y êtes; et puis, je serai mieux en mesure d'apprécier les moyens de vous tirer d'affaire.

— Eh bien, j'ai encore quelque chose à vous apprendre, — dit le Prince. — La vérité est que j'ai séduit une jeune fille.

— La séduction d'une jeune fille est le début de plus d'un chapitre de votre vie, mon cher Prince, — interrompit Meagles. — Mais continuez : vous avez séduit une jeune fille et vous avez peur d'un scandale.

— Précisément, — répondit l'héritier présomptif. — La belle est une certaine Octavie Clarendon.

— Fille d'un gentleman, allié d'une manière quelconque à la famille de Lord Marchmont? — dit Meagles.

— En effet, — répondit Son Altesse Royale. — Vous le connaissez?

— Seulement de nom, — lui fut-il répondu. — Est-ce donc une affaire difficile à arranger?

— Vous voyez, Tim, que la jeune fille appartient à une haute et respectable famille.

— A une famille aristocratique, — interrompit Meagles. — Et par conséquent, à moins qu'elle ne soit très-fière d'avoir été séduite par vous, à moins que son père ou ses parents ne soient égale-

ment fiers qu'elle ait eu l'honneur de devenir la maitresse d'un Prince, cette affaire se présente à mes yeux sous un jour qui n'est pas ordinaire. Car je suis certain que sur cent familles aristocratiques, quatre-vingt-dix-neuf seraient charmées d'avoir une femme, une sœur, ou une fille publiquement affichée comme la maitresse de Votre Altesse Royale.

— Le fait est certain, — dit George, — car l'aristocratie si fière, si hautaine envers la classe moyenne, est bassement servile devant la royauté. Mais ne perdons pas de temps à nous appesantir sur ce point. Qu'il nous suffise de poser en fait que M. Clarendon est un homme qu'il faut apaiser pour le déshonneur de sa fille.

— Il a connaissance de cette petite circonstance? — demanda Tim.

— Pas encore, du moins je l'espère, mais il n'y a pas de temps à perdre, mon cher ami.

— Que voulez-vous qui soit fait? — demanda Meagles.

— Il faut obtenir une pairie pour M. Clarendon! — répondit le Prince gravement.

— Diable! — s'écria Tim. — Les pairies ne se ramassent pas dans les rues, et je ne pense pas que vous soyez disposé à vous humilier devant M. Pitt pour lui en demander une.

— Non, je préférerais voir le premier Ministre mort et damné avant cela, — répondit le Prince. — C'est à mon père que la pairie doit être demandée,

et c'est sur vous que je compte pour vous charger de cette mission.

— Voudriez-vous donc que je me rendisse à Windsor pour entretenir Sa Majesté d'une semblable affaire ? — demanda Meagles, en examinant le Prince avec un étonnement qui n'avait rien de simulé.

— Certainement, je le voudrais, — s'écria Son Altesse Royale, — et bien certainement aussi vous en aurez le courage, Tim ?

— J'aurais le courage d'affronter le diable lui-même, — répondit Meagles, — et par conséquent j'en aurais bien assez pour regarder le Roi en face. Mais êtes-vous sérieux ?

— Jamais je n'ai été plus sérieux. Vous connaissez cette moitié du certificat Lightfoot que j'ai en ma possession ?

— Oui certes, je la connais, — dit Meagles en surmontant avec effort la sensation d'inquiétude qui l'avait saisi lorsqu'il avait été fait mention de ce fragment de document, car le lecteur doit se rappeler que depuis quelques semaines il était en la possession de Tim Meagles lui-même, qui l'avait trouvé dans la liasse de papiers qu'il avait enlevée du pupitre du Prince, pendant que ce dernier était dans la salle de bains avec l'amazone.

— Eh bien! Tim, — continua le Prince de Galles, — vous prendrez ce fragment de certificat avec vous, et mon illustre père sera trop heureux de vous don-

ner en échange les lettres patentes nécessaires pour conférer sans délai la pairie à M. Clarendon. Allons, Tim, il faut vous rendre à Windsor aujourd'hui même, car autant vaut se mettre à l'œuvre vivement et sérieusement pour régler toutes ces petites affaires le plus tôt possible. Donnez-moi mon pupitre, Tim, et je vais vous remettre à l'instant ce fragment de papier qui doit agir comme un talisman sur mon père.

En faisant bon visage à mauvais jeu et avec autant d'empressement que s'il avait su que la pièce en question fut réellement à la place où le Prince l'avait déposée, Tim Meagles prit le riche pupitre du chiffonnier où il.était placé et l'apporta sur la table de nuit près du lit. Son Altesse Royale prit alors une chaîne d'or sous son oreiller et avec la clef qui y était suspendue il ouvrit le pupitre.

Plongeant sa main parmi les papiers qui remplissaient l'un des compartiments, l'héritier présomptif chercha le paquet particulier dont il avait besoin, et comme il ne le trouva pas immédiatement, il apporta un soin plus minutieux à sa recherche parmi les pièces qui se trouvaient dans ce compartiment de son pupitre ; mais le paquet continuant à rester invisible, il poussa plusieurs jurons énergiques provoqués par l'impatience, et un sombre nuage s'amassa sur son front.

— Par le ciel ! J'ai perdu les papiers... les importants papiers que je cherche, — dit-il du ton de la

plus vive contrariété. — Je suis sûr que je les avais mis ici.

— Vous devez les avoir enfermés dans un autre endroit, — dit Meagles, d'un air aussi innocent que s'il ne savait rien concernant ces papiers.

— Non, je suis sûr qu'ils étaient *ici!* — s'écria le Prince. — Damnation ! quelqu'un a fouillé dans mon pupitre, — continua-t-il, le visage enflammé de colère et dominé par la plus vive inquiétude.

— Avez-vous perdu d'autres papiers que cette moitié de certificat ? — demanda Meagles.

— Oui, plusieurs, — répondit l'héritier présomptif en serrant les poings avec une colère impuissante, — des papiers de la plus haute importance, ceux qui prouvent mon mariage avec Madame Fitzherbert.

— C'est fâcheux, très-fâcheux, — fit observer Meagles en secouant la tête d'un air sérieux.

— Fâcheux ! c'est une ruine ! — s'écria le Prince. — Que faire? Qui soupçonner? La seule personne qui aurait pu examiner le contenu de mon pupitre serait Madame Fitzherbert elle-même.

— Soyez certain alors qu'elle est l'auteur de cette soustraction, — interrompit Meagles, — et si j'étais vous, je ne me casserais pas la tête à faire des conjectures. D'ailleurs, si toute autre personne s'était emparée de ces papiers, ce ne pourrait être que pour vous les revendre à vous-même.

— C'est vrai ! — s'écria le Prince. — Mais qu'al-

lons-nous faire sans ce fragment de certificat qui se rapporte à l'affaire Lightfoot ?

— Ayez la bonté de m'écouter pendant quelques instants, Prince, — dit Meagles, — et j'ose vous jurer que nous nous entendrons bientôt. Vous savez que je suis un homme à esprit vif et qu'il ne me faut pas une année pour décider ce qu'il faut faire dans une circonstance qui ne nous laisse à peine que quelques minutes pour la réflexion. Eh bien ! j'ai deux plans à vous proposer.

Deux plans ? — s'écria le Prince avec curiosité.

— Oui, deux plans, — répéta Meagles, — n'avons nous pas deux affaires distinctes à régler ? L'une pour amener Madame Fitzherbert à consentir à se séparer de vous, à renoncer à toutes ses prétentions à être considérée comme votre femme et à accepter les conditions qu'il vous sera possible de lui offrir pour assurer son sort à l'avenir. Voici, dis-je, le premier point que nous avons à gagner, et je suis homme à y parvenir.

— Vous ! — s'écria le Prince, avec un mélange d'étonnement et de plaisir. — Mais Madame Fitzherbert ne...

Et il s'arrêta court.

— Ne m'aime pas plus que le diable n'aime l'eau bénite, n'est-ce pas ? — s'écria Meagles. — C'est ce que Votre Altesse Royale avait l'envie de dire. Pourquoi n'avez-vous pas achevé votre phrase ? Il

est inutile de faire des cérémonies avec moi. Néanmoins, je vous le dis encore, j'ai le moyen de décider cette dame, qu'elle m'aime ou qu'elle ne m'aime pas, à consentir à toutes les conditions que j'ai énumérées, mais je dois stipuler que vous ne me demanderez pas d'expliquer les moyens que je compte employer pour y parvenir.

— Damnés soient les moyens, Tim, — s'écria le Prince d'un ton enjoué, — pourvu que le but soit atteint. Vous avez carte blanche, — continua cet être égoïste et sans cœur, — pour user de tous les charmes, de toutes les incantations, de tous les enchantements qu'il vous plaira de mettre en œuvre, en un mot, pour employer tous les moyens que vous jugerez convenables, à la condition que le grand résultat soit obtenu.

— Bien! — dit Meagles presque incapable de dissimuler le dégoût que lui inspirait la lâche trahison dont le Prince se montrait prêt à faire preuve envers une femme qui l'aimait véritablement. — Vous pouvez considérer l'affaire de Madame Fitzherbert comme si elle était terminée. A mon retour de Windsor je dirigerai immédiatement mon attention de ce côté.

— Votre retour de Windsor! — répéta le Prince. — Mais comment pourrez-vous vous y rendre sans la pièce en question?

— J'ai un plan dans ma tête pour parer à ce contre-temps, — répliqua Meagles. — Allons, ne

ne faites pas de questions et ne me tourmentez pas; les deux affaires seront arrangées, je vous le répète. Madame Fitzherbert acceptera vos conditions et votre illustre père accordera la pairie à M. Clarendon.

— Est-ce possible, Tim? — s'écria l'héritier présomptif dans le ravissement. — Vous êtes le plus habile homme de l'univers, par le ciel! Mais comment pourrais-je vous récompenser pour tout cela?

— Quand j'aurai accompli tout ce que j'ai promis, il sera temps de parler de la récompense, — dit Meagles. — Pas de guérison, pas de salaire. Mais s'il y a guérison, par exemple, je vous avertis, Prince, que je vous demanderai quelque chose de beau comme récompense, que vous m'accorderez lorsque vous en aurez le pouvoir.

— Vous ne sauriez trop demander, mon cher ami, — dit Son Altesse Royale, qui était prodigue de promesses, surtout quand il ne s'agissait pas de s'exécuter immédiatement.

— Bien, bien, — dit Meagles, avec une apparente indifférence, — nous parlerons de cela dans un autre moment. Je pars pour Windsor.

En disant cela il serra la main du Prince et prit congé de lui.

## CHAPITRE X

### LA SOCIÉTÉ DES NOUVELLES LUMIÈRES

Nous devons informer le lecteur que, lorsque le message que le Prince de Galles avait envoyé à Tim Meagles pour l'inviter à se rendre immédiatement à Carlton House avait été rapporté à ce gentleman, il était en train de déjeuner avec Lady Lætitia Lade.

Cette belle excentrique était vêtue comme d'habitude de son costume masculin, et la course matinale qu'elle avait faite à cheval avait laissé sur ses joues des couleurs si brillantes de santé, que les frais contours de son visage semblaient avoir conservé les charmes et tout l'éclat virginal de la jeunesse.

Au moment où arriva le message du Prince, Tim Meagles et sa belle compagne riaient du meilleur cœur et par anticipation du plaisir qu'ils se promettaient pour la matinée, car le Révérend Nathaniel Sneaksby leur avait offert des billets de tribune

pour la grande assemblée de la société des *Nouvelles Lumières*, qui devait avoir lieu, quelque part dans le Strand, à midi précis.

Mais le message du Prince parut devoir les forcer à renoncer à ce projet jusqu'au moment où Tim Meagles suggéra à Lady Lade l'idée de ne pas perdre cette occasion de se divertir et de se rendre seule à l'assemblée, promettant d'aller l'y rejoindre aussitôt qu'il saurait ce que Son Altesse Royale désirait.

Ceci convenu, Tim donna l'ordre d'atteler son tilbury, conduisit l'amazone au lieu de la réunion, l'installa sur la plate-forme, puis, prenant pour le moment congé d'elle, il se hâta de se rendre à Carlton House, où il eut avec le Prince l'entretien que nous venons de rapporter.

La salle regorgeait de monde; de saints personnages d'un âge mur, de pieuses et vieilles dames, et de graves et vieilles filles composaient principalement le personnel de la réunion; on distinguait beaucoup de têtes chauves, et les cravates blanches étaient en majorité. Parmi les odeurs qui venaient frapper les nerfs olfactifs, celle de l'eau-de-vie dominait celle de l'eau de Cologne, de l'eau de lavande, du musc, et de la transpiration.

La plate-forme était bien garnie, mais sans encombrement incommode. Elle était principalement occupée par des femmes : c'étaient les épouses, les mères, les sœurs, les grand'mères, les tantes, les nièces, et les filles des révérends personnages fai-

sant partie de la société des *Nouvelles Lumières*.

Quand l'amazone fit son apparition avec son costume de cheval et sa cravache à la main, ces pieuses dames levèrent les yeux et les mains au ciel d'un air scandalisé, tandis qu'un murmure de réprobation contenu parcourait l'assemblée. Mais, lissant ses cheveux et passant par-dessus les bancs avec l'aisance qu'elle trouvait dans la souplesse de ses membres bien proportionnés, Lady Lœtitia, d'un air affable, gagna un coin d'où elle pouvait tout voir et tout entendre, et éviter, jusqu'à un certain point, d'être remarquée, chose assez désirable malgré toute la hardiesse de son caractère masculin.

A peine avait-elle pris place, que l'orgue se fit entendre ; mais comme l'organiste, qui était naturellement un membre de la société, avait passé toute la nuit dans une aimable orgie, et qu'il était fortement sous l'influence des liqueurs alcooliques, il n'était pas bien sûr de l'harmonie dont il régalait l'assemblée. Cette petite circonstance ne fut cependant pas remarquée par la grande majorité de l'auditoire, et quant à l'ivresse de l'organiste, c'est un petit secret qui ne fut même pas soupçonné, mais que nous nous sommes aventurés à porter à la connaissance de nos lecteurs.

L'orgue jouait depuis cinq minutes environ, quand une petite porte basse s'ouvrit derrière la plate-forme, et de là sortirent six ou sept graves personnages, parmi lesquels se trouvaient le Révérend

M. Nathaniel Sneaksby et M. Ichabad Paxwax.

De formidables battements de mains et des trépignement de pieds coururent par toute la salle; l'orgue s'arrêta, et, quand les applaudissements eurent cessé, M. Ichabad Paxwax vociféra sur le ton le plus élevé de sa voix :

— Amis chrétiens! je propose comme motion que le frère Sneaksby prenne le fauteuil.

Cette motion ayant été appuyée fut dûment adoptée, et le révérend gentleman prit place sur le fauteuil présidentiel avec autant de cérémonie et d'un air aussi triste que s'il s'agissait de se livrer à un instrument de torture. Car il faut se rappeler que les saints ont toujours l'air aussi triste, aussi malheureux que possible, comme si, de tous les péchés du monde, le plus grand était de paraître gai, heureux, et content.

De nouveaux applaudissements accueillirent la prise du fauteuil, et, lorsque les mains et les pieds s'arrêtèrent, le secrétaire, qui se glorifiait du nom harmonieux de Gotobed Tumpkins, entonna un cantique.

Alors toutes les personnes qui remplissaient la salle, comme celles placées sur la plate-forme, se levèrent; l'orgue donna le ton à faux, et mille voix nasillardes se réunirent dans une harmonie à faire évanouir Sainte Cécile, si elle avait été vivante et à portée d'entendre cette horrible cacophonie.

L'hymne, qui pour le dire en passant était de la

composition du secrétaire, s'étant terminée, non sans danger toutefois de faire saigner les oreilles de l'amazone, qui n'était pas accoutumée à une pareille mélodie, le Révérend M. Sneaksby se leva et adressa un long discours à l'assemblée.

Il dit que c'était le second anniversaire de la formation de la société des *Nouvelles Lumières*, et qu'il était écrasé par les sentiments d'une sainte extase en voyant l'assemblée nombreuse, respectable, et pieuse qui s'était réunie pour le célébrer. Le secrétaire va lire le rapport, intéressant document duquel il résulte que plusieurs brebis égarées ont été arrachées des ténèbres dans lesquels elles avaient erré pendant longtemps et sont maintenant comptées parmi les vases les plus agréables au Seigneur. (*Bruyants applaudissements.*) Mais il ne faut pas oublier qu'il reste des milliers... (*Grognements.*) que dis-je... des millions... (*Redoublement de grognements.*) oui des millions de misérables êtres dont la rédemption est l'œuvre la plus agréable à accomplir. (*Écoutez! écoutez!*) Mais comment effectuer cette rédemption? Tout simplement par l'aide de cette société, dont les traités doivent être insinués dans les familles quand les missionnaires eux-mêmes ne peuvent pas y pénétrer... Cette réunion viendra-t-elle en aide à la société?... (*Applaudissements.*) Ah! l'on fait bien d'applaudir avec enthousiasme.. Mais les pieuses personnes, auxquelles il (M. Sneaksby) s'adresse, voudront-elles, c'est ce qu'il voudrait

savoir... voudront-elles mettre la main à la poche? (*Applaudissements.*) Et si elles mettent la main à la poche, voudront-elles la retirer avec quelque chose dedans? (*Cris violents : Oui, oui! elles le voudront!*) C'était un enthousiasme que lui (M. Sneaksby) était heureux de voir et qu'il partageait pleinement et complétement; il prenait la liberté de faire remarquer que toutes les souscriptions qui seraient réunies en ce jour pour augmenter le fonds social seraient publiées dans les journaux avec les noms et les adresses des donateurs. (*Tonnerre d'applaudissements.*) Puis M. Sneaksby prononça une longue et éloquente harangue, dans laquelle il prouva à la grande satisfaction de toutes les personnes présentes, l'amazone seule exceptée, que le ciel était réservé exclusivement pour les *Nouvelles Lumières*, et que les membres des autres sectes, croyances, et foi religieuse ne devaient trouver place que dans les régions inférieures, que c'était un fait certain, que lui (M. Sneaksby) se plaisait à proclamer.

Le révérend gentleman s'assit au milieu d'une explosion d'acclamations enthousiastes, qui se prolongèrent pendant quelques minutes. Dans cet intervalle, les vieilles dames eurent recours à leurs gourdes d'eau-de-vie; ce qui parut les réconforter considérablement.

M. Gotobed Tumpkins, le secrétaire, se leva alors pour lire le rapport, et, comme il avait le malheur d'avoir une jambe plus courte que l'autre, il se rendit

de sa place jusque sur le devant de la plate-forme avec un mouvement de claudication qui lui était particulier et qui était des plus comiques; sa présence n'en provoqua pas moins de grands applaudissements, auxquels il répondit par de profonds saluts adressés à toutes les parties de la salle.

Le rapport constatait que, pendant l'année qui expirait ce jour, la société avait joui d'un accroissement de la grâce divine, le revenu ayant dépassé de 300 livres celui de l'année précédente (*Applaudissements*); que pendant les douze derniers mois les recettes s'étaient élevées à la somme de 7,567 livres 3 shillings 26 pences 1/2 et la dépense à la somme de 7,567 livres 3 shillings 28 pences, balance entre les mains du trésorier un 1/2 penny. (*Applaudissements.*) Les appointements des directeurs, des administrateurs, des secrétaires, des auditeurs, du trésorier, et du commis montaient à 6,000 livres, les loyers ordinaires et extraordinaires 500 livres, les frais de justice 500 livres; ce qui laissait la belle somme de 567 livres 3 shillings 2 pences pour les dépenses de distribution de traités, et M. Gotobed pouvait féliciter les membres de la société d'avoir une balance entre les mains. C'était, il est vrai, une bien faible balance, puisqu'il ne s'agissait en effet que d'un demi-penny; mais il pouvait défier les ennemis de la société de l'accuser d'être endettée. (*Vifs applaudissements.*)

Quand les applaudissements eurent cessé, un petit

homme ayant un air important se leva au milieu de l'assemblée et exprima le désir de savoir ce qui avait occasionné cette dépense de 500 livres, mentionnée sous la qualification de frais de justice. M. Sneaksby, comme président, le pria de ne pas interrompre le cours des opérations; mais le petit homme montra de l'irritation et exigea qu'il lui fût fait une réponse, en alléguant qu'il était souscripteur pour 5 livres par année qu'il versait à la société et qu'il avait le droit de connaître l'emploi des fonds.

En conséquence M. Gotobed Tumpkins, le secrétaire, expliqua qu'une action avait été intentée contre un saint et pieux vase d'élection, le Révérend M. Sneaksby, pour séduction de la femme d'un petit commerçant; que le comité de la société, bien convaincu de l'innocence de son excellent pasteur, avait chargé un sollicitor de suivre le procès; que lorsque l'affaire était venue, le juge et le jury s'étaient évidemment ligués pour accabler l'irréprochable M. Sneaksby; qu'un verdict avait été rendu contre lui et que la société avait à payer les frais et dommages-intérêts pour empêcher que ce révérend gentleman ne fût mis en prison. (*Grognements.*) Mais que M. Nathaniel Sneaksby était là, en présence de ses amis, et qu'il (M. Gotobed Tumpkins) demandait si le Révérend M. Sneaksby avait ou non l'air d'un coupable.

— Innocent! innocent! — crièrent d'innombrables voix, pendant que l'objet de cette sympathie faisait

une moue qui le faisait ressembler bien plus à un imposteur qu'à un saint.

— Je proteste contre l'adoption de l'article du rapport relatif au 500 livres pour frais de justice, — s'écria le petit homme important en jetant un regard irrité autour de lui. — J'en appelle à cette assemblée...

— A l'ordre! à l'ordre! — crièrent plusieurs voix.

— Silence! silence! — vociférèrent plusieurs autres voix.

— J'en appelle à cette assemblée, dis-je, — mugit le petit homme en devenant écarlate. — Je la prie de remarquer qu'un jury pris parmi ses concitoyens a déclaré M. Nathaniel Sneaksby coupable d'avoir séduit une femme mariée.

— Silence! à l'ordre! silence!... mettons-le à la porte! — furent les cris qui partirent de tous les coins de la salle.

— Oui, oui, à la porte! — cria M. Gotobed du haut de la plate-forme.

Et le robuste gentleman fut expulsé et jeté hors de la salle avec son habit déchiré, sa chemise en lambeaux, et son chapeau aplati comme une galette.

Cette petite affaire étant réglée au grand soulagement de M. Nathaniel Sneaksby, le secrétaire allait reprendre la lecture de son rapport, quand un autre membre demanda à faire quelques observations. Sans se laisser décourager par l'exemple du petit homme à l'air important, cet individu commença à

attaquer avec passion la monstrueuse extravagance dont il était fait preuve dans l'administration de la société ; et il était au milieu d'une comparaison des sommes absorbées en salaires avec celle qui restait pour accomplir le but que se proposait la société, quand le Révérend M. Sneaksby se leva de son fauteuil en s'écriant :

— Chers frères chrétiens, je vous demande si la plus indécente, la plus indélicate, et la plus inouïe des interruptions doit continuer?

— Non, non!... à l'ordre!... à la porte! à la porte! — cria-t-on de tous les points de la salle.

En un clin d'œil le membre opposant fut poussé violemment vers la porte, jeté à bas des escaliers, et lancé comme un paquet dans la rue, comme son malheureux prédécesseur.

Ce second épisode, qui causa le plus grand ravissement à l'amazone, étant terminé d'une façon aussi sommaire, M. Gotobed put reprendre la lecture de son rapport, qui continuait par la citation de plusieurs exemples des heureux résultats obtenus par la société.

Nous allons donner connaissance de quelques-uns des exemples cités.

*Premier cas.* — Jonathan Crick, tailleur de son état, âgé de quarante-sept ans. Lorsqu'il eut dépassé la trentaine, il épousa une femme qui se montra fort adonnée à la boisson ; cédant au mauvais exemple, Jonathan Crick devint également ivrogne. Ni lui,

ni sa femme n'entraient jamais dans une église ou dans une chapelle, et ils n'avaient jamais lu un traité religieux. Jonathan fit de mauvaises affaires et passa par la Cour des Insolvables. Il faut attribuer son infortune à l'absence d'éducation religieuse. Quand il sortit de prison, il trouva un ami qui répondit de son loyer et qui lui prêta quelques livres sterling. Mais Madame Crick faisait disparaître tout ce qui tombait sous sa main et dont elle pouvait faire argent pour boire. Un jour, il y a près de deux ans, un des traités des *Nouvelles Lumières* fut laissé dans la boutique de Crick. C'était le traité 127, intitulé : *l'Ardente fournaise*. Madame Crick était assise au coin du feu en état d'ivresse, quand le traité fut remis entre ses mains. Elle le laissa tomber dans la grille. Il prit feu, elle essaya de le sauver, et la flamme se communiqua à ses vêtements ; avant qu'il lui arrivât du secours elle était brûlée, et cet accident avait causé sa mort. Cette circonstance produisit un grand effet sur l'esprit de M. Crick. Dénué de toute ressource, n'ayant pas même de quoi acheter du pain, il prit la résolution de s'abstenir de boissons spiritueuses. Fort à propos, une pieuse dame appartenant aux *Nouvelles Lumières* vint faire visite au malheureux homme avec un paquet de traités de la société. Crick savait qu'elle possédait une petite fortune et se sentit naturellement de l'intérêt pour elle. Ils s'assirent auprès l'un de l'autre et lurent le traité 613, intitulé : *l'Ane de Balaam*.

Grandement réconforté, Crick pria la pieuse veuve de s'agenouiller et de prier avec lui ; ce qu'elle fit, et chaque jour, pendant six mois, elle vint lui faire visite. A chaque visite, M. Crick pria avec dévotion en sa présence. La bonne dame s'attacha à ce tison qu'elle avait arraché de la fournaise, et à l'expiration des six mois elle devint sa femme. Cinq mois après leur mariage, leur hymen était béni par la naissance d'un bel enfant parfaitement constitué; ce qui doit être considéré comme une marque signalée de la faveur divine pour cet estimable couple. M. Crick est maintenant un membre influent de cette société, des bien heureux effets de laquelle il est un exemple si frappant; car le traité 127 lui a fait perdre une mauvaise femme dont l'ivrognerie absorbait toutes les ressources, et le traité 613 lui a fait obtenir une bonne femme qui lui a apporté un revenu de 200 livres par an. L'*Ane de Balaam* est placé sous un globe de verre sur la tablette de sa cheminée.

*Deuxième cas.* — Anthony Sawkins, tout récemment encore, était chaudronnier; il est âgé de cinquante-trois ans. Ayant toujours eu la passion de fumer, il avait coutume de rester tard au lit et d'y fumer sa pipe. Sa femme est une personne active, économe, qui a élevé une nombreuse famille, malgré les habitudes indolentes de son mari, qu'elle fit pendant de longues années de vains efforts pour lui faire perdre. Pendant qu'il était au lit, Sawkins était

continuellement à crier après sa femme pour qu'elle lui apportât du feu pour allumer sa pipe. Pour ne pas être constamment dérangée, elle avait eu soin de faire une ample provision d'allumettes chimiques de Difkin. Il y a seize mois environ, la boîte contenant les allumettes avait été attaquée par l'humidité et elles ne voulaient pas prendre. Cet incident provoqua un matin une violente colère chez Sawkins, qui ne pouvait parvenir à allumer sa pipe favorite. Le misérable homme injuria sa femme d'une horrible manière en l'appelant femme de Babylone. Par un heureux hasard, le traité numéro I, intitulé : *les Nouvelles Lumières* avait été déposé chez eux. — *Tiens*, — s'écria l'excellente et pieuse Madame Sawkins en faisant une boule du traité et en la lançant à la tête de son mari, — *si les anciennes ne valent rien, essaye des nouvelles.* — En disant cela, Madame Sawkins jouait sur le mot *lights*, qui veut dire allumettes et lumières. Le mari lut le traité, se leva, s'habilla et vint au bureau de la société pour s'informer si elle n'avait pas besoin d'un homme actif pour distribuer les publications. Il fut immédiatement engagé au service de la société moyennant un salaire de 25 shillings par semaine. Il s'est montré régulier dans son service et il compte parmi les *Nouvelles Lumières*. Il n'avait jamais gagné plus de 10 shillings par semaine comme chaudronnier, il a donc tout lieu de bénir la société et la distribution de ses traités.

*Troisième cas.* — James Clubbers est un jeune garçon de quinze ans. Il n'a jamais connu ses parents, jamais il n'a été à l'école. Il y a un an encore c'était un vagabond, un gamin des rues. A cette époque il passait devant le bureau de la société juste au moment où l'imprimeur livrait un millier d'exemplaires du traité numéro 17, intitulé : *l'Ami des Pauvres Enfants*. Par quelque accident, une tonne environ de papier imprimé tomba de la charrette sur James Clubbers. Il perdit connaissance et fut porté dans le bureau. Quand il revint à lui, il dit qu'il avait faim ; comme de raison on s'empressa de lui donner de la nourriture, et il se remit tout à fait. Votre comité, apercevant quelque chose d'intelligent dans la physionomie de l'enfant, se détermina à lui donner de l'emploi dans la société. L'offre qui lui fut faite fut immédiatement acceptée. Quand il fut bien vêtu, bien nourri, bien payé, et bien traité, James Clubbers reconnut qu'il était complétement redevable de ce changement signalé dans sa position au traité numéro 17.

*Quatrième cas.* — Elisabeth Jenkins était depuis de nombreuses années femme de ménage d'un vieux garçon. Elle a maintenant cinquante-six ans. Elle avait toujours été étourdie, aimant la toilette, et fort coquette ; jamais elle n'allait à l'église, jamais elle ne lisait un ouvrage religieux. Maintenant elle jette un regard d'horreur sur son existence antérieure et reconnaît que c'est complétement à la société qu'elle

doit l'état de grâce divine qui a touché son âme. En effet, il y a quinze mois environ, son maître prit en main le traité numéro 128, intitulé : *la Vanité des Richesses*, la fit asseoir auprès de lui et lui en fit la lecture. L'effet de ce traité fut tel sur lui, qu'il se sentit convaincu que les richesses étaient une malédiction pour leur possesseur. Elisabeth fut tout à coup inspirée par la même sainte croyance, et elle pria, elle supplia son maître de réaliser sa fortune et de la convertir en or, de mettre la plus grande partie de cet or dans un sac et de lui permettre d'aller jeter ce sac dans la Tamise, pour triompher à l'instant et pour toujours des odieuses tentations de la richesse. Le digne homme, qui était alors tombé en enfance, à ce que prétendent nos ennemis, céda à cette pieuse suggestion, et Elisabeth Jenkins emporta le sac au milieu de la nuit. Bientôt après, le vieux gentleman mourut et fut enterré aux frais de la paroisse. Elisabeth Jenkins est maintenant dans une bonne position, et elle attribue l'heureuse situation dans laquelle elle se trouve à cet admirable traité sur la *Vanité des Richesses*.

*Cinquième cas.* — Suzanne Bridewell, âgée de vingt-trois ans, appartient à la classe des femmes appelées *infortunées*. Elle fut séduite par un évêque quand elle n'avait que quatorze ans, vécut avec un Membre du Parlement jusqu'à dix-huit ans, et, comme elle avait reçu une bonne éducation, elle l'aida à rédiger un bill préventif contre l'immora-

lité. La mort de ce gentleman, qui trépassa dans un accès d'ivresse, jeta Suzanne sur le pavé de Londres. Pendant quatre ans elle mena une vie de débauche horrible à contempler et elle le déclare maintenant; souvent il lui arrivait, lorsqu'elle était sous l'influence des liqueurs spiritueuses, de verser des larmes amères et d'espérer rentrer en état de grâce. Une nuit, il y a environ onze mois, elle tomba ivre-morte à la porte d'une maison mal famée dans laquelle elle logeait. Heureusement pour elle, heureusement pour cette société, heureusement pour la cause de la morale, le révéré, le pieux Nathaniel Sneaksby passait en ce moment. Il la prit dans ses bras, la porta dans sa chambre, la mit sur son lit, et, s'agenouillant par terre, pria toute la nuit à côté d'elle. Quand elle s'éveilla, il l'exhorta à quitter l'horrible métier qu'elle faisait et à songer à son salut, et, ce qui vous démontrera l'état de perversité dans lequel était tombée cette malheureuse créature, c'est, lorsque nous vous rapporterons cette lamentable circonstance, qu'elle osa accuser notre respectable frère de vouloir partir sans payer le prix honteux de ses charmes. Vainement il protesta qu'il l'avait trouvée en état d'ivresse et sans connaissance, qu'il l'avait soignée comme une sœur chrétienne, et qu'il avait prié et pleuré toute la nuit auprès de son lit. Ses paroles furent accueillies par des éclats de rire effrontés, ses protestations par d'obscènes plaisanteries, et toutes les femmes de

Babylone habitant cette maison infâme, attirées par le bruit, se joignirent à elle pour accabler d'injures grossières notre malheureux frère Nathaniel Sneaksby. Il fut donc forcé de vider sa bourse entre les mains de ces femmes perdues, de ces vases d'impureté, et il partit plus affligé qu'irrité de sa mésaventure. A son arrivée au bureau de la société, il choisit le traité numéro 307, intitulé : *Viens dans mes bras, ô pécheur!* et l'envoya à Suzanne Bridewell. Une heure après, elle arriva dans une voiture de louage et eut une longue entrevue avec le frère Sneaksby. Ils restèrent seuls ensemble pendant plusieurs heures, et ces heures M. Sneaksby nous assure qu'il les a passées en essayant de l'amener à l'état de grâce. Il réussit, et le comité, accédant immédiatement aux recommandations de son révérend pasteur, loua un appartement convenable pour la jeune femme. Le frère Sneaksby continua à lui faire de fréquentes visites, restant chaque fois fort longtemps avec elle et la régalant de discours substantiels. Elle lui raconta son histoire, et lui, avec le louable empressement qui l'a toujours animé lorsqu'il s'agit de l'intérêt de la société, il se rendit immédiatement auprès de l'évêque qui l'avait originairement séduite et il menaça ce coupable prélat de dénoncer sa conduite. Pour éviter une semblable catastrophe, l'évêque donna un chèque de 1,000 livres sur un banquier. Moitié de la somme fut dûment payée à la jeune femme et l'autre moitié versée entre les mains

du trésorier de la société. Suzanne Bridewell vit maintenant dans l'aisance, le bonheur et la pratique des vertus chrétiennes ; et elle ne peut jamais songer au traité intitulé : *Viens dans mes bras!* sans un profond sentiment de gratitude pour le Révérend Nathaniel Sneaksby.

Il serait impossible de rendre le formidable effet d'enthousiasme que produisit cette partie du rapport. Toutes les personnes présentes, l'amazone seule exceptée, semblèrent pleinement convaincues, par les exemples cités, de la bienfaisante influence et des salutaires tendances des traités distribués par la société des *Nouvelles Lumières*, et le dernier cas surtout poussa presque jusqu'à l'adoration, l'admiration dont le Révérend M. Nathaniel Sneaksby était déjà l'objet.

Lorsque le silence fut rétabli, la motion d'adopter le rapport fut proposée et acceptée, et le président annonça que leur sincère et excellent ami M. Biarney allait adresser un discours à l'assemblée.

— Frères chrétiens, — dit ce gentleman, personnage fort maigre mais ayant l'air vigoureux, — vous me croirez lorsque je déclare que ce Mardi est le plus heureux jour de ma vie. Ce sera une ravissante nouvelle pour moi à envoyer à nos frères chrétiens de la province. Je serai heureux de leur annoncer que ce bienheureux jubilé a placé les *Nouvelles Lumières* dans une excellente position. Car ne devons-nous pas nous considérer comme des hommes

qui, ayant eu à défendre un joyau précieux contre des mains infidèles, en sont sortis non-seulement par une victoire qui n'est pas douteuse, mais par un véritable triomphe? Le cas de cette pauvre Suzanne Bredewell m'a touché jusqu'au fond de l'âme, et je propose un vote de remercîments et de reconnaissance pour notre cher ami dont les conseils lui ont été si salutaires.

— Frères chrétiens, — vociféra un gros homme court à figure commune, en se levant tout à coup du siége qu'il occupait sur la plate-forme, — je prends la liberté d'appuyer cette motion. Je considère comme un devoir pour moi d'exprimer notre reconnaissance à notre président. Il a parcouru une vertueuse carrière, et tout contribue à le rendre digne du poste élevé qu'il occupe parmi nous. Notre ami, M. Gloze, a dit avec raison que ce Mardi était un jour superlativement heureux, et je suis d'accord avec lui qu'un pareil jubilé sera une bien bonne nouvelle à envoyer à nos frères de la province. Comme M. Gloze, je considère ce bienheureux Mardi comme de nature à placer les *Nouvelles Lumières* dans une position inattaquable. Ainsi que l'a si bien dit notre ami, nous sommes comme des gens qui ont eu à soutenir un combat contre l'infidélité et qui en sont sortis par une victoire non douteuse. Quant à cette pauvre fille, Suzanne Bridewell, je l'ai connue dès le moment où notre frère Sneaksby l'a mise en état de grâce, et mon cœur fond quand je songe à

tout ce qu'elle a enduré! Frères chrétiens, je propose de conclure par un vote de remercîment à notre président.

Les deux discours que nous venons de rapporter furent accueillis par des applaudissements d'enthousiasme et le Révérend M. Nathaniel Sneaksby se leva pour répondre par une allocution à l'honneur qui venait de lui être fait.

Mais à peine les premiers mots de ce discours, prononcé avec un organe nasillard, avaient-ils retenti dans les airs, que l'amazone sentit une main qui se posait sur son épaule.

Elle tressaillit, releva la tête et aperçut Tim Meagles qui était debout derrière elle.

— Venez, ma belle! — murmura-t-il en se baissant vers son oreille. — Il faut que vous me suiviez à l'instant hors de cette ridicule assemblée, une meilleure plaisanterie nous attend.

La belle chasseresse se leva donc et accompagna Tim Meagles hors de la salle.

En arrivant dans la rue, il la fit monter dans son tilbury, y prit place lui-même, et la voiture partit à toute vitesse dans la direction de Jermyn Street.

## CHAPITRE XI

### L'EXPÉDITION

Pendant le chemin qu'il y avait à parcourir pour regagner son logis, Tim Meagles expliqua en peu de mots à l'amazone qu'il était obligé de se rendre à l'instant au château de Windsor pour une affaire dans l'intérêt du Prince de Galles, et il l'invita à l'accompagner.

— La vérité est, ma belle, — dit-il avec un rire joyeux, — que je vais présenter mes respects à Sa Majesté George III, et comme nous naviguons dans la même barque, relativement à certaine petite affaire qui nous intéresse personnellement, je crois qu'il vaut mieux que vous veniez avec moi.

— Parlez-vous sérieusement, Tim ? — demanda l'amazone, accompagnant ses paroles d'un sourire qui laissait voir ses belles dents blanches entre ses lèvres vermeilles.

— Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie, Lætitia, — répondit Meagles. — Aussitôt que nous serons arrivés dans mon logis de Jermyn Street, vous enverrez aussitôt chez vous, et vous ferez porter ce billet à Sir John pour le prévenir que vous ne rentrerez pas avant demain dans l'après-midi ou dans la soirée. Vous pouvez faire cela, n'est-ce pas?

— Très-certainement, — répondit la chasseresse. — Mais avez-vous réellement l'intention que je vous accompagne à Windsor?

— Non-seulement à Windsor, ma charmante, — interrompit Meagles, — mais aussi en la présence du Roi George III lui-même.

— Alors il faut que j'emporte de quoi changer de costume, — fit observer Lady Lade, — et pour choisir une toilette convenable, il faut que je passe d'abord chez moi.

— Rien de semblable! — s'écria Meagles. — Nous aurons une scène amusante avec le vieux Roi; comptez là-dessus et par conséquent il faut que vous fassiez votre apparition sous votre costume d'amazone. Dès qu'il saura quelle est la nature de l'affaire qui nous amène, il sera suffisamment poli, je vous le promets. Mais nous voilà arrivés.

Et sur ces mots le tilbury de Meagles s'arrêta à la porte de la maison de Madame Piggleberry dans Jermyn Street.

Aussitôt que Tim et sa belle compagne eurent monté l'escalier, les ordres furent immédiatement

donnés pour les apprêts de leur voyage, et un billet écrit à la hâte par l'amazone pour son mari fut expédié par l'entremise de Wasp à la demeùre du Baronnet, dans King Street, avec ordre donné au groom de Tim Meagles de ramener avec lui le cheval favori de Sa Seigneurie.

Il était environ deux heures et demie quand les préparatifs de départ furent terminés, et Tim Meagles monta un cheval très-vif, mais qui connaissait la main de son maître à la manière dont il tenait les rênes. L'amazone prit place sur un beau cheval, dont les évolutions pleines de grâce lui permettaient de faire preuve de sa science en matière d'équitation. Quant à Wasp, il sauta sur un charmant poney, qui ne manquait jamais d'attirer l'attention par sa forme exquise et par la grâce de son allure.

Telle était la cavalcade qui sortit de Jermyn Street, traversa les rues pavées jusqu'à la grande route, à un pas tranquille, et là s'élança au grand trot.

Rien ne saurait rendre la pittoresque élégance de Lady Lætitia, gracieusement posée comme une moderne Diane chasseresse, sur ce bel animal, qu'elle conduisait avec une si grande science et qui semblait fier du fardeau qu'il portait.

L'air frais et vif avait amené les plus brillantes couleurs sur les joues de l'amazone, ses yeux, ses superbes yeux noirs, étaient animés du plus vif éclat, sa luxuriante chevelure, brillante et soyeuse,

s'échappait en mille boucles sous le chapeau à larges bords qu'elle portait avec tant d'aisance et qui donnait un certain air de crânerie à ses beaux traits.

Et puis, que sa tournure était irréprochable, avec quelle grâce séduisante elle se tenait à cheval! L'harmonie de toutes les lignes onduleuses que traçaient les beaux contours de son corps aux membres arrondis, aux voluptueux reliefs, la souplesse, la légèreté, la flexibilité de ses mouvements, et le superbe développement de sa poitrine, qui semblait prête à faire craquer le corsage ajusté qui accusait l'ampleur et la fermeté de son buste, tous ces avantages étaient mis en saillie par la grâce féminine mêlée à la science, à la témérité masculine qu'elle apportait dans les exercices de l'équitation.

Aussi était-elle dix mille fois plus séduisante sous le costume d'homme que sous les ajustements qui appartenaient à son sexe, car ces derniers cachaient ses admirables jambes, qui étaient l'une des perfections de l'amazone, tandis que le pantalon collant et les bottes élégantes faisaient ressortir la beauté des formes que nous venons de vanter en elle. De même la petite redingote, étroitement modelée sur son beau corps, faisait ressortir l'ampleur de ses hanches, et sa taille semblait s'évaser plus finement quand on la comparait au riche développement des parties environnantes et à l'exubérance de sa poitrine, qu'un critique sévère aurait peut-être déclarée trop forte

pour satisfaire à un goût pur et délicat en matière de beauté.

Mais c'était certainement une splendide créature, et Tim Maegles pouvait être fier de l'avoir pour compagne.

Ses beaux et grands yeux noirs étincelaient de vivacité et de courage, le sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres vermeilles était plein de bonne humeur, et ses brillantes couleurs, ravivées par l'exercice, se fondaient dans la blancheur mate de son teint d'ivoire.

Un seul regard jeté sur elle suffisait pour convaincre qu'elle était d'une nature gaie, joyeuse, en même temps que d'un tempérament ardent et voluptueux, et que la téméraire audace qu'elle pouvait montrer à franchir les haies, les fossés et les barrières, quand elle était emportée par l'ardeur de la chasse, pouvait se dissoudre en amoureuse langueur et céder au délicieux abandon de la volupté.

Après avoir parcouru une certaine distance au petit trot, au grand trot, puis au galop, nos amis retinrent leurs montures, leur firent prendre une allure de promenade, et Meagles alors entra dans tous les détails particuliers de son entretien avec le Prince de Galles.

— Eh bien ! — s'écria l'amazone en riant de bon cœur, — c'est la plus amusante aventure qui nous soit arrivée depuis que nous sommes liés ensemble. Ainsi donc, vous sous votre habit de cheval, et moi

en chasseresse, nous voilà en route pour Windsor à l'effet de demander une audience au Roi, et l'objet de cette audience est la modeste demande d'un titre de pair pour un gentleman dont le nom n'a peut-être jamais été prononcé devant Sa Majesté.

— J'admets que l'aventure est singulière et que notre démarche est peut-être un peu osée, — dit Meagles en faisant écho au rire joyeux de sa compagne, — mais soyez certaine d'une chose, ma belle, c'est que nous réussirons. J'ai le document, le précieux document, dans ma poche, — ajouta-t-il en prenant soudain un ton plus sérieux, — et si Sa Majesté résiste à sa puissance, c'est que je me serai étrangement trompé.

— Mais pour quelle raison vous êtes-vous résolu à me traîner à cette audience royale? — demanda Lady Lætitia.

— En premier lieu, ma charmante, — répondit Tim, — parce que vous et moi nous sommes associés pour de certains plans et de certains projets.

— Mais vous imaginez-vous donc, mon cher camarade, — interrompit la chasseresse d'un ton de reproche, — que je ne me serais pas fiée à vous pour arranger les choses pour le mieux? Je ne voudrais pas vous faire une pareille injure, Tim, — ajouta-t-elle presque aussitôt, — vous savez que j'ai de l'affection pour vous, et je me flatte de ne pas vous être indifférente non plus.

— Vous pouvez l'affirmer, Lætitia! — s'écria

Meagles, bien qu'au même instant l'image de Rose Foster lui fût revenue à la mémoire et lui eût arraché un soupir. — Mais, comme je le disais, — s'empressa-t-il de continuer, — je trouvais juste en premier lieu que vous vinssiez avec moi, et en second lieu j'avais besoin d'une aimable société. Si vous avez des objections à faire contre mon premier motif, vous voudrez bien admettre le second.

— Ah! vous êtes un bon diable, Tim, — s'écria la chasseresse en lui cinglant un petit coup de cravache à travers les épaules. — Et je suppose que nous allons passer la nuit à Windsor, n'est-ce pas? — ajouta-t-elle, en accompagnant ses paroles d'un regard effronté.

— Naturellement, car je n'espère pas voir Sa Majesté avant demain matin, quoique nous devions tenter d'obtenir une audience ce soir même, — dit Meagles. — Mais souvenez-vous, ma belle, qu'à l'hôtel comme à Windsor vous devez passer pour Madame Meagles, vous comprenez ce que cela veut dire?

— C'est ce que nous allons voir immédiatement, Tim, — répondit Lætitia en riant. — Je suppose que Wasp ne fera pas d'histoires à notre retour à Londres.

— Si Wasp était enclin à bavarder, il y a longtemps qu'il aurait pu tout dire sur notre compte, — dit Meagles. — Mais ni lui, ni mon excellente hôtesse, Madame Piggleberry, ne semblent faire la

moindre attention quand vous passez la nuit chez moi.

— Taisez-vous, Tim, — s'écria l'amazone. — Il est positivement choquant de dire de pareilles choses à la lumière du jour, — ajouta-t-elle en lançant un joyeux éclat de rire qui retentit mélodieusement dans les airs. — Et maintenant dites-moi, monsieur le plénipotentiaire, pourquoi avez vous entrepris cette croisade contre la pauvre Madame Fitzherbert, que cet immoral George est résolu à persécuter?

— Madame Fitzherbert m'a toujours haï autant que le diable hait l'eau bénite, — répondit Meagles, — et parfois elle s'est montré grossière et intolérablement insolente envers moi. Vous savez pourtant, ma charmante, que je n'ai jamais mérité d'elle un pareil traitement, car je lui ai rendu plus d'un petit service qu'elle ne devrait pas oublier. Plus d'une fois j'ai porté ses bijoux dans les maisons de prêt sur gage, quand elle était à court d'argent et que le Prince était dans l'impossibilité de lui en donner. Souvent je l'ai assistée de mon crédit et de mon argent quand il s'agissait de faire taire des créanciers trop récalcitrants. Mais je ne me souviens pas qu'elle m'ait jamais adressé un mot de remerciement. Elle m'a traité comme si j'étais un laquais, un esclave, un être servile fait pour être employé aux plus vils offices, et qui n'est que trop récompensé par l'honneur de servir la royauté. Voyons, ma chère

Lætitia, n'ai-je pas lieu d'être indigné d'une pareille conduite?

— J'admets que la provocation est bien forte, Tim, — dit l'amazone, — mais vous êtes trop bon garçon pour nourrir des sentiments vindicatifs, surtout contre une pauvre et faible femme appelée bientôt à trouver dans son propre mari, le plus grand de ses ennemis, car le Prince de Galles est bien réellement son mari.

— Si ce n'était qu'une simple question de vengeance, ma chère chasseresse, je pourrais mépriser et en abandonner mon idée. La vengeance contre une femme est indigne d'un homme. Mais la conduite que je me propose de suivre à l'égard de Madame Fitzherbert intéresse tout particulièrement le projet que vous et moi nous avons formé. Par conséquent, comme il convient à mon intérêt, ou plutôt à nos intérêts, de me liguer avec le Prince contre cette dame, vous comprenez très-bien que sa manière d'être avec moi n'est pas faite pour m'inspirer assez de regrets ou de remords, pour me faire hésiter à entreprendre cette croisade contre elle.

— Mais je ne comprends pas comment l'adoption de ce parti peut servir nos vues, — dit l'amazone.

— En quelques mots je vais m'expliquer, — répondit Meagles. — Nous voulons obtenir un empire aussi complet que possible sur le Prince de Galles, n'est-ce pas? Eh bien, laissons-le rompre avec Madame Fitzherbert, laissons s'accomplir son ma-

riage avec la Princesse Caroline de Brunswick, et il est mille fois plus en notre pouvoir que pour le moment actuel; car nous possédons les preuves de son mariage avec Madame Fitzherbert, avec une catholique.

— Je comprends, Tim, — interrompit Lady Lade. — La découverte de ce mariage serait ruineuse pour George, soit comme Prince de Galles, soit comme Roi d'Angleterre, et comme vous le faisiez justement observer; il est plus que jamais enlacé dans les mailles de notre filet.

— Alors vous approuvez le parti que je me propose de suivre? — demanda Meagles.

— Oui, maintenant que je le considère sous toutes ses faces, — répondit l'amazone en poussant de nouveau un joyeux éclat de rire. — Je commence à croire que vous finirez par mourir avec le titre de Duc, Tim. Mais rappelez-vous, — s'écria-t-elle, — que moi aussi je serai Duchesse.

— Je n'ai pas oublié notre marché, mon amour, — s'écria Meagles.

En disant ces mots il fit sentir l'éperon à son cheval et l'amazone l'imitant ils partirent au grand trot.

Il était environ cinq heures moins un quart lorsqu'ils entrèrent dans la ville de Windsor, et s'étant rendu directement à l'*Hôtel du Cœur Blanc*, ils firent installer leurs chevaux dans les écuries de cet établissement. Meagles s'informa auprès du proprié-

taire de l'hôtel des probabilités qu'il y avait d'être reçu le soir même en audience par Sa Majesté. Mais la réponse qu'il reçut le convainquit pleinement qu'il fallait remettre au lendemain matin tout espoir de voir le Roi. Il annonça donc son intention de passer la nuit à l'hôtel, et l'hôtelier le conduisit à un bel appartement.

Une fois bien installé, Meagles commanda un excellent dîner pour lui et pour l'amazone, pendant que Wasp, auquel on avait donné les instructions nécessaires pour qu'il parlât de la chasseresse comme de la femme de son maître, était envoyé à la cuisine pour y être convenablement traité.

Au moyen d'une excellente bouteille de bordeaux et d'une agréable conversation, Tim Meagles et Lady Lade restèrent éveillés jusqu'à près de onze heures.

A neuf heures et demie passées, le lendemain matin, ils étaient assis devant un bon déjeuner, et quand leur repas fut terminé, ils sortirent de l'hôtel et se dirigèrent du côté du château.

## CHAPITRE XII

### L'ENTREVUE

Il nous faut maintenant prier nos lecteurs de nous accompagner dans un petit mais élégant salon du château de Windsor.

Un feu brillant brûlait dans l'âtre et, debout près de la cheminée, sur la tablette de laquelle son bras était appuyé, le Roi George III dictait une lettre à une jeune femme d'une grande beauté qui était assise devant un superbe bureau.

Sa Majesté avait alors cinquante-sept ans. D'une constitution robuste et vigoureuse, George III semblait devoir lutter avec avantage contre l'influence destructive des années, mais les soucis avaient accompli ce que le temps n'avait pu faire, et ils avaient courbé la taille et tracé des rides profondes sur le visage du monarque.

Car il était profond le chagrin qu'il nourrissait au fond de son cœur, de cruels remords torturaient son âme de leurs angoisses ; et il y avait dans la vie du Roi, des moments, des heures, et des jours où il enviait le sort des plus pauvres de ses sujets, qui eux-mêmes ne lui auraient pas porté envie s'ils avaient tout connu.

Jusqu'ici il a été d'usage, de mode, de parler de George III en termes élogieux ; les historiens, pour la plupart, le déclarent un bon Roi, et les idolâtres de la royauté l'ont doté de toutes les vertus possibles. Il a été appelé le père du peuple, le souverain paternel, un modèle de vertu et de moralité. On a gravement dit au monde que l'Angleterre n'avait jamais été aussi heureuse, aussi prospère, aussi libre que sous son règne; et il semble si naturel de parler du *bon vieux temps* de George III que des milliers de nos lecteurs seront sans doute bien étonnés quand je leur certifierai que jamais plus infâme mécréant n'a déshonoré le trône que cet homme!

D'une bigoterie superstitieuse en matière de religion, il nourrissait la foi la plus explicite dans le droit divin des rois. Il considérait le peuple comme ayant été fait pour lui et non lui pour le peuple. Sa nature était si cruellement diabolique, que jamais il n'exerça le droit de grâce et qu'il se réjouissait à l'idée d'envoyer de pauvres misérables à l'échafaud par douzaines à la fois; ses penchants étaient si im-

pitoyablement tyranniques, qu'il fit une guerre sanguinaire aux Américains lorsqu'ils secouèrent si glorieusement son joug ; ses intincts despotiques étaient si prononcés qu'il dépensa des centaines de millions et versa à flots le sang de l'Angleterre pour combattre la Révolution Française et ses principes. Son caractère était si vil, si lâche, et si misérable, que non-seulement il persécutait sans relâche les gens pour leurs opinions politiques et religieuses, mais qu'il mettait en campagne des nuées d'espions et d'agents provocateurs pour soulever des séditions populaires contre lequelles il employait la mitraille et les charges de cavalerie. Tel était George III.

Mais quelle était la belle jeune femme qui écrivait sous sa dictée au moment où nous les présentons à nos lecteurs ?

C'était la fille favorite du Roi, la Princesse Amélie.

Dans l'apparence extérieure et dans la disposition des traits, il existait une grande ressemblance entre cette Princesse et sa sœur Sophie que nous avons déjà fait connaître au lecteur.

La beauté d'Amélie avait pourtant quelque chose de plus voluptueux que celle de Sophie.

Son teint était d'une blancheur éblouissante que relevait encore le ton fin et délicat des couleurs vermeilles qui animaient son visage. Quand son esprit était parfaitement tranquille et que le battement de

son pouls n'était pas accéléré par l'agitation des pensées, des passions, et des émotions, alors le doux éclat de ses grands yeux bleus répandait une expression calme sur toute sa physionomie, qui prenait un air de pensive quiétude. Quand elle était doucement émue par quelque sentiment agréable, le rayonnement de ses beaux yeux d'azur et le doux sourire qui se jouait sur ses lèvres dénotaient l'union d'un cœur chaud et d'une bonne et généreuse nature ; mais quand elle était profondément émue, les regards et les manières de la Princesse trahissaient la vive et impressionnable sensibilité d'une femme passionnée. Alors ses yeux se noyaient dans une voluptueuse langueur, les feux de la sensibilité venaient colorer son visage, et la teinte plus vive qui venait animer ses lèvres charnues indiquait des désirs ardents et une imagination licencieuse.

Ses formes étaient plus pleines et d'un contour plus riche encore que celles de sa sœur, la Princesse Sophie. Ses épaules tombantes étaient doucement arrondies et la faisaient paraître un peu courbée, mais elles empruntaient une apparence de largeur au beau développement de sa poitrine et à la forte saillie de ses seins, dont les globes éblouissants se séparaient à peine dans le milieu et sur les côtés anticipaient sur l'espace occupé par les bras. Le caractère particulier de la beauté de la Princesse Amélie était un embonpoint, une douce plénitude de

formes qui était voluptueuse à l'extrême et qui ne gâtait pas l'agréable symétrie de sa taille qui n'avait cependant rien de comparable à celle d'une sylphide. En vérité, Son Altesse Royale reproduisait le beau type d'Hébé et la séduisante maturité de ses charmes ; sa personne et son tempérament semblaient créés par la nature pour la jouissance des plaisirs sensuels.

Sur ses épaules éblouissantes non de la blancheur de la neige ou de l'albâtre, mais de cette blancheur particulière à la chair vivante si belle et si douce aux yeux, sur ses épaules, disons-nous, flottait une profusion de cheveux soyeux qui n'étaient ni aussi pâles que le blond ni aussi foncés que le brun, mais d'une teinte dorée qui tenait le milieu entre les deux.

Telle était la Princesse Amélie, et quoique le développement de ses formes lui donnât une apparence de maturité indiquant au moins vingt-trois ou vingt-quatre ans, en réalité elle n'en avait que dix-huit.

Il était environ dix heures un quart du matin au moment où nous présentons à nos lecteurs le Roi et sa fille.

Le premier dictait et la dernière écrivait une lettre à la Princesse Caroline de Brunswick qui avait déjà été désignée comme devant être la future épouse du Prince de Galles.

La Princesse venait de fermer, de cacheter la

lettre et d'y mettre l'adresse, lorsqu'un page entra pour informer Sa Majesté qu'une dame et un gentleman imploraient la faveur d'une audience pour affaires concernant Son Altesse Royale le Prince de Galles.

En entendant prononcer le nom de son fils aîné, un nuage se répandit aussitôt sur le visage du Roi; mais retenant l'exclamation de déplaisir qu'il avait sur le bout de la langue, il demanda si la dame et le gentleman, qui demandaient une audience, avaient donné leurs noms.

Le page présenta à Sa Majesté une carte sur laquelle était gravé le nom de M. Meagles.

—J'ai entendu parler de lui... j'ai entendu parler de lui!...—s'écria le Monarque, en jetant avec emportement la carte sur la table. Puis, avec une volubilité plus grande de parole que celle qui lui était habituelle, il ajouta : —Pitt, qui connaît tout, absolument tout, dit que c'est un mauvais chien, un mauvais chien. Et il est très-intime avec George. Oh! oui, très-intime, c'est un compagnon de débauche, je le parierais... je le parierais... Je ne veux pas le voir, — dit le Roi en se tournant vers le page et en lui parlant avec autant d'emportement que si c'était le page lui-même qui l'eût offensé ou contrarié.

Le jeune homme salua et se dirigeait vers la porte, quand la Princesse Amélie, qui avait pris et regardé la carte, lui fit signe de rester. Puis, se le-

vant de son fauteuil et s'approchant de son père, elle dit :

— Vous savez, Sire, que ce gentleman... — M. Meagles, je crois, — ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sur la carte pour s'assurer qu'elle disait le nom exactement, — est un ami intime de mon frère, et ce n'est pas pour un sujet futile qu'il l'a chargé de solliciter une audience de Votre Majesté.

— Est-ce votre avis, Mélia, est-ce votre avis? — s'écria le Roi, qui avait l'habitude de répéter deux fois, d'une façon nerveuse, les petites phrases courtes et tronquées qui constituaient sa conversation.

— Je pense, en effet, mon cher père, que vous devez voir ce M. Meagles, — dit la Princesse d'un ton ferme, mais plein, en même temps, d'une douceur et d'une persuasion irrésistibles.

— Bon, bon, je le verrai, Meagles, n'est-ce pas ? Meagles ! Meagles ! — s'écria le Roi, comme s'il exerçait sa langue à bien prononcer ce nom. — Drôle de nom ! Très-drôle de nom !... Meagles, Meagles, Meagles ! — continua le Roi d'un air pensif.

— Le page attend les ordres de Votre Majesté, — dit la Princesse.

— Oh ! mes ordres, n'est-ce pas ? Monsieur Meagles, n'est-ce pas? — s'écria le Roi, en s'entêtant à répéter ce nom avec une puérile imbécillité. — Mea-

gles! Meagles! Eh bien, faites entrer Monsieur Meagles, et Madame Meagles également, car je suppose que ce doit être Madame Meagles qui est avec lui. Meagles! Meagles!

Le Roi continua à répéter ce nom au moins une douzaine de fois, mais en baissant de ton, de manière à ce qu'il s'éteignît dans un imperceptible murmure.

Le page, ayant compris qu'il devait introduire les visiteurs en présence de Sa Majesté, salua et sortit; la Princesse Amélie se retira également.

Le Roi George III commença alors à arpenter le salon d'un pas nerveux et saccadé, en murmurant de nouveau le nom de Meagles.

Enfin la porte s'ouvrit, et le page annonça Monsieur et Madame Meagles à haute voix.

Un moment après, Tim et l'Amazone se trouvaient en présence du Roi.

George III était très-strict sur l'étiquette, et quand ses yeux rencontrèrent l'habit de cheval de l'homme et le costume masculin de la dame et qu'il les vit tous deux la cravache à la main, une grimace de déplaisir se dessina sur sa physionomie, qui était habituellement morne, distraite, et vide d'expression.

Meagles vit aussitôt que le Roi était mécontent, et la chasseresse s'aperçut également qu'un nuage sinistre se répandait sur ses traits, et cette vérité les frappa tous deux au même instant. Mais ce petit in-

cident ne les prit ni l'un ni l'autre au dépourvu, et Meagles s'empressa de formuler les excuses qui lui parurent convenables.

— Votre Majesté paraît surprise, et sans doute offensée, — dit-il d'un ton respectueux, — que Madame Meagles ait osé paraître dans un pareil costume devant Votre Majesté, et que moi-même je me sois présenté autrement que sous un costume de cour. Mais nous sommes de simples, d'honnêtes gens du peuple, et j'espère que Votre Majesté voudra bien nous excuser d'avoir agi sous l'impulsion du moment quand il s'agissait de servir un ami. En un mot l'affaire qui nous a amenés à Windsor est d'une nature si pressante que nous n'avons réellement pas eu le temps de changer de costume.

— Et votre nom est Meagles, Meagles, n'est-ce pas ? — dit le Roi en l'observant d'un œil soupçonneux.

— Tel est mon nom et je suis tout au service de Votre Majesté, — répondit-il. — Le fils de Votre Majesté, le Prince de Galles, a l'habitude de m'appeler *Tim*, et parfois *mon cher Tim*. Quant à mes créanciers, ils m'appellent l'*honnête Monsieur Meagles*.

— Bon ! bon ! — s'écria Sa Majesté ne sachant comment apprécier ce gentleman, et incertain s'il y avait chez lui une impudence sans pareille ou la franchise naturelle de John Bull. — Nous vous reconnaîtrons à présent, j'ose le dire, j'ose le

dire ; et cette dame est Madame Meagles, n'est-ce pas ?

—C'est en effet Madame Meagles, s'il plaît à Votre Majesté, — répondit Tim.

— Belle femme, monstrueusement belle, — murmura le Roi en se parlant à lui-même, tout en examinant l'amazone de la tête aux pieds. Et pendant qu'il se livrait à cette inspection détaillée de la belle créature qui se tenait parfaitement calme devant lui et dans une gracieuse attitude, un air de satisfaction se répandit sur sa physionomie. — Ah ! belle femme, Madame Meagles ! — Et d'un ton plus élevé, il répéta : — Très-belle femme, Madame Meagles ! extraordinairement belle ! son costume lui va bien après tout, il n'est pas inconvenant, il lui sied très-bien au contraire, parfaitement bien !

Puis, se retournant lentement, il s'assit dans un fauteuil près de la table.

— Vous avez tout à fait charmé les yeux de ce vieux coupable, ma belle, — dit Tim Meagles à demi-voix à l'amazone.

— Hein ?... Quoi ?... quoi ?... — s'écria le Roi en se relevant vivement. — Qu'est-ce que vous dites, Monsieur Meagles ? Qu'est-ce que c'est ? vous parliez d'yeux.

— Je m'étais hasardé à dire, — répondit-il froidement, mais avec un ton respectueux, — que je me flattais que ma femme avait fait une impres-

sion favorable sur les yeux de Votre Majesté.

— Oh ! oh ! bien ! Il n'y a pas de mal à cela, pas de mal du tout, Monsieur Meagles, — s'écria le Roi en se rasseyant tranquillement. — Allons, maintenant, quel est le motif de votre présence ici ? Pourquoi avez-vous sollicité une audience de votre Souverain ? D'après ce que vous m'avez dit jusqu'ici, je ne suppose pas que le Prince de Galles ait fait injure à cette dame, à votre femme ; je veux dire à Madame Meagles.

— Bien loin de là, plaise à Votre Majesté, — répondit Tim. — La vérité est que ma femme est si profondément pénétrée de reconnaissance pour la bonté dont Son Altesse Royale fait invariablement preuve envers moi, qu'elle a insisté par m'accompagner au château de Windsor, dans l'espoir que ses prières et ses instances, unies aux miennes, pourraient avoir quelque poids sur les déterminations de Votre Majesté.

— Prières ! instances ! voyons, — s'écria le Roi, — de quoi s'agit-il ? Parlez, Meagles, ou vous, Madame, parlez pour votre mari.

— S'il plaît à Votre Majesté, — dit l'amazone en s'approchant et en se tenant dans une pose gracieuse devant Sa Majesté, — c'est dans l'intérêt du Prince de Galles que mon mari et moi nous avons eu la hardiesse de nous présenter devant notre Souverain, pleinement convaincus que notre bon et gracieux Roi voudrait bien, dans tous les cas, nous

écouter avec patience, d'autant plus que ce n'est pas pour notre compte que nous venons implorer une faveur.

— Parfaitement exprimé, vóix musicale, belles dents, — murmura le Roi en se parlant à lui-même; puis élevant la voix, il dit : — Continuez, Madame Meagles, je vous écoute avec attention, Madame Meagles, continuez.

— Ce qui m'afflige profondément, s'il plaît à Votre Majesté, — reprit-elle, — c'est que...

— Non, non, il ne me plaît pas que vous soyez affligée, Madame Meagles, — s'écria George III en l'interrompant avec bonne humeur. — Mais continuez, continuez, Madame Meagles, je suis de nouveau tout attention... tout attention...

— J'étais sur le point d'informer Votre Majesté, — continua l'amazone, — que Son Altesse Royale le Prince de Galles a eu le malheur de séduire une jeune dame de bonne famille...

— Il a eu le malheur ! — s'écria le Roi en se remettant sur ses pieds, — le malheur, avez-vous dit, Madame Meagles? le malheur, en vérité, le malheur! Et je vous prie, n'y a-t-il pas aussi malheur de l'autre côté? La jeune femme n'a-t-elle pas lieu de se plaindre, Madame Meagles? Voyons, répondez, le malheur, en vérité !

Lo Monarque retomba de nouveau dans son fauteuil.

— J'ai voulu dire, s'il plaît à Votre Majesté, —

reprit la chasseresse, après avoir jeté un regard plein de malice à Tim Meagles, que toute cette scène amusait d'une façon peu commune, — j'ai voulu dire que c'était un grand malheur pour les deux parties, pour la jeune dame, qui appartient à une bonne famille, alliée à un pair du royaume, et pour Son Altesse Royale, qui est obligée de prendre promptement un parti pour étouffer l'affaire.

— Et c'est dans ce but qu'il vous a envoyés tous deux auprès de moi ! — s'écria le Roi en se levant encore de son fauteuil dans un mouvement d'emportement. — Sur ma parole ! Un joli malheur, vraiment ! De droite et de gauche des histoires de séduction me reviennent aux oreilles, et le héros toujours, George, Prince de Galles ! Joli malheur, en vérité ! Une jeune fille alliée à la pairie ! Qui est-elle, Madame ? — s'écria-t-il en se tournant brusquement du côté de l'amazone.

— Son nom est Octavie Clarendon, s'il plaît à Votre Majesté, — lui fut-il répondu. — Son père est un parent éloigné de Lord Marchmont.

— Ah ! Lord Marchmont, bon Tory, ferme soutien, ferme pilier du trône ! — s'écria le roi. Puis, devenant considérablement plus calme, il secoua la tête en disant : — Cette affaire mérite considération. Il ne faudrait pas offenser un homme comme Lord Marchmont, qui vote toujours en faveur des mesures ministérielles. Lord Marchmont, bon Tory, qui

voterait blanc ou noir, selon mon bon plaisir. Ah ! c'est un véritable aristocrate, un noble de la bonne race, que Lord Marchmont! Eh bien! Madame Meagles, je suppose que ce malheur est encore inconnu?

— C'est en effet ce qui est, s'il plaît à Votre Majesté, — répondit Lady Lade.

— Et que proposez-vous? quelle idée avez-vous à me suggérer? que demandez-vous? — demanda le Roi en reprenant de nouveau place dans son fauteuil.

— De conférer l'honneur de la pairie avec une pension convenable à M. Clarendon, le père de la jeune dame que le Prince a séduite, — fut-il répondu.

— Jamais! — s'écria George III, dont les joues bouffies devinrent tout à coup rouges de colère; puis, bondissant de son siége, il se tint pendant quelques instants lançant des regards féroces sur l'amazone, mais incapable de prononcer une parole. — Non, jamais! — s'écria-t-il enfin. — Je ne me laisserai pas engager dans une voie pareille. Quoi! déshonorer la pairie en faisant d'elle le prix de la beauté d'une fille! Sur ma parole, Madame Beagles... non... Meagles... je vous demande pardon, Madame Meagles... Je suis surpris que vous et votre mari vous ayez eu l'audace de vous présenter devant moi dans un semblable but. Notre entretien est terminé, l'audience est close.

Et le Roi, se détournant tout à coup, se dirigeait vers la porte d'un appartement intérieur, lorsque Tim Meagles s'écria :

— Un mot encore, s'il plaît à Votre Majesté!

— Un mot? — répéta le Roi en s'arrêtant court. — Dans quel but, Monsieur? qu'est-ce que vous ou votre femme pouvez avoir à me dire de plus? Un mot, en vérité, un mot!

— Oui, un mot, — s'écria Meagles en accentuant ses paroles; — car Votre Majesté ne paraît pas comprendre ce qu'il y a de sérieux... d'extrêmement sérieux...

— Qu'est-ce qu'il y a de sérieux, Monsieur? — demanda le Roi en se retournant et en revenant sur ses pas du côté de ses importuns visiteurs. — Qu'y a-t-il de sérieux, Monsieur? — répéta-t-il.

— Ce qu'il y a de sérieux dans la position de Son Altesse Royale, — reprit Meagles d'un ton ferme et résolu.

— Ce n'est pas moi qui l'ai placé dans cette position, — s'écria Sa Majesté. — Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même, qu'à lui-même. Vous pouvez vous retirer, Monsieur Meagles, Meagles, vous pouvez vous retirer tout prolongement de cet entretien serait inutile, complétement inutile.

— Non, Votre Majesté ne voudra pas réduire Son Altesse Royale à l'emploi des mesures extrêmes, — dit Tim, — et les désagréables effets de cette

affaire ne seront pas éprouvés par lui seul.

— Que voulez-vous dire, Monsieur? — demanda le Roi frappé par l'audace singulière de ces paroles qui semblaient évidemment cacher une menace. — Que voulez-vous dire? Parlez, Monsieur, que voulez-vous dire? — répéta-t-il avec emportement.

— Je veux dire, Sire, — répondit Meagles en regardant le monarque en face, — que Son Altesse Royale ne tombera pas seule; si elle succombe sous le poids de la honte et de l'infamie, elle en traînera d'autres avec elle; oui, lors même que ce serait son propre père, et c'est la vérité devant Dieu!

George III tomba sur un fauteuil, la poitrine oppressée et respirant à peine.

Était-il possible qu'il eût bien entendu ou ses oreilles l'avaient-elles trompé? Il ferma les yeux pendant quelques instants, pour mieux s'isoler en dérobant à sa vue les objets extérieurs, et ce court et pénible moment de réflexion suffit pour le convaincre qu'il n'était pas le jouet d'une illusion, que ses oreilles ne l'avaient pas trompé et qu'une sombre menace, mais fort intelligible, avait été exprimée par l'homme audacieux qui était en sa présence.

Alors tout le sang vindicatif des Guelfes lui monta au visage, teignant jusqu'au blanc de ses yeux qui semblaient prêts à lui sortir de la tête, et, s'élan-

çant de son siége, il lança un regard furibond à Meagles en s'écriant :

— Je vous comprends, Monsieur, je vous comprends! Mon fils a fait de vous l'instrument et l'agent de ses indignités et vous avez été assez vil pour prêter votre appui à ses intentions parricides. Mais vous pouvez retourner auprès de lui, Monsieur, vous pouvez retourner auprès de lui et lui dire que je brave ses menaces. Oui... moi... son père... moi... le Roi... je méprise et je me ris de ce qu'il peut tenter pour... pour...

— Votre Majesté doit savoir que les gros mots ne rompent pas les os, — interrompit Tim Meagles avec un air de tranquille assurance qui confondit complétement le Roi. — Votre Majesté a cru convenable d'accoupler mon nom d'une façon injurieuse avec celui de Son Altesse Royale le Prince de Galles, mais je suis d'une étoffe assez résistante pour supporter tout ce que Votre Majesté a dit et bien plus encore.

— De pareilles paroles à moi, Monsieur! — s'écria George III écumant de rage. — Sortez!

Et il étendit la main vers le cordon de la sonnette.

— Un mot! un seul mot encore! — cria Meagles. — Votre Majesté désire-t-elle réellement qu'un certain certificat soit rendu public?

— Je m'en inquiète peu! — s'écria le Roi en tenant toujours le cordon de la sonnette. — Comme

mon indigne fils vous êtes naturellement au courant du secret concernant ce fragment de document...

— Un fragment! — répéta Meagles, — un fragment, dit Votre Majesté? Je vous demande humblement pardon, Sire, mais le document entier est en notre possession, en *ma* possession.

— C'est faux, Monsieur, c'est faux! — s'écria George III. — Mon fils m'a déjà dit cela fort souvent, mais il n'a jamais pu en produire plus que la moitié.

— Votre Majesté a maintenant une excellente occasion pour voir le tout, — dit Tim Meagles avec un ton de froide assurance, qui frisait presque l'insolence, en dépliant le certificat.

— Et ce sera une petite pièce fort intéressante à faire imprimer et à lancer dans le monde, — dit l'amazone venant de nouveau au secours de son mari.

— Ah! vous n'oseriez pas, non, vous ne pourriez pas, — balbutia le Roi lorsque la preuve, la damnable preuve de son atroce parjure envers Hannah Lightfoot, fut placée sous ses yeux et qu'un simple regard jeté sur cette pièce l'eut convaincu que la moitié qui manquait avait été retrouvée et qu'aucun faux n'avait été pratiqué pour suppléer à l'absence de cette seconde moitié.

Retombant sur le fauteuil qu'il avait si souvent pris et quitté pendant ce mémorable entretien, le

Roi se couvrit le visage de ses mains et gémit tout seul dans l'amertume de son cœur. Il oublia qu'il y avait des personnes présentes pour le voir et pour l'entendre, et lors même qu'il se le serait rappelé, il eût été incapable de dominer la profonde émotion qu'il éprouvait.

Car, dans le cœur de ce Roi, il y avait certaines cordes qui vibraient en lui faisant ressentir d'inexprimables angoisses, et avec la rapidité d'un tourbillon, sa mémoire remontait le cours des années. Elle le reportait à ces jours, aux jours de sa jeunesse, où il avait pour la première fois; bien plus, pour la seule fois de toute sa vie, où il avait goûté cette goutte de baume qui, versée dans la coupe de fiel de ce monde, convertit le breuvage en un nectar délicieux. Car telle est l'influence de l'affection d'une femme et c'était l'amour d'une âme tendre et confiante qui lui avait été donné! Puis, après avoir appris à connaître toute la délicatesse de ce cœur de femme, il avait néanmoins brisé les liens qui attachaient ce cœur au sien, et il savait que le malheureux être qui avait trop tendrement adoré et chéri son image était parti, enlevé par une mort prématurée, victime infortunée de son parjure et de l'oubli de tous ses serments! De longues, oh! de bien longues années s'étaient écoulées depuis. Il avait épousé une autre femme, une nombreuse famille était venue l'entourer. Mais si la perfidie a ses heures, si la séduction a ses triomphes, le remords

ne manque jamais de venir tôt ou tard réclamer ses droits. Aussi y avait-il des moments où ce mauvais Roi était écrasé par les angoisses de sa conscience, par les tortures du souvenir, et, bien que les années eussent passé sur son cœur, il devait apprendre dans sa vieillesse que, comme les cités ensevelies, toutes les passions et toutes les espérances d'un autre âge existaient encore sous la lave qui les recouvrait.

Pendant près de cinq minutes, George III resta absorbé dans les plus douloureuses réflexions, et Tim Meagles et l'amazone osaient à peine échanger un regard, car ils éprouvaient un secret effroi en voyant l'abime de douleur et d'humiliation dans lequel ils avaient plongé ce malheureux monarque.

A la fin le Roi releva brusquement la tête, et faisant signe à Meagles d'approcher, il dit d'une voix basse et douloureusement altérée :

— Dois-je comprendre que la pièce que vous m'avez montrée devra m'être remise si la demande de mon fils est satisfaite?

— Votre Majesté ne peut espérer que je me sépare d'une aussi précieuse relique, — dit Meagles. — Puis, lançant au monarque un regard significatif, il ajouta : — Une telle pièce vaut un duché.

— Que Dieu protége mon fils, qu'il le garde contre de semblables extorsions, quand il me succédera! — murmura le Roi avec un accès de nouvelle

irritation. Mais, dominant aussitôt sa colère et faisant tous ses efforts pour reprendre son calme, il ajouta d'une voix plus haute : — Monsieur Meagles vous ne publierez pas ce document... vous ne pouvez pas en avoir le désir... non, je suis sûr que vous ne le voudriez pas, et maintenant, écoutez-moi attentivement, très-attentivement.

Sa Majesté s'arrêta un moment pendant que Meagles et l'amazone se rapprochaient tous deux de lui.

— Vous êtes des gens raisonnables, tous les deux, vous êtes très-raisonnables, j'en suis sûr, — reprit le Roi, — et vous devez comprendre que je ne puis conférer une pairie d'une façon aussi brusque et aussi extraordinaire. Mais je vais vous dire ce que je ferai, Monsieur Meagles, et à vous aussi, Madame Meagles. Je parlerai à Pitt au sujet de Lord Marchmont; je lui dirai que je veux donner une marque de mon estime à ce noble personnage, et il fera une enquête sur Sa Seigneurie et sur les membres de sa famille. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Eh bien, le nom de M. Clarendon se révélera, et tout ce qu'il me faut, c'est qu'il soit mis sur le tapis. Le reste s'arrangera facilement, très-facilement, — ajouta le Roi en ayant plutôt l'air de se parler à lui-même que de s'adresser à d'autres. — Oui, oui, il n'y aura pas de difficulté, pas de difficulté, Monsieur Meagles, Monsieur Meagles, — s'écria Sa Majesté brusquement après un moment de silence. — Vous allez re-

tourner auprès de mon fils et vous l'informerez que pour la dernière fois je consens à le tirer d'embarras. Dans huit jours, dix jours au plus, une pairie sera conférée à ce M. Clarendon dont vous m'avez parlé. Dans l'intervalle, le secret le plus strict doit être gardé touchant cette négociation. Je présume que ce M. Clarendon ignore encore la honte de sa fille?

Meagles répondit affirmativement.

— Tant mieux, — continua le Roi s'exprimant avec plus de calme qu'il ne l'avait encore fait. — Maintenant, comprenez-moi bien, Monsieur Meagles, et vous aussi, Madame Meagles. Comprenez-moi bien, je vous le répète, quand je vous dis qu'il ne faut pas qu'un seul mot soit dit ou même insinué à M. Clarendon avant que mon ministre n'ait officiellement fait connaître ma royale volonté et mon bon plaisir à son sujet. Le jour même où cette communication sera faite, le Prince de Galles en sera averti, et alors, et seulement alors, Monsieur Meagles, on pourra faire connaître à M. Clarendon que l'octroi de la pairie est le prix de son silence et de sa tolérance. Vous comprenez ce que je veux dire, — ajouta le monarque avec impatience, en se levant brusquement de son siége.

— Je comprends parfaitement Votre Majesté, — dit Meagles, — et je remercie Votre Majesté pour sa gracieuse promesse dont je me fais avec joie le messager auprès de Son Altesse Royale le Prince de Galles.

Le Roi attendit à peine la fin de sa phrase et se retira dans l'intérieur de ses appartements.

Tim Meagles et l'amazone quittèrent bientôt le château de Windsor très-satisfaits du résultat de leur entrevue avec le Roi.

## CHAPITRE XIII

### LA PRINCESSE AMÉLIE

La fille favorite de George III, après avoir quitté le Roi pour qu'il pût accorder audience à Meagles et à sa belle compagne, se retira dans une pièce voisine, où elle essaya de se distraire en prenant un livre. Mais un pressentiment lui disait qu'il était arrivé quelque chose de désagréable à son frère le Prince de Galles, et, craignant qu'une telle nouvelle ne produisît un fâcheux effet sur son père, son inquiétude devint presque pénible, et, quand elle entendit le Roi parler haut et avec le ton de la colère, elle ne put supporter plus longtemps les tourments de l'incertitude.

S'étant approchée de la porte qui séparait les deux pièces, elle arriva juste au moment où son père interrompait l'amazone pour s'étendre sur le mot malheur qu'elle avait prononcé; mais ce ne fut

qu'après que plusieurs autres phrases eurent été échangées entre Sa Majesté et l'amazone que la Princesse Amélie apprit toute la vérité, c'est-à-dire que son frère avait séduit une jeune dame de bonne famille, que le nom de sa victime était Octavie Clarendon, que cette jeune fille était parente de Lord Marchmont, et qu'une pairie et une pension étaient demandées comme moyen d'imposer le silence sur le déshonneur de la jeune fille et sur la trahison de l'héritier présomptif.

La Princesse Amélie fut certainement choquée, mais elle ne fut pas autrement étonnée. Les irrégularités de conduite, les folies, et les galanteries de son frère ainé étaient trop nombreuses, trop notoires et trop flagrantes pour être entièrement un secret pour elle. Et puis, il arrivait souvent au Roi de déplorer, quand il était seul avec sa fille favorite, le genre de vie que menait le Prince de Galles.

Elle ne fut donc pas étonnée, disons-nous, quand, par la conversation qui avait lieu entre son père et l'amazone, elle apprit les nouvelles amours de son frère et l'embarras dans lequel elles le mettaient; elle ne fut pas non plus étonnée d'entendre son père refuser péremptoirement d'accorder la pairie qui lui était demandée pour M. Clarendon.

Mais nulle plume ne pourrait décrire son étonnement et son indignation, quand elle entendit Meagles prendre la parole et exprimer de sombres menaces. Elle pouvait à peine en croire ses oreilles; elle

écoutait, la respiration suspendue et sa poitrine était aussi immobile que si elle eût été une statue de marbre!

— *Je veux dire, Sire, que Son Altesse Royale ne tombera pas seule; si elle succombe sous le poids de la honte et de l'infamie, elle en entraînera d'autres avec elle... oui, lors même que ce serait son propre père!*

Telles furent les paroles que la Princesse Amélie saisit au passage, telles furent les paroles que l'émissaire de son frère avait l'audace d'adresser à son père, au Roi d'Angleterre!

Mais la scène qui suivit fut plus significative et d'une plus mystérieuse importance. Ce Meagles devint plus hardi et il parla avec le ton de défi à Sa Majesté, puis vinrent les quelques mots échangés rapidement concernant le certificat.

La Princesse Amélie était stupéfaite, confondue. Pâle comme le marbre, elle s'appuyait contre la porte pour se soutenir. Elle entendit son père sangloter et elle ne pouvait voler à son secours. Ses jambes étaient paralysées, sa respiration suspendue. Un muet étonnement la dominait, une effroyable consternation la tenait sans force, immobile, et sans voix. Elle ne pouvait pas même remuer ses paupières, ses lèvres restaient entr'ouvertes, sa poitrine était soulevée et immobile.

Que pouvait être le document que Meagles avait produit?... Quel charme pouvait-il exercer sur son

père?... Quel crime ou quelle infortune pouvait donner à ce document une pareille influence sur lui?

Avec la rapidité de la foudre, ces pensées lui traversèrent l'esprit. Mais quelle idée son imagination pouvait-elle lui suggérer pour répondre aux questions qu'elle s'adressait?

Chut!... Le silence est de nouveau rompu dans la pièce voisine... Le Roi parle. Elle écoute comme si sa vie dépendait de la finesse de son ouïe à saisir les paroles qu'il prononce. Il demande si le document lui sera remis. Meagles refuse. Bien plus, il déclare même avec assurance qu'il a la valeur d'un duché!

Un frisson, comme un serpent qui l'enserrerait tout à coup dans ses replis visqueux, parcourut le corps de la Princesse; car il fallait que son père eût commis quelque crime effroyable, ou que Meagles fût le dépositaire de quelque terrible secret concernant la famille royale, c'était évident. S'il en était autrement, comment cet homme oserait-il élever la voix devant le Roi d'Angleterre, et bien plus lui dicter des conditions sur un ton qui prouvait qu'il ne s'était pas mépris sur la terrible influence qu'il avait sur ce malheureux monarque?

Elle entendit ensuite le Roi souscrire à ces conditions et aller même jusqu'à s'humilier, au point d'admettre qu'il devait user de subterfuge et d'artifice vis-à-vis du premier ministre pour obtenir une pairie et une pension pour M. Clarendon.

Un froid mortel saisit la malheureuse Princesse.

Elle aimait son père aussi tendrement qu'un enfant peut être dévoué à ses parents, et l'entretien qu'elle venait d'entendre lui avait révélé des choses ou plutôt avait excité en elle des alarmes et des appréhensions si vagues, si incertaines, et pourtant si terribles, que le froid de la mort semblait s'être emparé d'elle. Mais ce sentiment céda bientôt à une émotion plus douloureuse encore. Car lorsqu'elle songea à la profonde humiliation à laquelle son père venait d'être réduit et que ce père était un Roi, elle sentit comme un fer chaud lui pénétrer dans le cœur, comme si du plomb fondu lui tombait sur le crâne. Puis, pour éviter de laisser échapper les cris nerveux qu'elle sentait venir jusqu'au bord de ses lèvres, elle s'éloigna vivement de la porte contre laquelle son oreille était restée jusque-là rivée, et d'un pas chancelant mais rapide elle s'enfuit dans les appartements particuliers.

Après s'être jetée sur un sofa, la jeune Princesse s'abandonna à sa douleur. Des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux, qui jusqu'alors étaient restés secs et brûlants, et sa poitrine, sa belle poitrine virginale s'éleva et s'abaissa dans des mouvements convulsifs, comme si son cœur avait voulu se briser contre son enveloppe.

Mais au bout de quelques minutes, ce flot de larmes fut suivi du soulagement qu'apportent invariablement les pleurs, et la violence de son affliction s'apaisa. Par degrés cependant, elle éprouva une

sensation suffoquante, un besoin de respirer le grand air et l'envie de sentir une fraîche brise caresser son front et ses joues, dévorés par un feu brûlant.

Après avoir mis un modeste chapeau et jeté sur ses épaules une simple écharpe, elle descendit l'escalier conduisant aux jardins du château de Windsor. Mais en apercevant quelques personnes attachées à la maison royale qui se promenaient sur les pelouses et voulant s'abandonner dans sa solitude aux pensées qui l'oppressaient, elle tourna ses pas dans une autre direction et elle entra dans le parc.

Sa mise était si modeste, elle avait l'air si triste, sa physionomie exprimait une telle affliction, sa marche était si agitée, qu'un étranger n'aurait jamais soupçonné en elle l'une des filles si enviées de la maison royale d'Angleterre.

Et en vérité la jeune Princesse était tout à fait misérable, car son âme était pleine des plus tristes pressentiments par rapport à son père, à son frère aîné, et même à toute sa famille, et elle ne pouvait s'empêcher de penser, dans le plus profond de son cœur, que c'était une malédiction au lieu d'une bénédiction qui attendait la couronne d'Angleterre.

Pour le moment, toutes ses pensées s'étaient presque complètement reportées sur son frère aîné, le Prince de Galles ; et elle était si absorbée dans la contemplation de sa carrière et de l'ignominieuse catastrophe à laquelle son genre de vie le condui-

sait, qu'elle avait presque oublié la scène qui venait de se passer au château de Windsor.

C'est au milieu de ces affligeantes réflexions que la Princesse Amélie aperçut tout à coup un individu tristement appuyé contre un arbre. Grande, bien mise, cette personne attira tout à coup son attention; car elle se sentit convaincue que c'était celui qui faisait le sujet de ses pensées, son frère George, Prince de Galles. Ses bras étaient croisés sur sa large poitrine, ses yeux étaient fixés vers la terre et il était évidemment plongé dans une profonde méditation.

— Ah! — pensa la Princesse, — je comprends la raison de sa présence ici! Torturé par l'incertitude, il attend ses émissaires pour apprendre l'issue de leur entrevue avec le Roi. Pauvre frère! Malgré toutes ses fautes, je l'aime bien! et plus encore maintenant que je le sais malheureux! Mais au moins il est en mon pouvoir de le soulager de cette anxiété qui tourmente son âme en ce moment. Oui, je puis me permettre de lui annoncer que la pairie sera conférée à M. Clarendon et que par conséquent la cause de ses plus cruels embarras n'existe plus.

Ces pensées traversèrent l'esprit de la tendre et aimable Princesse en beaucoup moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour les exprimer, et, s'approchant à la hâte de l'individu qui était appuyé contre un arbre, elle se jeta dans ses bras, accablée par la violence de ses sentiments et lui faisant ainsi connaître

au même instant et sa présence et son chagrin.

L'individu tressaillit d'un étonnement dont la Princesse ne put s'apercevoir, car elle était en ce moment aveuglée par les larmes et suffoquée par ses sanglots. Tous les détails, toutes les circonstances particulières de la scène qui venait de se passer se représentaient à son esprit : l'humiliation de son père, le triomphe de Meagles, le document mystérieux; tout se retraçait vivement à sa mémoire. Et elle savait que son frère était la cause de l'angoisse, de la dégradante humiliation que son père venait d'éprouver; elle se rappelait que c'était ce même frère qui avait envoyé ses émissaires pour menacer, intimider, et violenter ce père qu'elle aimait si tendrement, et son bon cœur était douloureusement blessé. Elle était accablée par le paroxysme d'une douleur qui ne trouvait qu'un incomplet soulagement dans les larmes abondantes qu'elle versait sur la poitrine de celui qui la soutenait et sur les bras duquel elle s'appuyait pour ne pas tomber.

— O George! mon cher frère! qu'avez-vous fait? — s'écria-t-elle enfin, mais d'une voix encore suffoquée par des sanglots. — Est-il possible que vous ayez pu avoir recours aux menaces pour forcer votre père, votre Roi!

— Au nom du ciel! illustre dame, car c'est ce que je dois conclure de vos paroles, prenez garde à ce que vous dites... Il y a quelque étrange méprise...

Un cri s'échappa des lèvres de la Princesse, lors-

qu'elle s'arracha des bras qui la tenaient à demi embrassée ou plutôt dans lesquels elle s'était elle-même jetée, et, lançant un pénétrant et douloureux regard sur la belle quoique triste physionomie de l'étranger, sur laquelle se lisait alors un tendre intérêt mêlé au plus profond respect, elle s'écria :

— Juste ciel ! qu'ai-je fait ?

Elle serait tombée par terre, si l'étranger ne l'avait pas reçue dans ses bras.

Mais elle était évanouie.

Il jeta un regard rapide autour de lui. Pas une âme n'était à portée de venir à son aide ou de courir demander du secours. Le château était à un mille de distance, et il n'y avait même pas une goutte d'eau pour en humecter le beau front de la Princesse, car d'après ses paroles elle devait être une des Princesses royales.

Agenouillé sur le gazon, il la soutenait dans ses bras, desserrant l'écharpe bordée de fourrure qui entourait son cou, dénouant les rubans de son chapeau, et cherchant, autant que les convenances et une honorable délicatesse le permettaient, à lui donner de l'air.

Puis, comme elle restait immobile et privée de sentiment, il ne put s'empêcher d'être frappé par la beauté de son visage et par les contours doucement arrondis de toute sa personne. Même au milieu de la profonde mélancolie qui remplissait son âme, un sentiment de tendre intérêt prenait naissance dans

son cœur pendant qu'il contemplait la Princesse. Son visage, dont les couleurs avaient fui, conservait une si douce et si touchante beauté sous la rigidité de cette mort apparente et sous les tons de marbre qui l'avaient envahie, qu'il lui semblait que c'était le rêve du génie d'un poëte réalisé par le ciseau d'un sculpteur. Et, pendant que celui qui la soutenait dans ses bras contemplait ce beau visage, un soupir, un profond soupir s'exhala des profonds abîmes de son âme; car si quelqu'un, quelques minutes avant, lui avait dit que ses sentiments pouvaient être si tôt réveillés et son cœur ému par la beauté sous la forme d'une femme, il aurait déclaré que l'amour était une fleur qui s'était flétrie dans son âme, une feuille qui s'était desséchée, et que rien ne pouvait réveiller la passion et raviver la flamme sous les ruines qui s'étaient amoncelées dans son cœur.

Une faible rougeur commença à reparaître sur les joues de la Princesse, une teinte plus vive vint ranimer ses lèvres qui s'agitaient sous le mouvement de la respiration qui reprenait son cours, sa poitrine se soulevait et s'abaissait par un mouvement lent, mais visible, et, rouvrant ses yeux d'azur, elle arrêta ses regards sur le visage qui était penché sur le sien.

Tout d'abord ces regards étaient vagues et égarés; mais bientôt le feu de l'intelligence revint briller dans les doux yeux de la Princesse, et, se rappelant

aussitôt tout ce qui s'était passé, elle dit d'une voix affaiblie et tressaillante :

— Je vous remercie, Monsieur, de vos bons soins... Une méprise... une étrange méprise...

Puis, s'arrêtant court à la pensée qu'elle s'était jetée pleurant et sanglotant dans les bras d'un étranger, son visage se couvrit d'une vive rougeur.

— Votre Altesse Royale peut être certaine que je suis un homme d'honneur, — répondit l'étranger d'un ton sérieux en aidant délicatement et doucement la Princesse à se remettre sur ses pieds. — Et elle peut compter que les paroles qui sont sorties de ses lèvres ne seront jamais répétées par moi. Il m'est facile de comprendre d'où provient l'erreur, car je n'ignore pas qu'une merveilleuse ressemblance existe entre moi et Son Altesse Royale le Prince de Galles.

— Une si extraordinaire ressemblance que jamais je n'en ai vu de pareille jusqu'à présent ! — murmura la Princesse Amélie en jetant un timide regard sur la physionomie de l'étranger, qui portait encore une expression de profonde tristesse mêlée à un tendre intérêt; puis, mettant à la hâte de l'ordre dans sa toilette, elle dit : — Je vous remercie de nouveau de la courtoisie, non, de la générosité dont vous avez fait preuve envers moi... Puis-je vous demander le nom de celui auquel je conserverai toujours la plus grande obligation?

— Sans doute mon histoire romanesque et mes

cruelles infortunes ne sont pas complétement inconnues, même d'une dame placée dans une sphère aussi élevée que celle à laquelle appartient Votre Altesse Royale, — dit l'étranger; —car, il y a fort peu de temps, j'étais un objet d'exécration universelle, une accumulation de crimes, dont un seule aurait suffi pour marquer un homme d'une indélébile infamie...

— Ah! je vous connais, Monsieur, et je sympathise bien sincèrement avec votre infortune, — s'écria la Princesse Amélie, dont la mémoire venait d'être frappée d'une clarté soudaine. — J'ai lu votre procès dans les journaux, et maintenant je me rappelle parfaitement qu'il a été fait mention de votre ressemblance extraordinaire avec la famille royale, et la réalité de cette remarque a été pleinement constatée par l'incident de ce matin, — ajouta-t-elle en baissant la tête, tandis qu'une vive rougeur couvrait de nouveau son charmant visage. Mais, relevant presque aussitôt les yeux, elle dit d'un ton plein de la grâce la plus séduisante : — Sir Richard Stamford, vous êtes un homme d'honneur, et je n'ai pas à rougir comme une coupable de l'erreur dans laquelle je suis si innocemment tombée.

— Votre Altesse Royale peut considérer l'incident de ce matin comme s'il n'avait jamais existé, — dit le Baronnet.

— Non, ce n'est pas tout à fait de cette manière que je veux le considérer, — s'écria la Princesse. — Votre conduite envers moi a été trop généreuse, vos

attentions trop délicates pour que je puisse me permettre l'ingratitude de l'oubli... Si vous voulez m'accompagner au château, j'aurai lé plus grand plaisir à vous présenter à Leurs Majestés.

— Gracieuse Princesse, — se hâta de dire Sir Richard Stamford, — vous me faites beaucoup trop d'honneur. Ce serait avec le plus grand bonheur que je vous accompagnerais jusqu'à l'enceinte de la résidence royale, mais je vous demande pardon si je n'en franchis pas le seuil.

— Pensez-vous, Sir Richard Stamford, que vous y seriez reçu avec une froide et glaciale cérémonie? — s'écria la généreuse Princesse. — Non, non. J'informerai franchement et naïvement mon bien-aimé père de l'origine de notre connaissance, et il vous remerciera de votre chevaleresque conduite envers sa fille... Venez, Sir Richard Stamford, vous m'accompagnerez au château.

Et la Princesse avec la plus aimable cordialité, mais avec la dignité d'une jeune fille, et, en observant les convenances gracieuses de son rang et de son sexe, prit le bras que le Baronnet osait à peine lui offrir.

— Votre Altesse Royale, — dit-il pendant qu'ils s'acheminaient lentement vers le château, — m'a honoré d'une invitation qui, en toutes circonstances, équivaudrait à un ordre; mais elle a été faite avec une telle bonté, qu'il y aurait une impardonnable et brutale impolitesse à présenter une excuse pour n'y

pas céder; néanmoins il me faut courir le risque de provoquer le déplaisir de Votre Altesse Royale.

— Vous êtes incapable de le mériter, Sir Richard Stamford, — se hâta de s'écrier la Princesse Amélie. — Si vous ne voulez pas passer le seuil du château, je croirai que vous avez de bonnes raisons pour décliner mon invitation et nous n'en serons pas dans de moins bons termes d'amitié.

— Chaque mot que prononce Votre Altesse Royale redouble ma reconnaissance, — dit Sir Richard Stamford. — Permettez-moi donc de m'expliquer. Mes récentes infortunes ont produit un effet qui ne peut être immédiatement dominé et qui jamais ne s'effacera. Il y a quelques semaines à peine, j'étais heureux époux, j'avais un intérieur charmant et une femme que j'adorais; maintenant je suis seul au monde. J'ai été frappé dans mon amour, et la ruine a passé sur ma maison!... Poussé par le sentiment de mes devoirs envers la société, autant que par le désir de la vengeance que l'homme le plus vertueux ne peut pas complétement éteindre dans son cœur, j'ai poursuivi mes ennemis jusqu'à ce qu'ils aient été envoyés à l'échafaud. Martin et Ramsey ont péri par la main du bourreau; mais au moment où il ont été lancés dans l'éternité, s'est éteint en moi le seul intérêt qui me soutenait dans la vie. Un profond découragement s'est emparé de moi, et j'ai senti que son influence était irrésistible. J'ai fui le tumulte de Londres... Je suis venu cher-

cher la retraite dans les environs de Windsor... Là je me suis abandonné aux souvenirs du passé, et, lorsque le poids de mes pensées devient intolérable, je cherche le grand air et je viens errer ici, dans ce parc, pendant des heures entières. Parfois je crains de devenir fou, et par instants je me sens vaciller sur le bord de l'abîme du suicide.

— Grand Dieu! Ne parlez pas ainsi, Sir Richard Stamford, — s'écria la Princesse en le regardant avec l'expression de sympathie d'une sœur pour un frère bien-aimé, car elle se sentait irrésistiblement entraînée vers ce malheureux homme, dont les infortunes constituaient le plus extraordinaire roman de la vie réelle dont le monde pût fournir un exemple.

— Je demande pardon à Votre Altesse Royale, — dit le Baronnet. — Je sens bien que je ne devrais pas l'importuner de mes chagrins! Mais, je le demande à Votre Altesse Royale, serait-il convenable de présenter un homme dont le cœur est aussi dévasté que le mien devant Vos Augustes parents?... Oh! non, non! Il n'y a pas de solitude assez profonde pour ensevelir la noire misanthropie que j'entretiens dans mon cœur et qui doit désormais former le fond de mon caractère...

— Sir Richard Stamford, — interrompit la Princesse Amélie en parlant avec une gravité qui contrastait d'une façon singulière, non-seulement avec sa jeunesse, mais avec le type de beauté de son vi-

sage de chérubin, — il faut que vous me permettiez de prendre le rôle d'un conseil, d'un guide, et d'un ami ; je vous avouerai franchement que, lorsque j'ai lu dans les journaux le romanesque récit de vos chagrins et de vos malheurs, j'ai conçu une compassion sans limites pour l'homme qui avait eu à soutenir le poids d'une telle accumulation d'infortunes. Je ne me doutais guère que je devais me rencontrer un jour avec le héros de cette triste tragédie. Mais nous nous sommes rencontrés et dans des circonstances bien appropriées à votre merveilleuse et touchante histoire. Car au moment où mon cœur était gros et prêt à éclater, je vous ai pris pour ce frère qui occupait toutes mes pensées, et vous avez arrêté par un noble et généreux avertissement les paroles qui allaient sortir de mes lèvres et qui vous auraient fait des révélations qui ne pouvaient être convenablement entendues que par un membre de la famille royale. Cette conduite de votre part m'a rendu votre débitrice et n'a fait qu'augmenter l'intérêt que déjà j'avais éprouvé pour vous. Laissez-moi donc vous parler comme à un ami ; laissez-moi m'affranchir de toute affectation et me placer tout de suite dans des termes confidentiels avec vous. Car si, par les années, je ne suis qu'une jeune fille, par la maturité de mes réflexions et la solidité de ma raison, je puis me flatter d'être une femme. Permettez-moi donc, Sir Richard Stamford, de vous faire observer que ces idées de sombre misanthropie ne conviennent

pas à un homme d'un vrai courage. Nul n'a le droit de se retrancher du monde et de se faire ermite. Si tous ceux qui sont malheureux fuyaient dans la solitude, que deviendrait la société? Le monde ne serait plus qu'un vaste désert. Non, la misanthropie n'est pas le rôle que Dieu a destiné aux êtres humains sur cette terre... Vous avez été cruellement éprouvé : des malheurs peu communs se sont amassés sur votre tête. Plus grand alors sera le mérite de la patience à les endurer et à s'y résigner.

— C'est un ange qui fait retentir ces sublimes vérités à mes oreilles! — s'écria Richard Stamford.

Puis, s'arrêtant tout court et laissant tomber le bras de la Princesse, il tourna vers elle des regards pleins d'une admiration qui allaient presque jusqu'à l'adoration.

— Je remercie Dieu de m'avoir inspiré des paroles qui ont touché votre cœur, — dit la jeune fille du ton de la plus sainte et de la plus franche sincérité. — Si j'étais placée dans une autre sphère, — continua-t-elle après un long moment de silence, — j'insisterais pour que vous m'accompagniez chez moi, pour que vous me promettiez de vous présenter à mes parents, pour que vous passiez quelques semaines sous notre toit pour y recevoir ces douces consolations qu'on trouve dans une agréable société. Mais tout cela est impossible, — ajouta-t-elle en replaçant doucement sa main sur le bras de Sir Richard et en le regardant tristement. — Néan-

moins, comme la fille de votre Roi, j'ai pris sur moi de vous donner mes conseils... de vous offrir les consolations que les vraies doctrines pouvaient me suggérer...

— Et vous m'avez consolé, généreuse Princesse! — s'écria le Baronnet. — Grand Dieu! penser que la voix d'une femme pouvait avoir encore le pouvoir de faire vibrer les cordes brisées de mon cœur! Je croyais que mon âme était morte à tous les tendres sentiments que les regards ou les paroles d'une femme peuvent y éveiller!

— Pour un homme, entretenir pareilles idées, c'est le pire des scepticismes, et ce doit être une offense envers son Créateur, — dit la Princesse Amélie d'un ton grave. — Car c'est la négation de cette espérance qui doit nous soutenir dans la vie et qui est une émanation de la Divinité elle-même.

De nouveau, Sir Richard jeta un regard d'admiration mêlé de ravissement sur la royale jeune fille, dont le caractère était si naturel et si franc, dont les manières étaient si touchantes et si enchanteresses dans leur enfantine simplicité, dont l'air de dignité était tempéré par la plus douce timidité féminine et dont l'angélique physionomie, quoique tendre et languissante, présentait cependant des traits si nobles et une expression si pure d'aimable assurance.

— Princesse, — dit le Baronnet d'une voix profondément émue, — si un homme m'avait prophétisé, il y a une heure, qu'il était possible à une

langue mortelle de verser la consolation dans mon âme, j'aurais secoué la tête en signe d'incrédulité; mais si quelqu'un avait murmuré à mon oreille que la fille du Roi daignerait condescendre à s'occuper de mes chagrins, j'aurais relevé cette insinuation comme la plus insigne folie; et pourtant, grand Dieu! si ces deux prédictions m'avaient été faites, elles auraient maintenant reçu leur accomplissement, et c'est à deux genoux... oh! oui! à deux genoux, royale Princesse! que je dois exprimer la reconnaissance que mon cœur ressent pour le rôle d'ange que vous avez rempli envers moi!

Et, oubliant que des milliers d'yeux pouvaient voir son action, Sir Richard s'agenouilla aux pieds de la Princesse, lui prit la main et la pressa contre ses lèvres en la couvrant de ses larmes. Jetant un regard terrifié autour d'elle, puis abaissant ses yeux sur le Baronnet, quand elle se fut assuré qu'il n'y avait pas d'yeux indiscrets dirigés vers eux, la Princesse sentit une si étrange et si indéfinissable émotion oppresser sa poitrine, qu'il lui fut impossible d'articuler immédiatement les paroles qu'elle désirait prononcer pour lui commander de se relever de sa posture suppliante. De nouvelles sensations semblaient se glisser dans son âme, et, quand elle retrouva la force de parler, ce fut d'une voix attendrie qu'elle dit :

—Levez-vous, Monsieur, levez-vous... on peut nous observer, et que penserait-on de vous et de moi?

Rappelé au sentiment de ce qu'il y avait d'inconsidéré dans l'action à laquelle il avait été entraîné par un fervent et profond élan de reconnaissance, Sir Richard Stamford se remit sur les pieds, et, lorsque ses regards rencontrèrent ceux de la Princesse Amélie, il vit que son visage s'était couvert d'une vive rougeur, car les derniers mots qu'elle venait de prononcer semblaient, par un lien mystérieux, s'associer aux nouveaux sentiments qui prenaient naissance dans son sein, et ces germes d'amour à première vue, dont elle ressentait en réalité les effets, lui causaient une vague alarme, une tendre appréhension qui jusque-là lui avait été inconnue.

— C'est ici que nous devons nous séparer, Sir Richard, — dit la Princesse lorsqu'ils eurent marché pendant quelque temps en silence.

—Nous séparer!... Quoi!... si tôt!...—s'écria-t-il.

La mort eût-elle dû être la punition des paroles qu'il venait de prononcer, qu'il les eût dites de même, tant cette exclamation avait été instinctive et involontaire.

— Oui, il faut que je retourne auprès de Sa Majesté, — dit la Princesse, qui se rappelait maintenant les incidents qui l'avaient fait sortir du château pour rafraîchir son front brûlant et l'exposer à l'air frais du parc, incidents qui étaient graduellement sortis de sa mémoire, à mesure que son entretien avec Sir Richard Stamford devenait plus intéressant.

— Adieu donc, généreuse Princesse, — s'écria Sir Richard Stamford. — Nulle parole ne saurait rendre la reconnaissance infinie que je ressens pour vous. Mais permettez-moi d'assurer à Votre Altesse Royale que désormais, quand je voudrai en imagination me représenter les anges qui sont au ciel, je n'aurai qu'à penser à vous.

En prononçant ces paroles, il saisit la main de la Princesse, et, après y avoir déposé un ardent baiser, il s'éloigna précipitamment.

La Princesse le regarda pendant près d'une minute, et, poussant un profond soupir, elle s'engagea dans l'une des avenues conduisant au château.

# CHAPITRE XIV

## CAMILLE

Aussitôt après leur entrevue avec le Roi, Tim Meagles et l'amazone revinrent à l'hôtel, payèrent leur note, firent seller leurs chevaux, et reprirent d'un pas vif le chemin de Londres.

Il était environ trois heures de l'après-midi quand ils atteignirent la métropole. L'amazone se hâta de rentrer chez elle pour donner à son aveugle époux une excuse quelconque qui motivât son absence, tandis que son amant se rendait à Carlton House.

Meagles trouva le Prince seul dans sa chambre; ni de sa part, ni de celle de Madame Fitzherbert, il n'y avait eu la moindre tentative de réconciliation, et après le conciliabule que le Prince avait eu avec son conseil et son ami, il ne pouvait avoir un seul

instant le désir d'apaiser leur querelle, il y voyait au contraire un moyen d'arriver d'autant plus facilement à la rupture complète, à l'idée de laquelle sa nature égoïste se complaisait, et que Tim Meagles lui avait promis d'amener à l'état de fait accompli.

C'est pourquoi, pour éviter la possibilité d'une rencontre avec Madame Fitzherbert, il s'était enfermé dans ses appartements depuis leur querelle de la nuit du bal, et, pendant cet intervalle, il avait partagé son temps entre des libations solitaires et les débauches d'imagination que lui inspiraient les charmes de Camille Morton, la belle ouvrière de Madame Brace.

Le prince fut au comble de la joie lorsque Tim Meagles, en se présentant devant lui, le mit tout de suite hors d'incertitude en lui annonçant que la pairie serait conférée à M. Clarendon.

— Et comment diable avez-vous fait pour arriver à cela, mon cher Tim? — demanda Son Altesse Royale en riant de bon cœnr.

— Je croyais qu'il avait été convenu entre nous que vous ne me feriez pas de questions relativement aux moyens que je pourrais employer, — dit Tim en se jetant dans un fauteuil et en fouettant le bout de sa botte avec sa cravache.

— Ah! c'est vrai, cela a été convenu, — s'écria le Prince. — Ainsi vous avez vu le Roi?

— Oui, nous avons eu une longue causerie avec le vieux gentleman, — répondit Tim Meagles en par-

lant du Roi avec le sans-gêne qui lui était particulier.

— Nous ! — s'écria le Prince. — Et qui diable était avec vous, alors ?

— L'amazone, rien que l'amazone, — répondit Tim tout tranquillement.

— Quelle absurdité ! Vous vous moquez de moi ! — s'écria l'héritier présomptif.

— Je vous assure que c'est la vérité, — dit Meagles avec un sourire. — Non-seulement Lady Lade est venue avec moi, mais elle a paru devant le Roi sous le costume masculin qu'elle a coutume de porter.

— Et au nom de tout ce qu'il y a de plus sublime et de plus ridicule, qu'a dit mon révéré père ? — demanda le Prince.

— Seulement une chose, c'est que ma femme, car Sa Majesté a cru qu'elle était ma femme, était une monstrueusement belle créature, — répondit Meagles. — Mais permettez-moi de vous dire que sans l'amazone je n'aurais pas réussi du tout. Elle a menacé, puis flatté, puis raisonné, et en somme, elle m'a considérablement aidé, — ajouta-t-il en exagérant la vérité pour empêcher le Prince de soupçonner qu'il était en réalité possesseur du certificat de Hannah Lightfoot et qu'il s'en était servi.

— Superbe ! superbe ! — s'écria l'héritier présomptif grandement ravi à l'idée de Lady Lade se présentant sous son costume de chasseresse devant

le vieux Roi, si strict sur l'étiquette. — Et quand cette pairie sera-t-elle conférée ?

— Dans huit ou dix jours, et dans l'intervalle il faut que votre langue soit muette à ce sujet. Sa Majesté veut conduire l'affaire très-habilement ; elle a l'intention de décider Pitt à force de ruse et d'artifice, et par conséquent, si un bruit, si l'ombre d'une rumeur venait à circuler...

— Pas un mot ne sortira de ma bouche, Tim, avant le moment convenable, — s'écria le Prince. — Si j'entends parler ou si je vois les demoiselles Clarendon, je ferai en sorte de les apaiser d'une manière ou d'une autre. Et maintenant que vous avez réussi à arranger l'une de mes affaires, car je considère celle-ci comme réglée, quand allez-vous vous occuper de l'autre ?

— Demain, mon cher Prince, — répliqua Meagles. — Vers deux heures de l'après-midi, je ferai mon apparition dans une toilette convenable, et je solliciterai une immédiate entrevue avec Madame Fitzherbert. Je ne peux pas dire d'avance ce que durera notre conférence, mais ce que je vous promets, c'est qu'elle ne passera pas la nuit de demain sous votre toit.

— Bravo, Tim ! — s'écria le Prince, — vous êtes réellement un excellent garçon. A propos, je n'ai pas retrouvé les papiers, vous savez...

— Vous les retrouverez un jour ou l'autre, j'en répondrais, — interrompit Meagles en se levant de

son siége. — Adieu pour le moment. Demain, dans l'après-midi, je reviendrai présenter mes respects à Votre Altesse Royale, aussitôt que tous les arrangements seront terminés avec Madame Fitzherbert.

— Je vous attendrai avec impatience, Tim, — dit le Prince en tendant la main à son ami.

Meagles partit, et l'héritier présomptif, après avoir songé pendant quelques instants à l'heureuse issue du voyage à Windsor, écrivit un petit billet à Madame Brace pour l'informer qu'il avait l'intention de lui faire une visite dans la soirée et qu'il passerait la nuit chez elle si elle pouvait décider la belle Camille Morton à l'écouter.

Après avoir dépêché cette lettre à l'accommodante marchande de modes, Son Altesse Royale s'étendit sur un sofa pour faire un somme jusqu'à l'heure du dîner. Quand, vers huit heures environ, Germain vint l'éveiller, le Prince de Galles, après s'être habillé pour dîner, se mit seul à table, et la bouteille l'aida à passer une couple d'heures qui lui parurent assez agréables.

Puis, après s'être enveloppé dans un manteau, il quitta Carlton House par l'escalier dérobé qui communiquait avec sa chambre à coucher et se dirigea rapidement vers Saint James Square. La porte de cette dépendance de l'établissement de la marchande de modes s'ouvrit rapidement, et quelques minutes après il était assis avec Madame Brace dans le petit

salon dont il a été si fréquemment mention dans les précédents chapitres.

Le Prince s'empressa de communiquer à cette dame la satisfaisante nouvelle que l'avis qu'elle avait ouvert, comme un moyen d'apaiser M. Clarendon quand il viendrait à connaître la honte de sa fille, avait été adopté, et la marchande de modes s'en montra fort ravie. Elle lui parla alors de l'issue de l'aventure du bal. L'échec du Prince dans son entreprise contre Lady Desborough lui avait déjà été annoncé par lui dans un billet qu'il lui avait écrit le lendemain matin. Mais Son Altesse Royale ne parut pas disposée pour le moment à s'appesantir sur ce sujet, et, lui coupant vivement la parole, il demanda à Madame Brace si elle avait de bonnes nouvelles à lui donner au sujet de Camille Morton.

— Je vous dirai naïvement, — répondit Madame Brace, — que je suis fort embarrassée pour comprendre cette jeune fille. C'est Dimanche soir, vous vous le rappelez, que vous avez soupé avec moi et avec Camille. Pendant toute la journée de Lundi, je l'ai fort peu vue, car j'ai été fort occupée toute la journée, et le soir j'ai été à Carlton House, ainsi que vons ne l'ignorez pas. Mais hier j'ai remarqué un certain changement dans ses manières. Elle me regardait avec un degré inaccoutumé, soit de timidité, soit de méfiance. Je ne saurais trop comment me prononcer. Je lui parlais avec bonté, elle me répondait d'un ton qui me paraissait froid et avec un air

de réserve. Pendant toute la journée d'hier, ses manières ont été singulières et aujourd'hui il en est de même, — ajouta-t-elle; car c'était le Mercredi soir que le Prince et la marchande de modes avaient cette conversation.

— Pensez-vous, ma chère Fanny, — demanda le Prince, — qu'elle soupçonne qui je suis ?

— Assurément non,—répondit Madame Brace.— Si elle avait eu un pareil soupçon, elle n'hésiterait pas à me le dire, car, avec toute sa timidité, c'est une fille franche, naïve, et ingénue.

— C'est aussi l'idée que je me suis formé de son caractère, — dit le Prince. — Mais alors, si elle ne soupçonne pas qui je suis, quelle diable de crainte peut-elle avoir?

— Je ne sais pas. Peut-être a-t-elle surpris quelques paroles imprudentes prononcées par les autres demoiselles, — ajouta Madame Brace d'un air songeur. — Il y en a une, Rachel Forrester, qui sera bientôt mère; pourtant son état de grossesse n'est pas encore apparent, et je ne la crois pas capable de commettre une indiscrétion en présence de Camille. En somme, je suis fort embarrassée pour m'expliquer ce qui se passe dans la tête de cette jeune fille, — s'écria la marchande de modes avec vivacité.

— Alors vous n'avez pu combiner aucun plan.

— Rien du tout, — interrompit laconiquement la marchande de modes. — La vérité est, mon cher Prince, — ajouta-t-elle après un court silence et en

baissant la voix, — que Camille est une orpheline absolument sans famille et qu'il n'est pas nécessaire d'agir avec autant de prudence et de précautions que si c'était une jeune personne pouvant s'enfuir près de parents pour y chercher une protection. Vous me comprenez?

— Il faudrait que je fusse un parfait idiot si je ne saisissais pas votre pensée, — répondit l'héritier présomptif.—Vous voulez dire que vous me livrez Camille.

— Oui, à votre tendre merci, — dit la marchande de modes en lançant un coup d'œil significatif.

Le Prince de Galles regarda sa montre. Il était près de onze heures. Les jeunes dames de l'établissement de Madame Brace s'étaient toutes retirées dans leurs chambres, mais il était encore de trop bonne heure pour mettre un plan diabolique à exécution. Il résolut donc d'attendre jusqu'à minuit, et Madame Brace couvrit la table de tous les vins, tous les spiritueux, et toutes les liqueurs qui pouvaient tenter le palais du Prince Royal.

C'est ainsi qu'à l'aide d'un punch au curaçao et d'une aimable conversation avec la belle marchande de modes, le Prince passa le temps jusqu'à minuit.

— Maintenant, ma chère Fanny, je vais me retirer, je l'espère, au paradis, — dit l'héritier présomptif en riant de son blasphème. — Mais si je suis désappointé par quelque accident, si quelque

contre-temps inattendu me force à faire retraite, je saurai retrouver le chemin de votre chambre, Fanny, — ajouta-t-il en lui caressant le menton.

— En vérité, mon bon ami, — s'écria Madame Brace en rougissant avec embarras, — je suis dans l'obligation de vous supplier de me respecter dans toutes les hypothèses.

— Bien, bien, — interrompit le Prince en souriant, — espérons que mes succès auprès de Camille ne me forceront pas à aller chercher un refuge ailleurs. Mais je vous comprends, ma rusée commère, vous avez une petite intrigue personnelle pour cette nuit, hein ? Allons, il n'y a plus de quoi rougir et baisser les yeux; je sais bien que vous n'êtes pas immaculée, et je n'ai pas de comptes à vous demander de votre conduite. Donnez-moi donc un flambeau et conduisez-moi à la porte de Camille.

Madame Brace ne dit pas un mot, mais, avec la rougeur sur les joues, elle se leva, alluma une bougie, et ouvrit le chemin à travers le corridor conduisant dans la partie de la maison donnant sur Saint James's Square, car les chambres des jeunes dames étaient toutes dans cette dépendance du vaste établissement de la marchande de modes.

Après avoir monté deux étages, Madame Brace donna le flambeau au Prince, murmura à son oreille le numéro d'une certaine chambre, et s'éloigna rapidement.

Son Altesse Royale s'avança le long d'un corridor dont le sol était couvert d'un tapis si épais, que lors même qu'on aurait eu le pas aussi lourd que celui d'un cheval de charrette, le bruit aurait été étouffé par la richesse du tissu. En quelques instants, le Prince atteignit la chambre qui lui avait été indiquée, et la porte céda sous sa main. Mais, en entrant dans une petite antichambre, il referma soigneusement la porte derrière lui.

Cette antichambre n'était que de quelques pieds carrés, juste de quoi contenir une baignoire ; en face de l'entrée par laquelle le Prince s'était introduit se trouvait une seconde porte par-dessous laquelle ainsi que par le trou de la serrure passait un filet de lumière. Il était évident, par conséquent, qu'une lumière brûlait dans la chambre de Camille Morton, et le Prince éteignit la bougie qu'il portait à la main.

Il se baissa alors et regarda par le trou de la serrure.

La jeune fille ne s'était pas mise au lit. Assise à une table sur laquelle son coude était appuyé, elle avait devant elle un livre ; mais, quoique les yeux fussent fixés sur les pages du volume, il était évident qu'elle ne lisait pas. Son attitude, comme l'expression de sa physionomie, dénotaient de sérieuses réflexions. Elle était plongée dans une profonde rêverie, et le sujet de sa méditation n'était pas d'une nature agréable ; car, sur chacune de ses joues

pâles, des larmes se traçaient un sillon et brillaient à la lumière.

Elle n'avait fait encore aucun préparatif pour se livrer au repos ; ses cheveux étaient encore lissés en bandeaux qui formaient sa coiffure habituelle et faisaient ressortir sa beauté intelligente et pensive. Ses vêtements de deuil faisaient valoir l'éblouissante blancheur de son teint et les grâces harmonieuses de sa taille de sylphide.

Pendant plusieurs minutes, le royal débauché contempla celle dont il voulait faire sa victime par le trou de la serrure, et plus sa contemplation durait, plus il brûlait du désir de la posséder.

Qu'elle dût devenir sa proie sans espoir de salut ou de secours, il n'en doutait pas ; car il savait très-bien que toutes les chambres de cette maison étaient disposées avec tant d'art et de soin qu'aucun cri poussé par une bouche humaine ne pouvait s'entendre de l'une dans l'autre. En outre, d'ailleurs, les hôtes établis dans la demeure de Madame Brace n'étaient pas de nature à intervenir pour porter secours, quelques cris et quelques lamentations qu'ils pussent entendre.

C'est en toute vérité que nous pouvons dire que la rêverie de Camille Morton n'était pas agréable, car elle nourrissait un soupçon non-seulement sur la respectabilité de l'établissement de Madame Brace, mais encore sur la bonne foi et la sincérité de la marchande de modes elle-même. Les incidents de la

soirée du Dimanche précédent avaient ouvert les yeux de la jeune fille, toute naïve et toute confiante qu'elle était. La tentative de l'hôte qu'elle ne connaissait que sous le nom de M. Harley, pour lui baiser la main, l'avait choquée dans le moment, et le regard indigné qu'elle lui avait lancé exprimait toute la dignité d'une jeune fille se révoltant contre une insulte. Mais lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre, le soupçon déjà éveillé dans son âme se changea en mortelles frayeurs, et l'oreiller de l'orpheline fut trempé de ses larmes pendant une nuit sans sommeil. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que Madame Brace eût remarqué un changement dans ses manières, et pendant cette nuit du Mercredi où nous la trouvons plongée dans de profondes réflexions, à minuit, et dans la solitude de sa chambre, elle délibérait en elle-même quel parti elle devait prendre.

Hélas ! hélas ! c'est alors que la pauvre jeune fille faisait l'expérience de tout l'isolement de sa position dans le monde. Son père et sa mère lui avaient été enlevés ; elle n'avait pas, à sa connaissance, un seul parent sur la terre. Comme le vent froid et piquant de Décembre souffle sur le corps nu du pauvre mendiant, le sentiment glacé de son entier abandon arrivait jusqu'au cœur de la jeune orpheline.

Dans Madame Brace elle avait espéré trouver une mère. Pure, innocente, confiante, et sans soupçons,

l'air de douce bonté de la matrone avait naturellement gagné son cœur chaud et sans expérience. Le décorum apparent qui régnait parmi ses jeunes compagnes lui avait inspiré pour elles une amitié de sœur. Elle était donc d'abord complétement heureuse ou plutôt aussi heureuse que pouvait espérer l'être une jeune fille qui venait si récemment de perdre ses parents. Mais, tout à coup, les écailles tombèrent de ses yeux, le voile qui les couvrait fut brusquement enlevé, et un petit incident lui fit voir la maison où elle était et ceux qui l'habitaient sous un autre jour. Sous l'empire de ces nouvelles intuitions, elle reconnut l'inconvenance qu'il y avait eu à Madame Brace de l'envoyer avec un billet chez Lord Florimel, et elle se rappela l'obstination avec laquelle les yeux de M. Harley étaient restés attachés sur elle pendant le souper du Dimanche soir. En dépit de sa pureté, en dépit de son ingénuité, en dépit de son ignorance sur bien des choses, la jeune fille avait entrevu la lueur de la vérité, ct l'exercice de sa raison eut bientôt développé ses facultés de compréhension à un degré suffisant pour amener chez elle la conviction que la marchande de modes n'avait rien moins que les intentions d'une mère à son égard.

Elle était donc là, seule dans sa chambre, à minuit, cherchant dans sa tête les meilleurs moyens de quitter l'établissement de madame Brace le plus tôt possible. Elle ne voulait pas révéler brusquement les

motifs qui la poussaient à prendre un parti aussi décisif, car elle songeait en elle-même que, s'il arrivait que ses soupçons à l'égard de la marchande de modes fussent sans fondement, elle se reprocherait amèrement de les avoir fait connaître. Et pourtant il fallait se décider promptement, c'était une matière qui n'admettait pas de délai, et toute timidité, toute hésitation devaient être vaincues quand il s'agissait d'accomplir un devoir. Camille avait donc pris la résolution de quitter la maison le lendemain matin. Déjà elle avait montré de la faiblesse en restant trois jours de plus après les incidents de la soirée du Dimanche !

Telles étaient les pensées qui occupaient son imagination, quand un bruit, comme celui du bouton de la porte qu'on aurait tourné, vint frapper ses oreilles.

Elle bondit de son siége, la porte s'ouvrit; et M. Harley parut devant elle !

Un cri s'échappa des lèvres de la jeune fille, puis, ce premier sentiment de terreur ayant passé en un instant, la rougeur de l'indignation lui monta au visage et lui gagna jusqu'au front et jusqu'aux oreilles.

— Adorable fille ! — s'écria le Prince en étendant les bras vers elle, — ne me regardez pas avec tant de colère! ne faites pas retomber le blâme sur moi, prenez-vous-en à votre beauté, qui possède un charme de fascination tout à fait irrésistible.

Le courage passager que la colère avait donné à l'orpheline l'abandonna tout à coup lorsque ces paroles vinrent frapper ses oreilles, et, tombant sur un siége, elle fondit en larmes.

— Ma chère Camille, — s'écria le Prince en refermant la porte derrière lui, — c'est une triste réception que celle que vous me faites. Écoutez-moi, mon ange, écoutez-moi vous déclarer que je vous adore, que jamais je ne cesserai de vous aimer, que je ferai tout, tout, pour vous rendre heureuse. Allons, permettez-moi d'effacer avec mes baisers les traces des larmes de ces beaux yeux.

— Sortez, Monsieur,— s'écria la jeune fille, à laquelle le sentiment brûlant de l'outrage avait rendu tout le courage qu'elle avait perdu, — sortez, Monsieur ! — répéta-t-elle en se levant de sa chaise et en montrant la porte du doigt.

— Un mot, Camille, un seul mot ! — dit le Prince qui s'attendait à cette opposition à ses désirs.

— Pas une syllabe, Monsieur ! — lui fut-il répondu et même d'un ton sévère.

— Non !... alors vous m'écouterez par force,— s'écria le Prince en appuyant son dos contre la porte.

Camille, étonnée de cette hardiesse, car elle aurait à peine pu croire qu'un homme fût capable d'une aussi lâche brutalité vis-à-vis d'une pauvre femme sans défense, regarda le Prince avec une stupéfaction qui, s'emparant d'elle tout à coup, la tenait immobile et sans voix.

— Ma chère enfant, — reprit le Prince en s'empressant de prendre avantage de son silence, — il faut vous faire comprendre où en sont les choses entre nous. La vérité, c'est que vous êtes adorablement belle et que je suis désespérément fou d'amour pour vous. Vous n'êtes quant à présent qu'une pauvre ouvrière, et je veux vous élever au rang d'une belle dame. Au lieu de faire jouer l'aiguille tout le jour, vous pourrez vous promener en voiture, avoir des domestiques pour vous servir et habiter une belle maison qui sera votre propriété. Tout cela je le ferai pour vous, Camille, si seulement vous consentez à mes désirs, sinon je serais obligé de contraindre votre opiniâtre vertu à se rendre. Votre force, en comparaison de la mienne, sera celle d'un enfant dans les mains d'un géant, et quant à vos cris, nul n'y répondra.

Son Altesse Royale s'arrêta espérant que Camille daignerait lui faire une réponse ; mais, quoique ses lèvres fussent entr'ouvertes, elles ne s'agitaient pas même pour parler, un charme semblait lui paralyser la langue, et c'était avec des yeux égarés qu'elle continuait à regarder le visage de celui qui venait de lui faire connaître d'un ton si délibéré ses infernales résolutions. Mais ses manières, son air, ses regards étaient ceux d'une pauvre créature dont une terrible consternation paralysait les organes, stupéfiait tous les sens, suspendait toutes les facultés.

Pendant ce temps, les yeux lubriques du Prince erraient sur les contours exquis de son visage et de toute sa personne, et quelque modeste que fût la façon de sa robe, elle ne pouvait dissimuler la fermeté et la rondeur de sa belle poitrine que, sans crainte de se tromper, son imagination pouvait lui représenter comme étant d'une blancheur de neige.

—Chère, charmante, et adorable fille, — s'écria le Prince rendu fou de désirs par la contemplation de la belle créature qui était là, debout, devant lui. — ne retardez pas plus longtemps mon bonheur, et ma vie tout entière sera vouée à vous servir.

En cet instant, la jeune fille s'éveilla de la stupeur qui le tenait engourdie, et avec la rapidité de l'éclair, une idée lui passa dans l'esprit.

— Monsieur Harley, — dit-elle en se forçant à sourire, — vous espérez une conquête trop facile et vous n'en apprécierez pas la valeur.

— Oh! c'est un bonheur inattendu que de vous entendre parler ainsi, que de voir que vous ne me repoussez plus ! — s'écria le Prince fou de ravissement. — Camille, douce Camille !

— Si réellement vous m'aimez, Monsieur Harley, — dit la jeune fille en baissant les yeux tandis que ses joues se couvraient d'une vive rougeur, — vous vous retirerez immédiatement, et demain je serai heureuse de vous écouter.

— Non, non, nous ne pouvons nous séparer ainsi, chère créature ! — s'écria le Prince. — Je vous

supplie, je vous implore de me rendre complétement heureux, cette nuit même.

— Laissez-moi seule alors pendant une demi-heure, vingt minutes ou même dix minutes, — interrompit Camille vivement et à voix basse, — ayez pitié de ma honte, de ma confusion.

— Oui, je vous quitterai pendant dix minutes, charmante fille, — dit le Prince qui s'imaginait qu'elle ne voulait pas se déshabiller devant lui. — Un seul baiser d'abord, un seul baiser comme l'avant-goût d'un bonheur ineffable.

— Non, pas maintenant, pas maintenant! — s'écria la jeune fille avec effroi lorsqu'elle le vit s'avancer vers elle les bras ouverts. — Si je m'abandonne à vous, que ce soit dans l'ombre, dans la plus complète obscurité.

— Qu'il soit donc fait selon vos désirs, — dit le Prince en jetant un coup d'œil autour de la chambre qui était petite mais bien meublée, pour s'assurer qu'il n'y avait pas de seconde porte par laquelle le bel oiseau pouvait s'envoler en lieu de sûreté. Puis quand il fut bien certain que toute évasion était impossible et qu'elle était complétement en son pouvoir, il dit : — Dix minutes seulement, mon ange, dix minutes d'une attente mortelle, et à l'expiration de ce temps je reviendrai et je vous trouverai prête à me recevoir dans vos bras.

Et après avoir lancé un regard significatif sur la couche de la jeune fille, il passa dans l'antichambre.

Dès qu'il en eut franchi le seuil, Camille referma la porte derrière lui et éteignit la lumière.

Puis, sans perdre un instant, l'héroïque jeune fille commença sans bruit, mais avec activité, l'exécution du plan qui l'avait frappée comme le seul moyen d'échapper à un homme si résolu à la sacrifier à ses brutales passions.

Armée d'un courage désespéré, de ce courage qui pouvait seul pousser son âme pure à avoir recours au stratagème de paraître céder aux impudiques désirs d'un infâme, pour l'amener à consentir à quitter sa chambre, Camille se mit à l'œuvre. Arrachant les draps du lit, elle les roula et les attacha ensemble, puis elle prit les ciseaux qui étaient attachés à un cordon à sa ceinture, et au bout de quelques minutes les rideaux du lit étaient par terre. Les draperies de la fenêtre furent ensuite mises en réquisition, et avec tous ces matériaux Camille eut bientôt confectionné une corde solide et d'une longueur suffisante.

Les dix minutes étaient alors expirées et le Prince commençait à frapper avec impatience à la porte; mais la jeune fille avait marché si légèrement, elle avait conduit ses opérations avec tant de précautions, elle avait si habilement assourdi le bruit de ses ciseaux, que l'héritier présomptif n'avait pas le plus léger soupçon de son dessein ni la moindre idée de ce qu'elle pouvait faire. Ses désirs enflammés par les écarts de son imagination sensuelle le rendaient

seul impatient, car il se représentait à lui-même les charmes virginaux qui se dépouillaient des voiles qui les couvraient pour s'offrir en pâture à ses voluptueux appétits.

Il frappait donc à la porte avec impatience, et la douce voix de l'orpheline lui répondait de l'autre côté :

— Encore une minute, Monsieur Harley, et vous pourrez entrer!

Le Prince était dans le ravissement; il se croyait déjà sur le seuil du paradis; mais tout à coup le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait vint frapper son oreille. La respiration suspendue, il écouta. Oui, c'était bien une fenêtre qui s'ouvrait, et dans la chambre où se trouvait Camille! Juste Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?... La jeune fille méditerait-elle un suicide?

Terrifié par cette pensée, Son Altesse Royale brisa la porte. Il n'y avait pas de lumière dans la chambre, cela il le savait déjà, car il avait inutilement appliqué son œil au trou de la serrure pendant les dix minutes où il avait été exilé, mais la lune brillait à travers la fenêtre ouverte.

Un cri d'horreur échappa de la poitrine du Prince et la vérité lui fut à l'instant révélée. Se précipitant vers la fenêtre, il regarda, et son front se hérissa d'horreur lorsqu'il vit l'orpheline descendant de cette vertigineuse hauteur de deux étages dans ce qui lui semblait être un sombre et profond abime.

Une sensation de malaise s'empara de lui, un vertige fit tourbillonner sa tête; il porta la main à son front, et reculant en chancelant, il serait tombé par terre s'il ne s'était pas appuyé sur la table que l'orpheline avait tirée près de la fenêtre pour attacher le bout de sa corde à l'un de ses pieds.

Revenant à lui presque immédiatement, le Prince regarda de nouveau par la fenêtre, et ses yeux rencontrèrent le visage de l'orpheline qui était tourné vers le ciel pendant qu'elle s'arrêtait un instant pour se reposer, les pieds posés sur la saillie du portail. La lune éclairait de toute sa clarté son visage, ce beau visage dont chaque ligne exprimait le noble héroïsme d'une vierge résolue à sauver son honneur et à périr en le tentant.

— Camille, chère Camille, — murmura le Prince sur le ton de la plus douloureuse supplication, lorsque ses yeux se furent assurés que personne sur la place n'était là pour assister à cette scène terrible, — restez où vous êtes, je vous en conjure, jusqu'à ce que je sois descendu pour vous recevoir dans mes bras!

Mais jetant sur lui un regard plein d'un indescriptible mépris, car le cœur de la généreuse enfant était trop noble pour connaître la haine, elle confia de nouveau son corps aérien à la corde et glissa en sûreté sur le pavé de Saint James's Square.

Le Prince vit l'issue de cet acte héroïque et respira plus librement, car l'orpheline pouvait se briser

dans une chute horrible et l'on pouvait découvrir que sa mort avait eu pour cause ses persécutions. Considérablement soulagé dans un sens, mais cruellement désappointé et chagriné dans un autre, il se hâta de remonter la corde et referma la croisée; puis, après quelques moments de réflexion pour se demander en lui-même s'il devait faire lever Madame Brace pour l'informer de ce qui venait d'arriver ou retourner à Carlton House et lui envoyer le lendemain matin une lettre détaillée, il se décida à prendre ce dernier parti; car il se rappela que la marchande de modes avait une petite intrigue personnelle en cours et que par conséquent il valait mieux ne pas la déranger.

Il quittait la chambre dont l'orpheline venait de s'échapper d'une façon si étrange et si désespérée, lorsque quelque chose de blanc sur le tapis attira son attention, et comme cet objet ressemblait à une lettre, il se baissa et le ramassa. C'était une lettre, en effet, qu'avait sans doute laissé tomber la jeune fille dans l'empressement de sa fuite précipitée.

La curiosité poussa le Prince à examiner ce billet à la clarté de la lune qui était vive et brillante; mais, au moment où ses yeux tombèrent sur l'adresse, il tressaillit comme s'il avait été mordu par un serpent.

La lettre tomba de sa main, et cet accident sembla le rappeler à lui; la ramassant de nouveau, il la mit dans sa poitrine et quitta la chambre avec un nuage

plus sombre sur le visage que l'obscurité qui régnait dans l'antichambre et dans le corridor qu'il avait à traverser.

Après avoir gagné l'escalier, le Prince de Galles s'empressa de quitter cette maison où non-seulement tous ses plans avaient été déjoués par la fuite héroïque de Camille, mais où un regard jeté sur l'adresse de la lettre venait de lui porter un coup terrible.

## CHAPITRE XV

### AUTRE INCIDENT DE LA MÊME NUIT

Le lecteur n'a pas besoin que nous lui disions que c'était un effort peu ordinaire de courage qui avait soutenu Camille Morton pendant l'entreprise désespérée à laquelle elle s'était résolue pour sauver son honneur menacé. Mais au moment où elle toucha le pavé avec ses pieds, où le terrible gouffre fut franchi et son salut assuré, une puissante réaction s'opéra dans son esprit et elle fondit en larmes. Ses jambes semblèrent prêtes à se dérober sous elle, c'est avec peine qu'elle put tourner le coin de la rue voisine conduisant de Saint James's Square dans Pall Mall, et elle fut forcée de se cramponner à une grille pour ne pas tomber.

En ce moment un homme et une femme passaient et, voyant une jeune dame convenablement mise, sans chapeau et sans manteau, et semblant en proie

aux convulsions de la douleur, ils s'arrêtèrent et lui parlèrent.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? — demanda la femme en donnant à sa voix le ton le plus doux et le plus agréable qu'il lui fut possible, ce qui ne lui était pas très-difficile du reste, car son organe n'avait naturellement rien de déplaisant.

Camille releva la tête en entendant ces paroles prononcées par une personne de son sexe; et, rencontrant le visage pâle d'une jeune femme assez jolie qui la regardait avec douceur, elle se sentit à l'instant animée d'espoir et de confiance.

— Je viens d'échapper à quelqu'un qui voulait employer la violence pour m'outrager, — dit-elle vivement d'une voix émue. — Je vous en supplie, indiquez-moi un lieu où je puisse me mettre en sûreté. Je n'ai que peu d'argent sur moi, mais j'ai les moyens de me procurer demain les fonds qui seront nécessaires.

— Bien, emmène cette jeune femme avec toi, — dit l'homme, — moi, je vais aller à la petite affaire qui m'occupe.

Camille tressaillit à la rudesse des accents de la voix qui résonnait à ses oreilles et qui formait un contraste désagréable avec celle de la femme, et elle ne fut pas plus rassurée par le coup d'œil qu'elle jeta sur la physionomie de cet homme qui lui parut repoussante à l'excès.

La jeune femme s'aperçut à l'instant de l'effet

produit sur la jeune fille, et elle se hâta de s'écrier :

—Mon mari est un diamant-brut, Mademoiselle, mais qui n'en est pas moins pur pour cela. Jamais plus généreux cœur n'a vécu sur cette terre, je vous l'assure.

— Je ne ferais pas de mal à une mouche, Mademoiselle, — ajouta l'homme en cachant derrière lui le gourdin qu'il tenait dans l'une de ses mains et faisant rentrer avec l'autre le bout d'un pistolet qui sortait d'une de ses poches. — Mais je vous laisse avec ma femme, Mademoiselle, et elle prendra autant de soins de vous que si elle était votre mère.

— Venez, Mademoiselle, je vais vous conduire à notre demeure, qui n'est pas bien éloignée,— dit la femme. — Mon mari est conducteur de bestiaux, vous comprenez, et il a quelques animaux à conduire au marché de Smithfield ; voilà pourquoi nous sommes dehors si tard, ou plutôt de si grand matin. Je devais aller avec lui, mais j'aurai plus de plaisir à vous mettre en lieu de sûreté.

La femme parlait avec un tel air de candeur, d'honnêteté et de sincérité, qu'elle réussit à effacer la désagréable impression que le visage sinistre, la voix rude et les manières grossières de son compagnon avaient produite sur elle, et la jeune fille n'hésita pas plus longtemps à l'accompagner. Mais avant qu'elles se missent en route, la femme ôta son manteau et insista pour que Camille le mît sur elle ; et comme ce vêtement avait un capuchon, la jeune

fille se trouva complétement protégée contre le froid.

Cette preuve de bonté gagna entièrement la confiance de Camille, et elle se mit en marche avec sa nouvelle amie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il nous faut maintenant revenir dans l'intérieur de la demeure de Madame Brace.

Il était près d'une heure. Vingt minutes s'étaient écoulées depuis la fuite de Camille et le départ du Prince, et la marchande de modes dormait profondément, se doutant peu des incidents qui s'étaient passés sous son toit pendant cette nuit.

Une lumière brûlait sur la toilette dans la chambre à coucher et le feu achevait de se consumer dans la grille du foyer.

Les rideaux du lit étaient complétement tirés et enveloppaient la couche d'où partaient les tranquilles respirations de deux personnes, car, pour dire le vrai, la marchande de modes reposait dans les bras d'un amant.

Qui était-il, cela importe peu pour le moment.

Il était près d'une heure du matin, avons-nous dit, et un profond silence régnait dans toute la maison.

Mais tout à coup ce calme solennel fut rompu par le bruit des pas de quelqu'un qui trébuchait dans l'es-

calier, et Madame Brace s'éveilla en sursaut. Son compagnon continuait à dormir sans avoir été troublé, et elle n'eut pas l'envie de le réveiller, car l'idée lui vint à l'instant que le bruit qui l'avait éveillée devait être causé par le Prince de Galles qui, en dépit de l'avis qu'elle lui avait donné, se dirigeait vers sa chambre. Telle fut l'impression que reçut Madame Brace.

Elle écouta assise sur son lit, et aussi distinctement qu'elle pouvait distinguer les battements de son propre cœur, elle entendait maintenant des pas qui s'approchaient avec précaution de sa porte.

Convaincue que c'était le Prince Royal qui, ayant sans doute échoué ailleurs, s'était décidé à venir la rejoindre, et furieuse de ne pouvoir se livrer tranquillement à ses plaisirs, Madame Brace se leva, ouvrit la porte, et se trouva face à face avec un individu qui s'avançait sans cérémonie vers sa chambre.

La lumière qui était sur la table de toilette éclaira sa physionomie, et à son inexprimable horreur, elle reconnut son mari.

— Eh bien! mon amour, je viens vous voir à toute heure, vous voyez, — dit-il en lui passant la main sous le menton.

— Au nom du ciel, que voulez-vous? — demanda la malheureuse femme en repoussant sa main avec impétuosité. — Si c'est de l'argent, dites la somme et l'endroit où il faut l'envoyer, mais partez à l'ins-

tant! — ajouta-t-elle avec une frayeur mortelle que son amant ne s'éveillât.

— Ne vous emportez pas, mon amour, — dit Magsman avec le calme le plus irritant, — car vous devez savoir que je suis assez obstiné par caractère, et par conséquent plus vous semblerez pressée de vous débarrasser de moi, et plus je prolongerai ma visite. Mais je n'hésite pas à vous mettre l'esprit en repos sur un point, c'est que je n'ai pas pour l'instant un besoin bien particulier de monnaie.

— Alors, que demandez-vous? — répondit Madame Brace, qui n'osait pas regarder du côté du lit, de peur que le scélérat ne se doutât qu'elle avait de la compagnie et qu'il ne lui prît envie de rançonner son amour comme il avait fait avec le Prince de Galles le soir où Son Altesse Royale était cachée derrière les rideaux, dans le petit parloir de la marchande de modes.

— Ce que je demande? — répéta Joe Warren, — mais il me faudra quelques minutes pour l'expliquer.

— Alors pourquoi ne revenez-vous pas demain soir, et pourquoi ne m'écrivez-vous pas? — s'écria Madame Brace impatiente de voir son conseil accueilli et de le décider à la quitter.

— Vous êtes une sotte, Fanny, — répliqua Magsman. — Comment diable pouvez-vous supposer que je vais me promener le soir dans Londres au lendemain de mon évasion de Newgate, et quand

une importante récompense est promise pour ma capture ? Non, non, ma vieille, cela est impossible, je vous le dis. Le milieu de la nuit est le temps qui me convient le mieux jusqu'au moment où j'obtiendrai une grâce complète.

— Une grâce complète ! — s'écria Madame Brace qui était toujours en costume de nuit et qui frissonnait de froid et de frayeur. — Vous n'y pensez pas ! Qui pourrait vous obtenir votre grâce ?

— Vous-même, ma chère, — répondit Magsman, — et c'est pour vous consulter sur ce sujet que je suis venu vous faire visite cette nuit.

— Que je vous obtienne une grâce entière !... me consulter !... — s'écria la marchande de modes pétrifiée d'étonnement. — Vous êtes fou ou vous vous moquez, et ce n'est certainement pas une heure pour venir se moquer des gens.

— Par Satan, ce n'est pas une plaisanterie, je vous le dis ! — s'écria Warren. — Voyons, écoutez-moi attentivement pendant quelques minutes et notre affaire sera bientôt réglée. Je suis désolé de vous tenir debout au froid, mon amour, — ajouta-t-il avec un galant sourire, — mais à moins que vous ne préfériez regagner votre lit et m'y admettre.

— Continuez, continuez, — s'écria vivement Madame Brace. — Qu'avez-vous à dire, je suis toute attention, parlez !

— Eh bien, vous savez en premier lieu qu'il y a des charges sans nombre contre moi et qu'on ne

cesse pas d'offrir des récompenses pour ma capture, — reprit Magsman. — Vous avez sans doute déjà deviné que c'est moi qui ai renversé la voiture du gouvernement dans le bol de punch du diable et délivré les convicts. Ce n'était pas par amour pour eux, mais seulement pour rendre à la liberté le gros Meg et Briggs, deux de mes amis. Eh bien, tant de complications amassées sur ma tête rendent la vie désagréable, fort désagréable, je vous l'assure, ma chère, et mes deux amis que je vous ai nommés et dont l'un, le Gros Meg, a eu l'honneur de vous présenter ses respects une nuit ici...

— Cessez ce ton de plaisanterie, parlez sérieusement et arrivez au but, — s'écria aigrement Madame Brace qui s'étonnait que son amant ne se fût pas encore éveillé, ou qu'il pût garder le silence en présence d'une scène pareille.

— J'arrive au but aussi vite que je le puis, — dit Magsman. — En effet, j'étais au moment de vous dire que mes deux amis, le gros Meg et Briggs, se sentaient eux-mêmes très-fatigués de jouer à cache-cache aux environs de Londres et de ne pas pouvoir retourner aux lieux qu'ils fréquentent d'habitude; et puis Lizzie Marks, ma jeune femme, vous savez, celle qui est venu vous voir pour l'affaire de Newgate, n'est pas non plus à son aise avec les limiers de la police à ses trousses, comme ils le sont aux miennes et à celles de mes deux camarades. C'est pourquoi nous avons décidé d'obtenir grâce entière, et si là

chose est impossible, nous nous tiendrons pour satisfaits si l'on retire les récompenses promises pour notre capture et si l'on dit aux fonctionnaires de Bow Street de regarder d'un autre côté s'il leur arrive de nous rencontrer les uns ou les autres.

— Il faut que vous soyez fou si vous vous figurez que j'aie les moyens d'accomplir la centième partie de tout cela, — s'écria Madame Brace qui écoutait avec une poignante impatience les explications de son mari. — Je comprends ce que vous voulez dire; je sais quelle assistance vous vous imaginez que je puis faire intervenir en votre faveur.

— Et par le ciel! il nous aidera! — s'écria Magsman d'un ton farouche. — Allons écrivez-moi un certificat, une reconnaissance ou de quelque nom qu'il vous plaira de l'appeler, dans les termes exacts que je vais vous dicter, et je verrai alors si je peux faire que Son Altesse Royale...

— Chut! les murs ont des oreilles, — dit la marchande de modes d'un ton suppliant. — Que voulez-vous que j'écrive?

— Une reconnaissance que vous êtes la maitresse du Prince, — répondit Magsman.

— Silence! partez! — cria presque la malheureuse femme réduite au désespoir.

— Diable! auriez-vous l'audace de me pousser à bout? — s'écria Magsman d'un air féroce. Puis, tirant un pistolet de sa poche, il dit : — Vous allez faire ce que je vous commande... ou...

— Pitié! pitié! — gémit la marchande de modes en tombant à genoux et en joignant les mains avec un air d'ardente supplication.

— Ne faites pas la bête et il ne vous sera fait aucun mal, — dit Magsman. — Je n'en veux pas à votre vie, elle ne m'est d'aucune utilité; mais j'aurai ce que je demande, une reconnaissance que vous m'avez été infidèle, à moi, votre légitime époux, et que c'est Son Altesse Royale...

— Taisez-vous, je vous l'ordonne, je vous en prie, je vous en conjure, — s'écria Madame Brace d'une voix éteinte par l'angoisse de la douleur.

— Alors, donnez-moi ce papier, relevez-vous et écrivez à l'instant.

— Non!... jamais!... jamais!... — s'écria la marchande de modes. — Vous êtes fou de me demander une chose pareille, vous me tuerez plutôt.

— Par Satan! c'est ce que je ferai, — interrompit Magsman avec fureur en menaçant sa femme du pistolet.

Un cri s'échappa des lèvres de la femme effrayée; mais au même instant, en un clin d'œil, un homme s'élança de derrière les rideaux du lit, fit sauter le pistolet de la main du bandit, et, bondissant vers la table de toilette, éteignit la lumière.

Tout cela fut l'affaire d'un moment, et la chambre fut aussitôt plongée dans une complète obscurité. La rapidité d'action avait été telle que Magsman n'avait pas même aperçu le plus faible trait de la

figure de l'individu qui avait si brusquement sauté à bas du lit.

Heureusement le pistolet ne fit pas explosion, sans cela des blessures sérieuses ou la mort même auraient pu en résulter.

— Misérable, ne tentez pas d'avoir recours à la violence, ou par le ciel ce sera un combat à mort entre nous, — s'écria une voix mâle et ferme qui s'éleva au milieu de l'obscurité où la scène se trouvait tout à coup plongée.

Avec un rugissement sauvage, Magsman se baissa pour ramasser son pistolet, mais il lui fut arraché au moment où sa main venait de le toucher. L'amant inconnu de Madame Brace s'étant livré en même temps que lui à la même recherche, une terrible imprécation sortit de la bouche du bandit pendant qu'il lançait un coup de son gourdin qui, s'il eût porté, eût pu avoir des conséquences mortelles; mais l'étranger s'était déjà jeté de côté. Un instant après, Magsman était renversé et Madame Brace ouvrant la fenêtre allait crier au secours, quand le bandit, voyant que sa position devenait tout à coup alarmante, s'écria :

— Silence, Fanny! Ne révolutionnez pas le quartier et je me retire à l'instant.

— Partez alors, — dit l'inconnu en lâchant le bandit qu'il avait renversé et qu'il tenait solidement par terre.

Magsman se releva et battit en retraite immédia-

tement, sans ajouter un mot, non pas qu'il fût effrayé d'un combat à mort avec son ennemi inconnu, mais parce qu'il craignait qu'un esclandre dans la maison ne se terminât par son arrestation et qu'il eut assez de présence d'esprit pour se rappeler que s'il avait réussi une fois de s'échapper de Newgate, il ne pouvait espérer de renouveler une semblable prouesse.

— Remettez-vous au lit, Fanny, — dit l'inconnu. Je vais passer à la hâte quelques vêtements et m'assurer moi-même que le camarade a quitté la maison.

— Pour l'amour de Dieu, méfiez-vous de lui, Milord, — murmura la marchande de modes, — ou il arrivera malheur à Votre Seigneurie.

— Ne craignez rien, — fut-il répondu.

Et le noble personnage se glissa hors de la chambre.

Un incident fort xtraordinaire couronna l'aventure que nous venons de raconter. L'inconnu, en descendant rapidement l'escalier qui était noir comme un puits, rattrapa le bandit, et lui posant la main sur l'épaule, il lui dit d'une voix basse, mais accentuée :

— Un mot, mon ami !

— Eh bien, quoi ! que voulez-vous encore ? — s'écria Magsman d'un ton aussi agréable que le rugissement d'un tigre réveillé par la baguette d'un dompteur.—Si vous avez de mauvaises intentions...

— Je ne médite rien de semblable, — répondit l'inconnu. — Au contraire, vous êtes juste le genre

d'homme que je cherche depuis un mois, et je suis heureux que le hasard ait jeté un gaillard aussi désespéré que vous sur mon chemin.

— Alors pourquoi vous êtes-vous mêlé de mes affaires là-haut? — demanda Magsman d'un air farouche et plus qu'à demi dominé par l'envie d'assommer ou de chercher à assommer l'inconnu avec son bâton.

— Parce que, — répondit ce dernier sans hésitation, — premièrement j'ai jugé nécessaire de protéger une femme contre la violence, lors même que cette femme, comme je l'ai entendu par votre conversation, serait votre épouse légitime; secondement, parce que j'ai jugé également nécessaire de prévenir un esclandre dans la maison, qui aurait révélé ma présence dans la chambre à coucher de Madame Brace; et troisièmement, parce que je puis vous fournir les moyens de gagner une somme d'argent assez forte pour vous rendre indépendant pour le reste de vos jours en pays étranger.

— Cette dernière raison est celle que je comprends le mieux de toutes, — dit Magsman. — Mais, êtes-vous sérieux ou méditez-vous quelque plan pour me faire tomber dans un traquenard?

— Imbécile, — s'écria le gentilhomme avec mépris. — Me prenez-vous pour un limier de Bow Street?

— Je ne sais pour qui diable vous prendre, — répondit Magsman.

— Et il ne me convient pas de vous éclairer sur ce

point. Mais quoique vous ne m'ayez pas vu dans la chambre à coucher de là-haut, j'ai pu étudier votre précieuse physionomie, caché derrière les rideaux, et si j'étais un artiste, je pourrais faire votre portrait de mémoire d'une ressemblance frappante.

— Vous êtes grand faiseur de compliments, — dit Warren laconiquement. — Mais pour en revenir à l'affaire à laquelle vous faisiez allusion...

— Nous ne pouvons la discuter ici; ni votre femme qui est là-haut, ni âme qui vive, sans mon consentement, ne doit savoir ce qui se passera entre nous dans une autre occasion. Vous connaissez la route d'Hyde Park qui longe Kensington-Gardens?

— Oui, après? — demanda Magsman.

— Amusez-vous à vous promener sur cette route Dimanche soir, de neuf à dix heures, — dit l'inconnu. — Soyez seul et vous en saurez davantage.

— Je n'y manquerai pas, — répondit Warren, — car ceci a l'air d'une affaire.

— Et qui sera productive pour vous, mon bon ami, — répondit l'inconnu. — Mais il vous faut partir le plus vite possible et je vais vous accompagner jusqu'à la porte extérieure.

Magsman se mit en mouvement pour obéir à cette invitation, et ce fut en vain qu'il exerça toute la puissance de sa vue pour apercevoir dans l'ombre la physionomie de l'inconnu. L'obscurité était impénétrable, et pour traverser la boutique, ce dernier se couvrit la tête avec un mouchoir de soie de ma-

nière à ce que, lorsque la porte s'ouvrirait, les rayons de la lune ne vinssent pas éclairer ses traits.

Cette précaution déjoua donc la dernière chance que Magsman avait de se faire une idée de l'apparence extérieure du singulier individu qui, après avoir été pour lui un ennemi résolu, promettait de devenir un généreux patron.

— Bonne nuit, — dit Warren lorsqu'il passa le seuil de la porte donnant dans Pall Mall, — ou plutôt bon matin.

— Tenez, prenez votre pistolet, — murmura l'inconnu en lui plaçant son arme dans la main.

Magsman murmura quelques mots de remerciements, fourra le pistolet dans sa poche, et s'éloigna d'un pas rapide.

## CHAPITRE XVI

### L'ORPHELINE

Nous avons déjà, dans un précédent chapitre de notre récit, jeté un coup d'œil sur le labyrinthe de rues étroites, sales, et populeuses qui existent dans le voisinage de l'Abbaye de Westminster, et c'est dans ce dédale de briques et de mortier, grouillant de reptiles humains, que Camille fut conduite par la femme qui avait paru lui montrer tant d'intérêt.

Pendant la route depuis Saint-James's Square, Camille avait ingénument et franchement raconté suffisamment de son histoire pour faire savoir qu'elle était orpheline, qu'elle avait quelques centaines de livres déposées à son crédit à la Banque d'Angleterre et qu'elle avait été obligée de s'enfuir à cette heure avancée de la nuit d'un établissement où elle s'était vue tout à coup exposée à un attentat contre

son honneur. Toutefois elle n'avait pas nommé Madame Brace et elle n'avait pas expliqué la manière dont elle s'était échappée de la maison ; un sentiment de délicatesse et de générosité lui avait fait garder le silence sur le premier point, et elle craignait de ne pas être crue si elle entrait dans les détails de son évasion.

La femme exprima la plus vive sympathie en faveur de Camille, déclarant qu'il était heureux pour elle qu'elle eût eu la chance de les rencontrer, car elle était résolue à prendre le plus grand soin d'elle jusqu'au moment où elle aurait décidé le parti qu'elle voulait suivre, et concluant par une chaleureuse apologie de son mari qu'elle dépeignait comme le meilleur des hommes, quoique son état de conducteur de bestiaux, qui l'exposait constamment aux intempéries des saisons, lui donnât l'air un peu rude et ne lui laissât pas beaucoup de temps pour prendre soin de sa personne.

En réalité cette femme parlait avec un tel air de sincérité, que Camille, non-seulement lui donna toute sa confiance, mais qu'elle se reprocha même de s'être laissé prévenir défavorablement par la physionomie de son mari et d'avoir cédé à des soupçons passagers et irréfléchis.

Néanmoins, quand sa conductrice l'entraîna dans un dédale de rues sombres, le passage subit de rues éclairées par la lune brillante dans l'obscurité de cours et d'allées étroites produisit un effet pénible

sur la jeune fille, qui, saisissant sa compagne par le bras, dit d'une voix tremblante :

— Où allons-nous?

— A ma demeure, qui est tout près d'ici, — lui fut-il répondu d'une voix si calme et si tranquille, que Camille se sentit honteuse de sa terreur. — Les pauvres gens, ma chère demoiselle, sont obligés d'habiter dans d'étranges quartiers, — ajouta la femme.

— Hélas! ce n'est que trop vrai, — murmura l'orpheline en continuant à suivre sa compagne.

Au bout de quelques instants, cette dernière s'arrêta dans une des rues sombres que les deux femmes venaient de parcourir, ouvrit une porte avec un passe-partout et dit :

— Voici mon logis, Mademoiselle; il est modeste, mais vous y êtes la bienvenue.

Le cœur de Camille défaillit à l'aspect de ce sombre lieu, et pourtant les paroles de la femme étaient si douces, ses manières si rassurantes et si honnêtes, que, triomphant de ses appréhensions et faisant un effort désespéré pour étouffer les soupçons qui étaient de nouveau venu l'assaillir, elle franchit le seuil de l'antre obscur qui lui était ouvert. La femme ferma la porte et pria Camille d'attendre un moment dans le corridor pendant qu'elle entrerait dans la chambre voisine pour se procurer de la lumière. La demi-minute qui s'écoula parut un siècle à la jeune fille, et ses craintes grandirent à un tel point et avec une

telle rapidité, qu'elle ne pouvait se rendre compte de toutes les idées horribles qui se succédaient dans son esprit; mais tout à coup une lumière jaillit de la porte entr'ouverte, la femme reparut une chandelle à la main, et le regard que Camille jeta sur elle rencontra une telle expression de placidité sur ses traits pâles et intéressants, que ses craintes se dissipèrent encore en un instant et que de nouveau elle se reprocha amèrement les soupçons auxquels elle se laissait aller et qui étaient probablement injurieux à l'excès pour celle qui lui donnait une si généreuse hospitalité.

La lumière lui révéla un étroit passage qui se terminait par un escalier, vers lequel la femme conduisit Camille, qui la suivit avec confiance. Une chambre à coucher, petite mais propre, les reçut; elle était située au premier étage, et la femme annonça que c'était là que la jeune dame devait passer la nuit.

— L'asile est modeste, — dit-elle; — mais il est offert de bon cœur.

Camille exprima ses remerciements pour la bonté qu'on lui témoignait, et la femme, après avoir placé la chandelle sur une petite table, se retira.

L'orpheline ferma soigneusement la porte et se hâta de se déshabiller, car elle était accablée de fatigue, et à peine avait-elle la tête sur l'oreiller qu'elle s'endormit d'un profond sommeil.

Elle s'éveilla le lendemain matin, juste au mo-

ment où l'horloge de l'Abbaye de Westminster sonnait neuf heures, et, quand les rayons du soleil vinrent frapper ses yeux et qu'elle se trouva dans une chambre modeste, mais couchée dans un lit bien propre, elle se reprocha de nouveau les soupçons qu'elle avait conçus contre le brave couple auquel elle était redevable de l'hospitalité dont elle jouissait.

Descendant de son humble couchette, Camille se mit à sa toilette; mais plus d'une fois, pendant l'opération, des larmes vinrent mouiller ses yeux à la pensée de l'asile confortable qu'elle avait été forcée de fuir pour en chercher un autre.

Trouver un autre asile... hélas! hélas! c'était chose plus facile à dire qu'à faire, et l'orpheline le comprenait bien; aussi son cœur se gonfla-t-il lorsqu'elle réfléchit que le seul asile sûr qu'elle eût possédé lui avait été enlevé par la mort fatale de son père et de sa mère!

— O mon Dieu! voler est mal, faire des faux est vil, attenter à la vertu d'une jeune fille est atroce, assassiner est horrible; mais s'attaquer à une orpheline, être sans pitié pour une pauvre créature privée d'un père et d'une mère idolâtres et pour toujours, oh! c'est bien horrible aussi, et le misérable qui n'a pas pitié d'une orpheline est capable de vol, de faux, de rapt, et de meurtre!

A peine la toilette de Camille était-elle terminée, que quelqu'un frappa doucement à la porte; elle

ouvrit et la femme entra et s'enquit de la manière dont la jeune fille avait passé la nuit. Après que Camille eut répondu par ses remerciements à cette apparente sollicitude, la femme emmena la jeune fille dans un petit parloir proprement tenu du rez-de-chaussée, dans lequel le déjeuner était servi.

Le mari de la femme était là, et son extérieur s'était singulièrement amélioré, car il avait rasé la barbe de plusieurs jours qui lui couvrait le visage et qui donnait un aspect sinistre à sa physionomie, lorsque Camille l'avait vu quelques heures auparavant; ses cheveux alors en désordre étaient maintenant peignés et proprement arrangés, sa chemise malpropre avait fait place à du linge bien blanc, et il portait un habillement noir fort convenable.

— J'espère que ma femme a eu bien soin de vous, Mademoiselle? — dit-il en adoucissant sa voix autant que la chose lui était possible.

— J'ai à vous remercier sincèrement tous les deux pour votre bonté, — répondit Camille.

— Oh! pas un mot là-dessus, ma chère demoiselle, — dit l'homme. — Nous n'avons fait que notre devoir de chrétiens, et je suis sûr qu'un cœur de pierre aurait été amolli en voyant une jolie personne comme vous dans un semblable état de trouble et de détresse. Aussi quand je suis revenu à la maison, une heure environ après vous et ma femme, je l'ai trouvée pleurant comme si ses yeux s'étaient changés en fontaines.

— Bon, bon, — interrompit la femme, mais sans brusquerie.—Je dois avouer que j'avais été touchée par tout ce que cette chère demoiselle m'avait dit le long du chemin, car c'est une chose si triste d'être privée de ses parents dans un âge tendre... Mais allons, chère demoiselle, — s'écria-t elle en s'interrompant tout à coup, car elle s'aperçut que Camille était douloureusement affectée, — séchez vos larmes, ne vous laissez pas abattre ainsi; vous êtes une bonne fille, et tout ce que mon mari et moi nous pourrons faire pour vous être utiles, nous le ferons de grand cœur. Allons, asseyez-vous et prenez une tasse de thé, cela vous fera du bien, Mademoiselle.

Camille essuya aussitôt ses yeux, et, cédant à l'invitation de la femme, elle prit place à table. Néanmoins elle avait le cœur trop gros pour éprouver le moindre appétit, mais elle s'efforça de manger quelques bouchées pour ne pas laisser à penser à ceux qui la traitaient qu'elle était difficile et que leur modeste repas n'était pas de son goût. Quand le déjeuner fut terminé, l'homme se leva et annonça qu'il avait quelques affaires particulières à régler dans la Cité, mais qu'il reviendrait pour l'heure du dîner.

— La Cité! — s'écria sa femme. — C'est dans la Cité que tu vas en premier ce matin? Tiens! c'est singulier...

— Singulier, ma chère, et pourquoi? — demanda

l'homme qui parlait dans des termes très-affectueux à sa femme.

— Parce que cette jeune dame a également quelque petite affaire à faire dans la Cité, je crois. N'est-ce pas ce que vous m'avez dit, Mademoiselle? — demanda la femme en se tournant vers Camille.

— Il faut que je remplisse ma bourse, — répondit l'orpheline avec un profond soupir. — Puisque j'ai été forcée d'abandonner ma place... ayant perdu ma position, il faut que je retrouve, le plus tôt possible, une autre maison dans laquelle je puisse entrer.

— Je suppose alors que vous avez des parents, des tuteurs, ou des hommes de lois dans la Cité, — dit l'homme. — Et vous avez besoin d'aller les trouver. En ce cas, je serai fort heureux de vous conduire chez eux et de vous voir en sûreté dans leur maison, — ajouta-t-il avec une apparence de franchise qui fit oublier à l'orpheline l'expression sinistre de la physionomie.

—Hélas! je n'ai pas de parents... pas d'amis...— répondit-elle en essuyant les larmes qui perlaient aux bords de ses longs cils. — J'ai tort de dire que je n'ai pas d'amis! — s'écria-t-elle frappée par un souvenir soudain qui fit revenir la rougeur à ses joues. — Oui... Monsieur Meagles... il me conseillera, il me guidera pour ce que je dois faire.

— Ce que vous avez de mieux à faire, Mademoiselle, c'est d'écrire à votre ami, — dit l'homme en

échangeant un regard significatif avec sa femme, — et j'irai lui porter votre lettre à l'instant, cela vaudra mieux pour vous que de courir les rues.

— Merci... merci! — s'écria Camille reconnaissante du conseil et de l'offre qui l'accompagnait. — Mais il n'est pas nécessaire que j'écrive, et mes idées sont si bouleversées, ma vue est si troublée, que c'est à peine si je pourrais tracer une seule ligne. Mon but peut être rempli, si vous avez la bonté de passer chez M. Meagles, dans Jermyn Street.—Et elle indiqua le numéro de la maison de Madame Piggleberry. — Vous lui direz qu'un accident de la nature la plus désagréable est survenu qui m'a forcée de quitter l'établissement dans lequel je m'étais placée, et que s'il veut me rendre une visite immédiate, je recevrai ses conseils avec la plus grande reconnaissance.

— Votre commission sera exécutée sans le moindre retard, Mademoiselle,— répondit l'homme qui quitta aussitôt la maison.

Dix minutes s'écoulèrent avant que Camille fût frappée de l'idée qu'elle avait oublié de dire son nom à l'individu qui s'était chargé de sa commission pour M. Meagles, et elle fut presque surprise et contrariée qu'il ne lui eût pas fait lui-même cette question. Toutefois elle se consola en réfléchissant que Meagles devinerait très-certainement celle qui avait envoyé vers lui, et que, s'il ne devinait pas immédiatement, les détails qui lui seraient donnés de sa

personne ne pouvaient pas manquer de la rappeler à son souvenir.

Au bout d'une heure, l'homme revint avec une expression de tristesse dans la physionomie, et Camille s'aperçut à l'instant qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas bien.

— M. Meagles n'est pas chez lui, Mademoiselle, — dit-il, — et j'ai le regret de vous annoncer qu'il ne sera pas de retour avant six semaines. Il est allé en Écosse, à ce qu'il paraît, pour des affaires particulières... pour le Prince de Galles, je crois, d'après ce que m'a dit la maîtresse de la maison.

— Oui, c'est très-probable, — murmura la pauvre Camille d'une voix étouffée. — Je sais qu'il est fréquemment employé par Son Altesse Royale.

— Eh bien! reprenez courage, Mademoiselle; ne vous inquiétez de rien, — dit l'homme. — Vous pouvez parfaitement demeurer ici, vous savez...jusqu'au retour de vos amis, et, quant à ce qui est de l'argent, vous pouvez être tranquille : ni moi, ni ma femme, nous ne vous demanderons rien.

— Mes bons amis! — s'écria tout à coup Camille après un moment de réflexion, — je sais ce que je dois faire. Il est vrai que je possède quelques centaines de livres à la Banque d'Angleterre; c'était une somme que je voulais laisser s'y accumuler tant que je pourrais vivre avec le produit de mon aiguille. Je suis décidée à ne pas chercher une autre place. Je louerai un logement propre dans un quartier con-

venable, et je tâcherai de trouver une clientèle comme couturière en robes. Dans ce but, je me propose de me rendre dans la Cité pour y trouver un honnête sollicitor ou un agent de change.

— Si vous avez besoin d'un homme de lois, Mademoiselle, — interrompit la femme, — l'attorney de mon mari est un homme dans lequel vous pouvez avoir toute confiance. Ah! nous avons été nous-même dans une bonne position... autrefois, ma chère demoiselle, et alors nous avions recours à ses avis, il a toujours été un véritable ami pour nous depuis.

— C'est bien vrai, — s'écria le mari. — Il n'y a pas de meilleur garçon au monde que Samuel Simmonds... je puis le dire... et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que j'ai justement rendez-vous avec lui pour cette après-midi.

— Je vous serais reconnaissante, — dit Camille, — si vous m'accompagnez à l'étude de M. Simmonds.

— Eh bien! j'ai plusieurs courses à faire d'abord, — dit l'homme; — mais ma femme va partir avec vous pour la Cité et nous nous retrouverons dans la Cour de Token House à midi juste.

Cet arrangement accepté avec reconnaissance par l'orpheline, il partit.

## CHAPITRE XVII

### LES AMIS DE L'ORPHELINE

Juste au moment où l'horloge de Royal Exchange sonnait midi, Camille Morton et la femme descendirent d'une voiture de place dans Lothbury, d'où elles passèrent dans la Cour de Token House, qui n'est qu'une sombre allée presque exclusivement consacrée à des bureaux et à des agences d'affaires.

Avec la petite somme que Camille avait en sa possession lors de sa fuite de chez Madame Brace, elle avait acheté un chapeau et un mantelet, et l'animation qui résultait des préoccupations actives de sa pensée avait ramené les couleurs sur ses joues. Son extérieur était celui d'une jeune personne agréable et intéressante, et comme la femme marchait derrière elle, elle avait l'air d'une jeune dame suivie par sa domestique.

A peine étaient-elles entrées dans la Cour de Token House que la femme s'écria :

—Quel bonheur! voici mon mari avec l'homme de lois!

Camille, en levant les yeux, vit son hôte qui s'avançait en compagnie d'un homme court, trapu, rouge de visage, mais ayant l'air respectable et vêtu de noir, qui lui fut présenté comme M. Samuel Simmonds.

— Grandement honoré de faire votre connaissance, Mademoiselle! — dit l'attorney — Que puis-je faire pour vous en ce qui concerne les affaires de mon ministère? Mais ne ferions-nous pas mieux d'aller jusqu'à mon étude? — demanda-t-il en jetant par-dessus son épaule un regard dans la direction de l'extrémité de la Cour de Token House.

— Je ne pense pas que cela soit nécessaire, Monsieur, — suggéra l'homme. — Cette jeune dame ne veut que retirer quelques livres.

— En vérité! oh! très-bien, je vais justement à la Banque pour y trouver mon agent de change, pour réaliser une vingtaine de mille livres pour un certain lord. mon meilleur client par le fait, — dit Samuel Simmonds d'un air confidentiel, comme s'il ne voulait pas avouer devant tout le monde que ce pair du royaume qu'il n'avait pas nommé était le plus généreux de ses patrons. — Eh bien! Mademoiselle, quelle somme vous proposez-vous de retirer, et quelle est l'importance de votre dépôt? Soyez as-

sez bonne pour me donner ces renseignements et votre affaire sera conclue en un tour de main. Hum! je veux dire en un instant.

Camille, prenant la brusquerie des manières de l'homme de lois pour le sans-façon des affaires, retira du corsage de sa robe le reçu de la Banque et le présentant à l'attorney, elle dit :

— Ceci vous donnera toutes les explications nécessaires, Monsieur, et mon intention est de retirer cent livres sterling.

— Très-bien, Mademoiselle, cent livres, — répéta Samuel Simmonds. — Soyez assez bonne pour m'accompagner à la Banque. Oh! vous pouvez venir aussi tous les deux, si cela vous plaît, — ajouta-t-il en se tournant d'un air protecteur du côté de l'homme et de sa femme.

Tous quatre traversèrent la rue qui conduit à la Banque et entrèrent dans la cour qui communique avec Lothbury.

— Arrêtez-vous ici un moment, Mademoiselle, restez avec la jeune dame, mes chers amis, — dit M. Samuel Simmonds avec son sans-façon d'homme d'affaires. — Je vais aller voir si mon agent de change est là, — ajouta-t-il d'un air entendu. — Les profanes, ceux qui ne sont pas du métier, n'entrent pas dans cette atmosphère saturée de l'odeur des millions.

Et tout en riant de tout cœur de l'esprit dont il croyait avoir fait preuve dans ce qu'il venait de dire,

M. Samuel Simmonds s'éloigna rapidement et entra dans l'intérieur des bâtiments par une porte située à l'extrémité de la cour, emportant dans sa main le reçu de la Banque comme s'il ne lui attribuait pas plus de valeur qu'à un numéro du *Morning Post,* contenant l'article de fond de la polémique du jour.

— Un habile homme ce Simmonds, un bien habile homme! — dit le mari en paraissant s'adresser à sa femme, mais réellement dans le but de faire impression sur l'esprit de Camille.

Un sentiment d'inquiétude s'empara de la jeune fille quand elle vit l'homme de lois partir ainsi sans cérémonie avec le titre qui constituait la petite fortune qu'elle avait sur les fonds publics; mais à peine avait-elle eu le temps de se raisonner sur le peu de fondement de ses soupçons, que M. Samuel Simmonds revint, tenant toujours à la main le reçu de la Banque, avec le même air d'indifférence, comme s'il lui semblait qu'il fût de fort peu d'importance que ce titre fût entre ses mains ou entre celles de sa cliente, jusqu'au moment où l'on aurait besoin de le produire.

— Mon agent de change n'est pas encore arrivé, et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, — dit M. Samuel Simmonds en rejoignant ses clients. — Le fait est que depuis hier il est survenu un nouveau règlement qui oblige les personnes qui ont des titres à vendre de faire d'abord constater leur identité dans les bureaux de l'agent de change; aussi je vais vous dire

ce qu'il y a faire. Vous, mon bon ami, — continua-t-il en s'adressant à l'homme, — allez avec la jeune dame chez mon agent de change, qui demeure, vous le savez, dans Cateaton Street, et après avoir fait reconnaître son identité, revenez immédiatement et ramenez l'agent de change avec vous. Dites-lui que je l'attends ici pour les mille livres de Sa Seigneurie et pour terminer les deux affaires en même temps. Mademoiselle, — ajouta-t-il en se tournant du côté de Camille, — voulez-vous avoir la bonté d'aller jusqu'à Cateaton-Street avec notre ami ici présent? Ce sera l'affaire d'un moment.

Camille acquiesça sans hésitation à sa demande et elle s'éloigna avec l'homme dont elle avait complétement oublié la physionomie sinistre, tant elle lui était reconnaissante de toute la peine que lui et sa femme se donnaient à son sujet.

En sortant de la Banque, Camille remarqua pourtant que son compagnon enfonçait son chapeau, dont les bords étaient fort larges, très-profondément sur ses yeux et qu'il remontait le gros cache-nez qu'il portait autour du cou, et comme le froid n'avait rien d'extraordinaire, elle ne put s'empêcher d'y voir une intention de cacher les traits de son visage. De nouveau le soupçon revint assaillir l'esprit de l'orpheline et elle sentit comme un trait glacé qui pénétrait dans son cœur. Elle jeta un regard plus attentif sur sa physionomie. Mais elle ne put apercevoir que ses yeux qui brillaient d'un

éclat sinistre, tant il était emmitouflé dans son cache-nez, et pourtant il n'était que midi, le soleil brillait et l'atmosphère n'était nullement froide.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Était-elle tombée dans de mauvaises mains ? Devait-elle retourner à la Banque d'Angleterre où elle avait laissé l'homme de loi, et la femme, redemander son reçu ou du moins s'assurer qu'il était en sûreté ? Son sang bouillonnait littéralement dans ses veines et elle était en proie à une sorte de vertige, pendant qu'elle s'adressait ces questions. Mais elle ne céda pas encore à l'impulsion que lui donnaient ses soupçons, et quoiqu'ils devinssent à chaque instant plus forts et plus intolérables, elle ne put trouver le courage moral ou la résolution de revenir sur ses pas et de retourner à la Banque d'Angleterre, car c'était faire voir à celui qui l'accompagnait qu'elle se méfiait de lui, de sa femme ainsi que de l'homme de lois qu'ils lui avaient procuré, et s'il arrivait que ses soupçons fussent dénués de fondement, quel chagrin, quel regret aurait-elle d'avoir traité d'une façon aussi injurieuse des personnes dont elle n'avait reçu que des bontés !

Pendant que ces réflexions se succédaient dans son esprit, elle continuait à marcher à côté de l'homme ; mais à la fin, se sentant incapable de demeurer plus longtemps dans cet état d'incertitude, elle dit :

— Je vous demande pardon de vous adresser une semblable question, mais êtes-vous bien cer-

tain qu'on peut se fier à M. Samuel Simmonds?

— Se fier à lui! — s'écria son compagnon d'une voix étouffée par son gros cache-nez. — Bien certainement, Mademoiselle, sans cela je ne suppose pas que vous pensiez que je vous l'aurais recommandé? Que votre esprit demeure en repos, il est l'honnêteté même!

Ils étaient alors dans Cateaton Street, et une charrette stationnait si près des maisons, qu'elle ne laissait passage qu'à une seule personne à la fois. L'homme fit passer Camille la première, et la jeune fille pressa le pas dans l'espoir d'arriver plus vite au bureau de l'agent de change.

Une fois l'obstacle franchi, elle se retourna pour s'assurer de la présence de son compagnon, mais elle ne le vit pas! Ses soupçons lui revinrent, elle retourna sur ses pas, mais sans l'apercevoir. Les regards effarés, la jeune fille pressa le pas et en quelques minutes elle arriva de nouveau devant la Banque d'Angleterre.

En entrant dans la cour, un regard lui suffit pour s'assurer que la femme et l'attorney avaient également disparu. Un sentiment de malaise saisit la pauvre jeune fille, le sang lui monta au cerveau, ses yeux s'obscurcirent, et elle sentit ses jambes fléchir sous elle Mais, par un effort soudain et violent, elle rassembla ses idées confuses et, se souvenant que le cabinet de l'homme de lois était, à ce qu'on lui avait dit, situé dans Token House, elle se hâta de s'y rendre,

animée et soutenue par le désespoir. Sur chaque porte et le long de tous les murs de cette sombre allée, elle chercha le nom de Simmonds, mais sans l'y trouver. Enfin, lorsqu'elle eut vainement inspecté toutes les maisons jusqu'à la dernière, l'orpheline chancela, s'appuya contre une porte, et comprima son front avec sa main pour rassembler ses pensées, car elle se sentait devenir folle.

De nouveau elle puisa dans la violence de son désespoir la force de reprendre courage et espoir, car la perte de tout ce qu'elle possédait au monde lui semblait une trop infernale atrocité pour que le bon Dieu permît qu'un pareil coup tombât sur la tête d'une pauvre orpheline et vînt la plonger dans la plus noire et la plus affreuse des misères.

Pendant qu'elle tenait son front brûlant dans sa main, elle réfléchit qu'elle pouvait avoir mal compris M. Simmonds, que son office pouvait ne pas être dans la Cour de Token House, que peut-être il l'attendait toujours, mais dans une autre partie de la Banque d'Angleterre, et qu'un accident involontaire pouvait avoir amené sa séparation d'avec l'homme qui la conduisait dans les bureaux de l'agent de change. Ces pensées, qui se succédèrent rapidement dans son esprit, lui parurent si admissibles qu'elle essaya de rire de la sottise qui l'avait fait s'abandonner à d'aussi horribles soupçons, mais, hélas! son sourire était triste, et l'angoisse poignante de ses craintes n'avait éprouvé qu'un bien faible soulagement.

Retournant à la Banque d'Angleterre, Camille accosta le gardien qui se tenait devant la porte et lui demanda s'il connaissait un attorney du nom de Samuel Simmonds.

— Je pense que vous feriez tout aussi bien de ne pas m'adresser une semblable question, jeune femme, — répondit brutalement le fonctionnaire en levant sa canne et en la laissant retomber lourdement sur le pavé.

— Bien certainement, vous devez vous être mépris sur ma question, — dit Camille dont les yeux se remplirent de larmes. — Sans cela vous me répondriez avec la même politesse que celle dont j'ai fait preuve en m'adressant à vous, — ajouta-t-elle d'une voix tremblante d'émotion.

— Tout ce que je sais, c'est que je vous ai vue avec une autre femme passer la grille en compagnie de ce fieffé coquin de Simmonds et d'un autre homme à mine suspecte. J'ai eu l'œil sur vous quatre, — dit le gardien. — Aussi ce que vous avez de mieux à faire, c'est de filer, nous n'avons que faire ici de pick-pokets et de filles. Mais, holà ! qu'est-ce qu'il y a maintenant? — s'écria-t-il en s'apercevant que Camille fondait en larmes. — Allons! marchez, filez d'ici,— cria-t-il d'un ton brutal. — C'est une nouvelle comédie, je suppose. Vous vous imaginez que vos giries vont faire ouvrir les bourses de ces messieurs et qu'ils vont en vider le contenu dans votre main. Allons filez, vous dis-je.

Et saisissant par les épaules la malheureuse fille qui s'était appuyée contre le battant de la porte ouverte, il la poussa rudement dans la rue.

Trois ou quatre personnes s'arrêtèrent pour voir ce qui se passait, et Camille, accablée de honte et de douleur, fit de vains efforts pour prononcer quelques mots d'explications. Le gardien fit un signe pour faire comprendre qu'elle ne méritait aucune confiance, les personnes attirées par cette scène secouèrent la tête et passèrent leur chemin, étonnées qu'une créature aussi jeune pût être aussi perverse, et le fonctionnaire de la Banque passa naturellement pour un homme vigilant et plein d'expérience, sachant reconnaître les coquins et les filous sous quelque déguisement qu'ils puissent prendre.

L'orpheline s'éloigna mille fois plus douloureusement blessée de l'insulte qu'elle venait de recevoir qu'affectée de la perte de tout ce qu'elle possédait au monde, car ce qui résultait bien évidemment de quelques mots qui étaient tombés de la bouche du gardien, c'est que ce Simmonds était bien connu comme un coquin.

Pendant quelques minutes, l'angoisse mentale qui torturait Camille fut si forte, qu'elle absorba toute autre considération, mais se rappelant tout à coup qu'elle était dans un lieu public, au milieu d'une cité populeuse, et que son air désespéré attirait l'attention de tous ceux qui passaient, elle essuya ses yeux, abaissa son voile sur son visage, et marcha

devant elle sans savoir où elle allait. De cette manière, la malheureuse enfant fit tout le tour de la Banque et elle ne s'assura de ce fait qu'en se retrouvant de nouveau à quelques pas du gardien qui venait de la traiter si brutalement.

Maintenant son voile sur son visage et faisant appel à tout son courage, elle accosta cet homme qui ne paraissait pas l'avoir encore reconnue.

— Quelques minutes seulement se sont passées, — dit-elle avec une fermeté et un calme qui la surprirent elle-même, — depuis que, vous méprenant sur le caractère d'une jeune femme respectable, vous vous êtes porté à des violences sur sa personne.

— Et vous êtes cette jeune femme? — s'écria le gardien tout à coup pris de la crainte d'avoir été trop loin, car il y avait dans le ton et les manières de cette jeune fille quelque chose qui le portait à croire qu'il n'avait pas devant lui une créature aussi abandonnée qu'il l'avait gratuitement supposé dans le premier moment.

— Oui, je suis cette jeune femme, — dit Camille, — et si vous êtes père ou frère, si vous avez une sœur ou une fille que vous aimez et que vous respectez, vous devez être honteux et chagrin de m'avoir insultee aussi grossièrement, et cela sans aucune provocation de ma part.

Le gardien sentit s'augmenter ses frayeurs et commença à balbutier quelques excuses, déclarant

qu'il y avait tant d'imposteurs par le temps qui court, qu'il était fort difficile de discerner ceux qui étaient honnêtes de ceux qui ne l'étaient pas ; que la Banque spécialement était le théâtre qu'ils choisissaient de préférence pour pratiquer leurs mauvais tours, et qu'il était obligé d'être très-méticuleux s'il ne voulait pas perdre sa place.

— Sans aucun doute, il doit y avoir du vrai dans tout cela, — dit Camille. — Mais vous devriez apporter plus de prudence dans l'exercice de vos fonctions. Néanmoins je vous pardonne sincèrement les mauvais traitements dont j'ai été l'objet de votre part ; et maintenant dites-moi tout ce que vous savez des gens avec lesquels vous m'avez vue tout à l'heure.

— Relativement à la jeune femme et à l'homme au cache-nez, je ne sais absolument rien, Mademoiselle, — répondit le gardien, dont le ton et les manières avaient changé du tout au tout et chez lequel la grossièreté avait fait place à la basse servilité d'un homme qui était effrayé des conséquences de sa brutalité, — si ce n'est qu'ils ont tous les deux l'air de vilaines pratiques. Mais quant à ce fripon de Simmonds, il rôde constamment par ici.

— Alors il n'est pas attorney, comme il le prétend ? — dit Camille, dont le cœur défaillait intérieurement et qui sentait grandir la conscience de son irréparable malheur en même temps que son dernier rayon d'espoir s'éteignait.

— Dame! il a été homme de lois autrefois, Mademoiselle, — répondit le gardien. — Mais il y a longtemps qu'il a été rayé du tableau, et depuis ce temps il rôde toujours autour de la Banque et de la Bourse.

— Quel est le chemin pour se rendre dans la salle publique où se font les retraits de fonds déposés à la Banque? — demanda Camille d'une voix étouffée.

— Passez par cette porte, Mademoiselle, — répondit le gardien en indiquant avec sa canne la direction qu'il fallait suivre.

La jeune fille entra et, s'adressant à un des nombreux commis qu'elle vit dans la salle dans laquelle elle pénétra, elle lui fit quelques questions rapides et quelque peu incohérentes, car elle était en proie à un tourment intérieur, à un chagrin prêt à faire explosion et qu'elle avait grand'peine à contenir. Le commis auquel Camille s'était adressée la renvoya à un autre, et par ce dernier, elle apprit qu'une certaine somme, inscrite sous un certain nom, venait d'être retirée il y avait environ une demi-heure. Le livre lui fut montré, son nom, ainsi que le certificat de la Banque en justifiait, avait été signé par une femme qui s'était présentée comme étant elle-même, et cette femme ne pouvait être autre que l'astucieuse femme qui lui avait donné l'hospitalité avec tant de témoignages d'amitié.

Pendant quelques moments, son cœur cessa de

battre, et un frisson mortel vint l'assaillir, les jambes lui manquèrent, et elle fut obligée de se retenir au comptoir du commis pour ne pas tomber.

— Un faux a été commis alors? — dit le commis.

Ces paroles qu'il répétait pour la troisième fois parvinrent aux oreilles de Camille et la rappelèrent à elle.

— Un faux!... oui... et je suis ruinée! — s'écria-t-elle douloureusement.

Puis, frappée par une idée soudaine, elle s'enfuit.

Mais le commis se précipita après elle, et, rattrapant la pauvre malheureuse au moment où elle sortait de la cour, il lui dit :

— Je vous demande pardon, Mademoiselle ; mais une affaire de cette importance doit être examinée immédiatement.

— Je vais quelque part dans ce but, — répondit rapidement l'orpheline en proie à la plus vive agitation.

— Vous reviendrez alors, vous assisterez les officiers de justice, si cela est nécessaire, pour que les choses marchent d'une manière régulière.

— Oui... oui... je reviendrai, — répondit Camille rendue impatiente par la crainte de voir lui échapper sa dernière espérance.

Et se séparant brusquement du commis, elle s'éloigna en courant de la Banque d'Angleterre.

Une voiture passait en ce moment, elle l'arrêta, monta dans le véhicule, et ordonna au cocher de la

conduire à Westminster et de la descendre dans le voisinage de l'Abbaye.

Le trajet qu'elle avait à accomplir, au lieu de lui donner le temps de reprendre un peu de calme, ne faisait qu'augmenter l'agitation qui la possédait; son impatience devenait douloureuse, elle brûlait du désir d'atteindre le logis où elle avait passé la nuit, dans l'espérance d'y trouver la femme qui lui avait donné l'hospitalité, et par ses menaces de lui arracher si ce n'est le tout, du moins une partie de la somme qu'elle avait touchée à la Banque. Mais la voiture était traînée par deux rosses qui s'avançaient avec une lenteur désespérante, et pour augmenter sa contrariété, Cheapside regorgeait de voitures. Ainsi entravée dans sa marche, ses pensées couraient avec la rapidité de l'éclair. Elle s'imaginait que l'homme et la femme qui, sous de beaux dehors d'amitié, l'avaient si scandaleusement dépouillée, auraient eu le temps de rentrer chez eux, de faire leurs malles, et de s'enfuir avant qu'elle ait pu atteindre leur demeure. Elle devenait folle d'impatience et elle arriva près de l'Abbaye dans un tel état d'épuisement causé par le travail de sa pensée, qu'il lui fut impossible de descendre immédiatement de la voiture.

Le cocher fut obligé de lui répéter trois fois, debout devant la portière qu'il avait ouverte, qu'elle était arrivée à sa destination, avant qu'elle comprît ce qu'il lui disait. Puis, reprenant tout à coup son courage, sa force et son énergie, elle descendit, et elle

allait s'élancer lorsque le cocher lui demanda le prix de sa course. Sa réponse fut qu'elle allait revenir à l'instant, mais son air égaré parut suspect au cocher, qui insista pour être payé immédiatement. Malgré son impatience, Camille fut obligée de céder, et la réclamation de cet homme épuisa le contenu de sa bourse. Elle était maintenant sans un denier.

Sans s'arrêter à réfléchir sur cette circonstance, sans songer à répondre à la question du cocher qui lui demandait s'il devait l'attendre, la pauvre jeune fille affolée se plongea dans le labyrinthe de rues étroites où elle savait qu'était située la maison dans laquelle elle avait passé la nuit précédente. Retrouver cette maison n'était pourtant pas une tâche si facile qu'elle se le figurait d'abord. Les rues, dans ces obscurs quartiers, se ressemblent toutes, la saleté, le vice, et la misère leur impriment à toutes le même cachet. Après avoir poursuivi sa recherche frénétique dans ce labyrinthe de pauvres habitations pendant quelque temps, Camille fut obligée de modérer la rapidité de ses pas, et ce fut quand elle était complétement épuisée, qu'en se traînant péniblement elle eut examiné chaque porte l'une après l'autre, qu'elle arriva devant la maison qu'elle cherchait.

Un rayon de joie se glissa dans son âme si assombrie depuis quelques heures, et elle se hâta de frapper à la porte.

Un homme d'un aspect hideux se présenta pour

répondre à son appel ; une loupe surmontait sa tête chauve, et sa physionomie portait l'empreinte indélébile du crime dans chacun de ses traits.

— Les gens qui habitent cette maison sont-ils chez eux ? — demanda Camille timidement, car le cœur lui manqua à l'apparition d'un individu si repoussant.

— Que voulez-vous dire ? — demanda cet homme d'un ton brutal et même menaçant.

— Je veux vous parler du mari et de la femme qui m'ont donné à coucher cette nuit dans leur demeure, — répondit la jeune fille. — Je ne sais pas leur nom.

— Que Dieu vous bénisse ! — s'écria ce repoussant individu. — Vous n'en entendrez plus jamais parler. Ils sont partis pour tout de bon, ma jeune demoiselle, je puis vous le certifier.

Et sur ces mots, qui sonnèrent comme un glas funèbre aux oreilles de l'orpheline, il lui referma la porte au nez violemment.

Elle s'éloigna, la pauvre fille abandonnée, comme si elle venait d'entendre prononcer son arrêt de mort. Son visage était si pâle, que son sang semblait s'être arrêté dans ses veines. Sa langue s'attachait a son palais, sa bouche était sèche comme si elle avait avalé de la cendre. Grand Dieu ! qu'allait-elle devenir... où porter ses pas... où chercher un asile? Elle ne pouvait retourner à l'aristocratique établissement de Madame Brace, que les vices et la dé-

bauche des grands avaient converti en un mauvais lieu discrètement dissimulé. Oh ! non, pour rien au monde elle n'y serait retourné. La mort, oui la mort, même la mort de faim, sur la voie publique était préférable à la perte de l'honneur !

Hélas ! hélas ! pauvre jeune orpheline, quelle sympathie profonde tu nous fais éprouver ! Notre compassion pour toi est sans bornes, pauvre vierge persécutée !

Mais où court-elle d'un pas si rapide ? Quelle idée nouvelle s'est emparée de son imagination ? A quelle subite impulsion cède-t-elle si précipitamment ? Elle se rappelle qu'il existe au monde un homme dont le nom est Meagles ; elle s'empresse de se rendre dans Jermyn Street pour s'assurer s'il est bien réellement parti pour l'Écosse. Voilà pourquoi elle court si vite. C'est son seul espoir, et l'ardent désir qu'elle éprouve de le voir réalisé qui prête des ailes.

Mais un vertige soudain s'empare d'elle, elle s'arrête court, sa tête tourne, elle fait quelques pas en chancelant, en étendant les bras comme pour implorer du secours. Puis elle tombe sur les degrés d'une porte, dans cet ignoble quartier qui avoisine l'Abbaye de Westminster.

Un gémissement d'angoisse s'échappe de ses lèvres, et elle s'évanouit.

## CHAPITRE XVIII

### MADAME FITZHERBERT ET TIM MEAGLES

Dans un salon splendidement meublé de ses appartements particuliers à Carlton House, Madame Fitzherbert était seule et pensive, étendue sur un sofa placé près d'un feu brillant et joyeux, qui contrastait avec sa physionomie soucieuse.

Non-seulement elle était indignée et offensée de la scène qui s'était passée pendant la nuit du bal, mais de sombres pressentiments d'un malheur imminent pesaient lourdement sur son cœur. Car, bien que ce ne fût pas la première querelle qu'elle eût eue avec le Prince de Galles, néanmoins c'était la première fois qu'elle durait aussi longtemps, sans une tentative de réconciliation de sa part.

Que voulait dire cette persistance à demeurer dans cet état d'inimitié? Quelle conséquence en tirer?... Ses charmes avaient-ils perdu leur empire,

ses séductions leur pouvoir, ses manières leur fascination?... Ou Son Altesse Royale était-elle si profondément attachée à Lady Desborough que, non-seulement elle souffrait du désappointement qu'elle avait éprouvé, mais qu'elle gardait une rancune invincible à celle qui s'était interposée entre lui et la victime dont il avait préparé la perte?

Ce malencontreux incident s'était produit dans la soirée du Lundi. On était maintenant dans l'après-midi du Jeudi, et le Prince n'avait pas même fait prendre des nouvelles de sa santé. Deux mortels jours s'étaient passés de la sorte; le troisième touchait à sa fin, et pas un mot, pas une lettre de celui qui était son époux devant Dieu, malgré les lois humaines qui s'opposaient à cette union. D'abord l'indignation, le ressentiment de cette dame étaient si grands, qu'elle aurait refusé tout entretien avec le coupable et renvoyé, sans l'ouvrir, tout billet qu'il aurait pu lui adresser; puis quand sa colère cédait à la folle affection qu'elle ressentait pour le Prince, son orgueil la poussait à se tenir dans une réserve aussi grande que celle dans laquelle il se renfermait lui-même, et, dans cet état de choses, aucune tentative de réconciliation n'avait été faite ni d'une part, ni de l'autre. Quoique vivant sous le même toit, le mari et la femme ne s'étaient pas vus depuis trois grands jours!

Aussi l'orgueil de la dame était-il plus blessé que jamais et son indignation grandit-elle plus violem-

ment dans son sein. Comme sa lèvre hautaine se plissait dédaigneusement! Quel feu menaçant brillait dans ses grands yeux bleus! Comme ses doigts longs et potelés jouaient avec un mouvement nerveux avec les boucles brillantes de ses cheveux, qui inondaient ses blanches épaules et sa poitrine aux riches contours!

Devait-elle attendre le bon plaisir de son époux pour mettre un terme à leur différend, ou devait-elle prendre la plume pour faire la première ouverture?

Telles étaient les questions qu'elle s'adressait à elle-même dans un moment de retour à des sentiments plus doux, et elle délibérait sur ce sujet quand un domestique ouvrit la porte du salon et annonça M. Meagles.

Un éclair de triomphe et de joie vint éclairer les beaux traits de Madame Fitzherbert, lorsqu'elle se leva pour recevoir son hôte, car l'idée lui vint à l'instant que c'était un messager de paix envoyé près d'elle par Son Altesse Royale.

Meagles, qui était tout habillé de noir, mais dont les vêtements par leur coupe trahissaient néanmoins le sportman, s'efforçait de prendre un air de gravité en rapport avec la mission dont il était chargé, et en réalité il se sentait mal à l'aise et peu satisfait du rôle qu'il avait à jouer; car, en dépit du peu d'affection q'uil avait pour Madame Fitzherbert, il ne pouvait résister aux pénibles réflexions qui assiégeaient son esprit, lorsqu'il songeait que c'était

à une femme qu'il était sur le point de déclarer la guerre. Au dernier moment même, il se serait volontiers retiré, il aurait décliné toute participation à cette affaire; mais l'intérêt, l'intérêt personnel et égoïste, l'emporta chez un homme qui ne manquait pas de qualités aimables et généreuses.

Avec plus de politesse qu'elle n'en avait jamais témoigné envers lui jusqu'à ce moment, Madame Fitzherbert tendit la main à Meagles et l'invita à prendre un siége, puis, avec ce tact de bonne compagnie qui la portait à affecter de ne voir en lui qu'un visiteur ordinaire et nullement un messager chargé d'une mission spéciale, elle entama la conversation sur les banalités du jour avec autant de grâce et de facilité d'élocution que si rien n'avait sérieusement préoccupé son esprit.

Meagles se trouve beaucoup plus embarrassé qu'il ne l'avait supposé. La cordialité de manières de Madame Fitzherbert le désarmait de la rancune qu'il gardait contre elle, et sa suprême beauté toucha son cœur en gagnant ses sympathies en dépit de lui-même. Il adorait le beau sexe, et il lui sembla qu'il y avait quelque chose de criminel à plonger dans le malheur cette superbe créature, dont les yeux rayonnaient de douceur et dont la bouche lui souriait.

Mais la pensée du duché qu'il espérait conquérir lui revint, et l'égoïsme l'emporta de nouveau.

Détournant légèrement la tête de manière à

échapper à l'artillerie de charme et de séduction déployée à ses regards, il profita d'un moment de silence pour dire :

— Madame... Votre Altesse Royale... Je ne sais pas exactement le titre que je dois vous donner...

— Ah!... Dans tous les cas vous n'êtes pas sans connaitre mon mariage avec le Prince de Galles! — interrompit Madame Fitzherbert avec un sourire qui fit briller ses dents blanches entre ses lèvres de corail.

— Son Altesse Royale a peu de secrets pour moi, Madame, — dit Meagles en jetant un regard sur le beau visage de la dame qui lui parut plus séduisante encore animée par l'aimable sourire qui s'y jouait; puis, détournant de nouveau les yeux, il ajouta : — Oui, Madame, je sais que les cérémonies du mariage ont été célébrées pour vous et pour Son Altesse Royale.

— Et je suppose et j'espère que le Prince en parle avec respect? — s'écria la dame subitement alarmée par le ton particulier que Tim Meagles avait pris pour faire l'observation qu'elle avait interrompue.

— Oh! Son Altesse Royale a le plus grand respect pour vous, Madame, — répondit Meagles sans oser la regarder, — et quoi qu'il arrive il prendra des mesures pour assurer votre bonheur et votre prospérité.

— Quoi qu'il arrive! — répéta Madame Fitzher-

bert avec une alarme croissante, une terreur qu'elle s'efforçait vainement de cacher et qui était rendue visible par son trouble et le tremblement de sa voix lorsqu'elle prononça ces dernières paroles.

— Et je suis sûr, Madame, — continua Meagles, — que nul ne regrette plus profondément, plus sincèrement, et plus amèrement que Son Altesse Royale, la nécessité qui la force à obéir à la volonté de son auguste père.

— Je commence à vous comprendre, — murmura Madame Fitzherbert d'une voix éteinte ; puis, dominant son émotion à l'aide d'un grand et pénible effort, elle dit : — Parlez franchement, Monsieur Meagles; vous êtes envoyé près de moi par le Prince?

Et en disant cela, elle posa doucement sa main sur le bras de Tim, comme pour faire un appel amical à son honneur et à sa générosité et obtenir de lui qu'il agît franchement et loyalement avec elle.

— C'est pour céder au désir exprimé par Son Altesse Royale que j'ai recherché cette entrevue, — répondit Meagles, qui fut obligé de regarder Madame Fitzherbert en face pour répondre à sa question, et l'anxiété qu'il lut dans ses traits, malgré les efforts énergiques qu'elle faisait pour la cacher, lui fit mal.

— Vous êtes le messager de Son Altesse Royale, et porteur de mauvaises nouvelles, Monsieur Meagles, — dit Madame Fitzherbert, après un moment

de silence. — Dites-moi tout ce que le Prince vous a chargé de me communiquer... Ne me tenez pas en suspens, je vous en supplie!

— Madame, — reprit Meagles répondant à cette énergique interpellation, — préparez-vous à apprendre une nouvelle bien douloureuse pour vous, sans aucun doute; mais le Prince compte sur l'attachement que vous avez pour lui, sur l'amour que vous lui portez...

— Assurément, les nouvelles que vous avez à m'annoncer sont bien plus sérieuses que je n'avais pu le prévoir, — s'écria Madame Fitzherbert, qui sentait son courage et sa présence d'esprit l'abandonner; — car le Prince vous a bien appris comment il fallait enduire de miel les bords du vase d'amertume que vous aviez à me présenter. Oh! Monsieur Meagles! si vous avez quelque compassion pour moi, vous me direz à l'instant et sans plus de préparation ce que Son Altesse Royale propose, désire, ou commande.

— Le Prince est forcé, Madame, — répondit Meagles, — de donner son consentement à l'alliance qui a été préparée pour lui...

— Avec Caroline de Brunswick! — s'écria Madame Fitzherbert, dont un frisson agita visiblement tout le corps, tandis qu'une vive rougeur venait colorer son visage et qu'elle se mordait les lèvres pour contenir l'explosion des sentiments qui bouleversaient tout son être.

— Oui, avec Caroline de Brunswick, Madame, — répéta Meagles. — Personne ne connaît mieux que vous la position particulière dans laquelle le Prince est placé. Ses dettes sont énormes, et le seul moyen de forcer la Chambre des Communes, malgré sa servilité envers la royauté, à voter les fonds nécessaires pour liquider sa situation, est de donner, par un mariage, des garanties d'une conduite plus sage dans l'avenir.

— Son Altesse Royale est mariée, Monsieur, — s'écria Madame Fitzherbert en se levant de son siége et en se redressant avec la fierté d'une Reine et avec un tel air de hauteur que Meagles se sentit tout troublé. — Oui, — continua la dame avec un ton plein de dignité, — le Prince de Galles est marié, et je suis sa femme. Je sais bien qu'on peut objecter qu'il existe une loi réglant les mariages royaux, qui a été rendue il y a vingt-trois ans, et en contravention de laquelle je suis devenue l'épouse du Prince Royal ; je sais par conséquent que les cours de justice peuvent prononcer l'illégalité de notre union et faire prévaloir un vil statut contre la sainteté des lois divines. Mais on n'entrera pas dans cette voie sans une résistance... oui, une très-vive résistance de ma part. Le mariage établit un lien dont on ne se joue pas si facilement, à moins que le Parlement ne commence par déclarer que son autorité est supérieure aux commandements de Dieu et que les lois salutaires de l'Église chrétienne doivent être

rapportées pour satisfaire aux caprices de la royauté. Non, Monsieur Meagles, le Prince ne me répudiera pas ainsi. Je l'aime assez pour mourir pour lui, mais cet amour n'est pas assez fort pour souffrir qu'il fasse de moi le jouet de ses plaisirs, la victime de ses caprices ; la mort est préférable à une pareille insulte !

Après avoir prononcé ces paroles, Madame Fitzherbert tomba épuisée sur son siége.

— Madame, — dit Meagles d'un ton accentué et solennel, — je vous ai écouté avec la plus extrême attention et je suis d'accord avec vous sur toutes les opinions que vous avez émises. J'admets comme vous l'infamie, le scandale, et l'atrocité de la loi sur les mariages royaux qui suspend en faveur d'une seule famille l'exécution des lois auxquelles est soumis tout le reste de la nation. Mais permettez-moi de vous rappeler que la monarchie Anglaise est en réalité aussi absolue et aussi despotique que celle de la Russie, à cette seule exception que le Souverain Russe fait connaître sa volonté par la promulgation d'un ukase, tandis que le monarque d'Angleterre se sert pour établir sa tyrannie de l'intermédiaire d'un Parlement servile. Néanmoins, Madame, il est aussi facile au Roi d'Angleterre qu'à l'Empereur de Russie d'accomplir un acte inique, il n'y a que les moyens mis en œuvre qui diffèrent.

— Et quelle conséquence voulez-vous que je tire de tout cela, Monsieur Meagles ? — demanda Madame Fitzherbert d'un ton froid, car à son agitation

avait succédé un air glacial, indice d'une ferme détermination.

— Je voulais vous faire comprendre, Madame, qu'il est complétement sans avantage pour vous de résister à la volonté du Roi d'Angleterre, — répondit Meagles. — Il a résolu que le Prince de Galles épouserait la Princesse de Brunswick, et ce même Prince de Galles n'ose pas lui désobéir. Dans ces circonstances, Madame, il est donc plus qu'inutile de se mettre en travers de cette volonté, car le Roi l'a fait connaître et le Prince s'est résigné à céder avec autant de bonne grâce que possible.

— Et je suis sacrifiée, Monsieur Meagles? — dit Madame Fitzherbert d'un ton aussi froid et aussi tranquille que si c'eût été une statue de marbre qui parlât, et, comme une statue de marbre également, elle était devenue pâle, immobile, et calme, sauf un léger tremblement de ses lèvres qui se remarquait quand les paroles tombaient lentes et glacées de sa bouche.

— Madame, vous ne vous laisserez pas, je l'espère, emporter à vous servir de termes blessants, — s'écria Meagles, — car toutes les duretés d'expression que la langue Anglaise peut fournir ne changeraient rien à la position des choses. Mais si vous me forcez à vous dévoiler la vérité et à vous la montrer dans toute sa nudité, je puis vous avouer franchement et naïvement que le Roi George III non-seulement sacrifierait une faible femme, mais

qu'il verrait cent mille belles créatures broyer leur cœur avant de céder sur le moindre point de ce qu'il a résolu. C'est un fait, Madame, et j'ai le chagrin et la douleur de vous en donner l'assurance. Mais rappelez-vous ceci : jusqu'à présent le Roi ignore encore que les cérémonies d'un mariage vous ont unie à son fils...

— Notre entretien ne peut pas se prolonger plus longtemps, Monsieur Meagles, — dit Madame Fitzherbert en se levant lentement de son siége.

— Il ne peut se terminer, Madame, avant qu'il y ait eu quelque chose de définitif de décidé, — répondit-il sans rudesse, mais avec fermeté.

— Dois-je comprendre que vous attendez de moi une réponse pour la reporter à Son Altesse Royale? — demanda Madame Fitzherbert en fixant ses regards sur la physionomie de son interlocuteur.

— Madame, cette affaire est maintenant sortie des mains du Prince de Galles, — dit Meagles d'un ton solennel et décidé.

— Alors en quelles mains est-elle remise? — demanda Madame Fitzherbert.

— Dans les miennes, — répliqua Meagles.

— Ah! — s'écria Madame Fitzherbert dont le visage se couvrit de nouveau d'une vive rougeur. — Est-ce à dire que je dois voir en vous un ennemi?

— Dieu me garde d'être forcé de faire acte d'hostilité contre vous! — s'écria Meagles.

— Néanmoins vos paroles prouvent que dans cer-

taines circonstances vous êtes préparé à prendre l'offensive, — dit Madame Fitzherbert, dont les paupières, les lèvres, et la poitrine trahissaient une trépidation nerveuse, qui montrait que la fermeté glaciale dont elle avait fait preuve allait de nouveau céder la place au trouble et à l'agitation.

— Pour mettre fin le plus tôt possible à ce pénible entretien, — dit Meagles, — permettez-moi de vous informer que vous ne devez plus revoir Son Altesse Royale autrement que comme un ami.

— Et si je résiste à cette cruelle décision... si je me proclame en hostilité ouverte contre cette conduite tyrannique... si j'invoque mes droits?... — s'écria la malheureuse femme en lançant un regard suppliant et plaintif sur Meagles, qui détourna la tête.

— Oh!... Madame! — s'écria-t-il d'un ton qui montrait que son cœur n'était pas insensible à toute cette scène aussi singulière que touchante, — ne me forcez pas à employer les menaces... ne me forcez pas à vous adresser des paroles cruelles.

— Non, je ne me laisserai pas si facilement écraser et soumettre, — s'écria Madame Fitzherbert en reprenant sa présence d'esprit et l'énergie de son caractère. — Je vous sais capable de tous les actes désespérés, Monsieur Meagles. Mais je brave vos menaces.

— Et cependant vous devez soupçonner, Madame, — dit-il d'un ton significatif, — que j'ai connais-

sance d'un secret qui vous concerne, d'un secret qui intéresse votre honneur, Madame; et la rougeur indiscrète qui vous monte au visage prouve que vous m'avez compris.

— Mais le Marquis de Bellois ne serait pas assez infâme pour proclamer de sang-froid ce dont il s'est vanté devant vous, sous l'excitation de la boisson, sans aucun doute, — interrompit Madame Fitzherbert, dont le visage changeait à tous moments de couleur et dont tout le corps tremblait d'une rage concentrée.

— Je n'ai pas besoin de l'attestation verbale de M. le Marquis de Bellois pour confirmer les faits qu'il est en mon pouvoir de raconter, — dit Tim Meagles, qui avait besoin de faire un effort sur lui-même pour articuler des menaces auxquelles il était honteux d'avoir recours.

— Alors, vous vous imaginez que l'honneur d'une femme peut être terni sans retour, rien que par votre souffle? — s'écria Madame Fitzherbert avec le ton du mépris le plus amer.

— Madame, vous avez tort de me provoquer, — répondit Meagles. — Comprenez-moi donc bien, le plus tôt sera le mieux... Sachez qu'il vous faut céder aux circonstances...

— Sortez, Monsieur, sortez! — s'écria Madame Fitzherbert en interrompant Meagles d'un ton impérieux et en lui montrant la porte.

— Un mot, Madame... un mot...

— Pas une syllabe... à moins que cela ne soit pour me demander pardon de votre insolence que j'ai soufferte trop longtemps... Sortez! — répéta Madame Fitzherbert avec indignation. — Sortez! ou je donne l'ordre à mes valets de vous jeter dehors ignominieusement.

— Apprenez donc la vérité, Madame, — s'écria Meagles, dont le visage était pourpre.

Et tirant une liasse de papiers de sa poche, il l'exposa devant ses yeux.

Un regard, un seul regard, suffit à la malheureuse femme pour se convaincre que les preuves maudites de son amour pour le Marquis de Bellois étaient entre les mains de ses ennemis, et, reculant en chancelant, elle retomba comme morte sur un sofa.

Néanmoins, elle avait sa connaissance, elle n'en souffrait que plus cruellement. Il lui semblait que la foudre avait réduit en poussière toutes ses espérances, que les puissances de l'enfer s'étaient emparées d'elle. Une sueur glacée parcourait tout son corps, et elle était en proie à toutes les tortures de l'agonie.

— Madame, pardonnez-moi au nom de Dieu! Pardonnez-moi d'avoir fait tout cela, — s'écria Meagles, épouvanté par l'état dans lequel il voyait cette malheureuse femme. — Moi, je suis la créature des circonstances.

— Non, Monsieur, non, vous êtes la créature de votre infernal égoïsme, — s'écria Madame Fitzher-

bert d'une voix brisée. — Vous me persécutez en vue d'une récompense à gagner, mais tôt ou tard Dieu vous punira pour la part que vous avez prise à tout ce qui se fait aujourd'hui contre moi. Dites-moi cependant, dites-moi, — dit-elle en se calmant tout à coup et d'une voix éteinte, — sait-il... le Prince sait-il que vous possédez ces papiers?

— Aussi vrai que Dieu m'entend, le secret lui-même,... votre secret, Madame, n'est pas connu du Prince, il n'en a pas même le soupçon, — s'écria Meagles.

— Et il continuera d'en être ainsi, si j'obéis aux conditions que vous avez à me dicter? — demanda-t-elle avec accablement. Puis, sans lui laisser le temps de répondre, elle ajouta : — Si je n'avais eu à me défendre que contre le Prince, que je persiste à considérer et à revendiquer comme mon époux, je n'aurais pas cédé. Oh! non, non, jamais. Et tout ce que le Roi, avec tout son pouvoir, aurait cru devoir faire, lorsqu'il aurait été informé du lien qui m'unit à son fils, n'aurait pu me contraindre à désavouer mon mariage ou à le tenir secret. J'en aurais appelé à la nation. Je me serais adressée au pays. Mais puisque vous, Monsieur, vous vous déclarez le champion du Prince de Galles pour consommer cette horrible injustice, je suis forcée de me soumettre, car je sais, — s'écria-t-elle en tournant vers lui ses yeux brillants d'un éclat farouche, — je sais que vous ne vous ferez pas scrupule d'employer les vils moyens que

la trahison vous a mis entre les mains. Et maintenant, Monsieur, — demanda-t-elle après un moment de silence, — quels sont vos ordres?

— Les conditions que je propose, Madame, sont que vous quittiez Carlton House le plus tôt possible, — dit Meagles qui n'osait pas la regarder en face. — Et je vous garantis qu'une belle pension vous sera assurée par Son Altesse Royale.

— Pas un shilling, Monsieur, pas un denier! — s'écria Madame Fitzherbert, en se redressant et en appelant à son aide toute la dignité de son caractère, car malgré le calme apparent qu'elle réussissait à conserver, elle sentait son cœur prêt à se briser. — Maintenant, Monsieur, — dit-elle d'un ton si froid que Tim Meagles sentit son sang se glacer dans ses veines, — vous pouvez retourner auprès de votre royal maître le Prince de Galles. Dites-lui que vous avez exécuté ses ordres, que vous avez réussi à me décider à dire adieu à ce séjour où j'ai passé quelques heures heureuses et que je ne demande même pas une dernière entrevue avec lui, avant d'en franchir le seuil pour n'y rentrer jamais. Allez, Monsieur, et dans moins d'une heure Lady Fitzherbert ne comptera plus parmi les habitants de Carlton House.

Elle accompagna ces paroles d'un geste impérieux, et Tim Meagles sortit précipitamment de la présence d'une femme envers laquelle s'était exercée une horrible persécution dont il s'était laissé aller à se faire l'instrument.

En arrivant dans les appartements particuliers du Prince de Galles, vers lesquels il se dirigea directement et où celui-ci l'attendait avec tant d'impatience, Meagles se laissa tomber sur un siége, et, bien qu'il ne dit pas un mot, ses manières indiquèrent qu'une scène pénible venait de se passer, mais qu'elle s'était terminée à l'avantage de l'héritier présomptif.

— Je lis le succès sur votre physionomie, Tim, — dit Son Altesse Royale. — Mais pourquoi cette infernale tristesse?

— C'est que je viens de jouer un rôle dont je suis honteux, — dit-il d'un ton grave. — Et pourtant je ne pouvais m'y soustraire. Ce que j'ai fait était impérieusement commandé par un grand nombre de circonstances diverses.

— Certainement! certainement! — s'écria le Prince en interrompant son ami qui retomba dans ses réflexions. — Il le fallait! mais qu'avez-vous obtenu? Consent-elle à partir? Comment avez-vous arrangé les choses? Demande-t-elle à me voir?

— Auriez-vous le désir de la voir? — demanda Meagles d'un ton presque farouche.

— Non, pas moi, non, j'aimerais bien mieux ne pas la voir, — répondit le Prince, rempli de la crainte qu'une dernière entrevue n'eût été promise. — Vous n'avez pas voulu me faire entendre qu'une scène d'adieux devait avoir lieu?

— Aucune! aucune! — s'écria Meagles. — Elle

sera partie dans une heure, à moins que son cœur ne se brise!

— Est-il possible qu'elle soit affectée à ce point? — s'écria le Prince de Galles saisi par un sentiment passager de chagrin. Mais reprenant immédiatement le dessus, il dit : — Bravo, Tim, vous avez accompli des prodiges! hier avec mon père, aujourd'hui avec Madame Fitzherbert.

— Et maintenant, si vous voulez me prouver votre gratitude, — interrompit Meagles, — vous cesserez à l'instant l'entretien sur ce dernier sujet. Je vous dis que je suis mécontent de moi. Je suis tout glacé par le remords. Changeons de conversation, je vous prie. Voyons, n'avez-vous rien à me communiquer? n'avez-vous pas quelque nouvel amour?

— A propos, — s'écria le Prince de Galles frappé par une pensée subite. — J'ai en effet à vous parler de quelque chose. Vous vous rappelez ce prêteur d'argent, ce Foster?

— Qui s'est fait sauter la cervelle! — s'écria Meagles, en lançant un regard de reproche à son royal ami.

— Justement, — répliqua froidement le Prince. Et sans rien remarquer de particulier dans le ton de Meagles : — Regardez-moi un peu. Ne saviez-vous pas que cet homme possédait une fille, une très-belle fille?

— Et comment êtes-vous parvenu à le savoir? —

demanda Meagles en se tournant vivement du côté du Prince.

— Ma foi! je n'en ai rien su jusqu'hier au soir, — continua Son Altesse Royale. — Prêtez un instant d'attention au récit romanesque que je vais vous faire. Madame Brace, cette chère, cette délicieuse, cette accommodante Madame Brace reçut dans son établissement une certaine Camille Morton, une douce créature, en grand deuil, par suite de la mort récente de son père et de sa mère. Naturellement, j'ai conçu le projet de posséder la charmante Camille.

— Bien! continuez, continuez, — s'écria Meagles, parvenant à peine à dominer l'impatience et l'indignation qui l'animaient. — Vous avez résolu de posséder la charmante Camille, disiez-vous, et Madame Brace vous prêtait assistance?

— Assurément, elle m'est si dévouée, — répondit le Prince. — En conséquence, hier au soir, j'ai soupé avec l'excellente marchande de modes, et au moment convenable, je me suis dirigé vers la chambre de la jeune fille.

— Quoi! sans entente préalable, sans son consentement, et sans un rendez-vous pris! — s'écria Meagles. — Sur ma parole vous enlevez vos conquêtes amoureuses avec l'emportement d'une tempête, — ajouta-t-il, en cachant sous un rire forcé la vexation cruelle qu'il éprouvait en réalité.

— Par Jupiter! cette fois ce n'était pas à la con-

quête, mais à une défaite signalée que je marchais, — s'écria le Prince.

— Ah! ah! ah! contez-nous cela, — dit Meagles, dont le rire, cette fois, partait vraiment du cœur.

— Toute l'histoire sera l'affaire de quelques mots, — continua Son Altesse Royale, — Camille Morton était encore levée, quoiqu'il fût minuit passé, et elle n'avait encore fait aucun préparatif pour se mettre au lit. En réalité, elle avait l'air pensif et semblait plongée dans de tristes réflexions. C'est ce dont je pus m'assurer en regardant par le trou de la serrure de sa porte, et incapable de contenir mon impatience, je fis irruption au milieu de sa rêverie. Après un court colloque, elle parut consentir à mes vœux et à mes désirs, mais ce n'était qu'une ruse de sa part pour me faire sortir de sa chambre, sous le prétexte qu'elle n'osait se déshabiller devant moi. Et je fus assez sot pour la croire!

— Bien sot, en vérité, — s'écria Tim, en partant d'un franc éclat de rire, car il prenait maintenant le plus vif plaisir au récit du prince. — Qu'est-il arrivé ensuite?

— Mais, la maline, l'audacieuse, l'aventureuse fille, noua ensemble les draps de son lit, les couvertures et les rideaux, — continua Son Altesse Royale, — et elle se laissa glisser d'une fenêtre située au deuxième étage jusque sur le pavé de Saint James's Square.

— Miséricorde! — s'écria Meagles, terrifié par la

seule idée de cet effrayant exploit. — Quoi! sans éprouver le moindre mal? C'est impossible.

— Cela est si possible, mon cher garçon, — répliqua le Prince, — que je l'ai vu de mes propres yeux, et pour reprendre le fil de mon récit, avant de se confier à la corde qu'elle s'était confectionnée, elle avait probablement pris sur elle des papiers importants qu'elle possédait, car les objets contenus dans sa boite à ouvrage et dans ses tiroirs avaient été tirés et jetés en désordre à travers la chambre, et dans sa précipitation, elle avait laissé tomber une lettre que j'aperçus par terre. A tout événement, je la ramassai, et jugez de mon étonnement, elle était adressée à Rose Foster, dans cette maison d'Edgeware Road, habitée autrefois par le Foster qui m'avait prêté son argent. La vérité se fit à l'instant jour dans mon esprit! Camille Morton était en grand deuil de ses parents qu'elle avait perdus récemment. Le nom qu'elle s'était donné était évidemment un nom d'emprunt et elle n'était autre que la fille de ces Foster qui avaient péri d'une façon si lamentable! Telle fut la conviction qui s'empara de moi et je dois avouer que pendant un instant je me sentis tout troublé. Quelque chose comme un remords s'était glissé dans ma poitrine.

— Mais il y avait de quoi, — interrompit Meagles, — car vous avouerez que c'eût été une agréable suite à la tragédie de la mort de ses parents, si vos persécutions avaient entraîné la mort de la fille.

— Êtes-vous dans votre bon sens, Tim, et parlez-vous sérieusement? — s'écria l'héritier présomptif, tout étonné de tant de sensibilité et d'émotion de la part de son ami.

— Cela peut bien être, — répliqua Meagles sèchement, — mais la jeune fille s'en est bien tirée, je suppose?

— Oh! parfaitement, — répondit le Prince. — La lettre qui m'a fait connaître qui elle était réellement était tout simplement écrite par une de ses camarades de pension et remontait à plusieurs mois. Et maintenant, je vais vous dire ce que je désire que vous fassiez, mon cher camarade.

— Quoi? — demanda Meagles.

— Prenez des informations sur les parents et les amis de cette jeune fille, — continua le Prince, — et tâchez de la retrouver. Je suis décidé à ce qu'elle ne m'échappe pas ainsi.

En ce moment Germain entra.

— Que voulez-vous? — demanda le Prince, ennuyé d'être interrompu.

— J'ai reçu l'ordre d'annoncer à Votre Altesse Royale que Madame Fitzherbert a quitté Carlton House.

Après avoir transmis son message, Germain salua et se retira.

— Dieu merci! me voilà encore une fois libre de toute chaine! — s'écria le Prince de Galles en se frottant les mains avec joie.

— Mais seulement pour bien peu de temps, — répondit Meagles, se levant. — Dans quelques mois vous conduirez la Princesse de Brunswick à l'autel.

— Et l'idée de ce mariage pèse sur mon âme comme un pressentiment de malheur, — répondit le Prince, dont la physionomie s'assombrit tout à coup sous un voile de tristesse.

## CHAPITRE XIX

### LE MARCHÉ DU CRIME

Le soir du Dimanche où s'étaient passés les incidents que nous venons de rapporter, entre neuf et dix heures, et quoique de sombres nuages fussent amoncelés à l'horizon, la lune s'était fait jour et en éclairait brillamment les contours.

Magsman, avec son gourdin sous le bras et ses mains dans ses poches, montait et descendait la route qui se trouve à l'extrémité ouest de Hyde Park, et chaque fois qu'il repassait devant un certain bouquet d'arbres, il murmurait à voix basse :

— Personne ne paraît encore, mon vieux.

— On viendra, c'est certain, — lui était-il répondu par une voix partant de derrière le tronc des arbres dépouillés de leurs feuilles.

Puis la conversation se bornait là, et Magsman

reprenait sa promenade en accélérant le pas pour combattre le froid de la nuit.

Il vit alors quelqu'un s'approcher, et au bout de quelques minutes un homme de taille moyenne, enveloppé dans un grand manteau et le haut du visage couvert par un masque de velours noir, accosta Magsman.

— Vous êtes ponctuel, — dit l'étranger.

Joe Warren reconnut aussitôt la voix de l'individu qu'il avait rencontré chez Madame Brace et qui lui avait assigné le rendez-vous actuel.

— Je vous attends depuis une demi-heure, — répondit Magsman. — Vous voyez donc que je suis plus que exact. Mais quelle est l'affaire dont il s'agit?

— Je suppose que vons n'êtes pas plus scrupuleux qu'il ne faut sur les moyens de gagner de l'argent ? — dit l'étranger sur le ton de l'interrogation.

Magsman put remarquer des yeux noirs qui s'arrêtaient sur sa physionomie et le regardaient attentivement par les trous du masque.

— Aussi peu qu'un homme peut l'être par des temps aussi durs que ceux où nous sommes, — fut-il répondu.

— Vous avez un prix pour chacun des crimes qu'on peut vous proposer de commettre? — demanda l'étranger.

— Il n'y a rien que je ne sois prêt à faire, — — répondit Magsman, — pourvu que la récompense soit grosse. Nous devons nous comprendre mainte-

nant, Monsieur? Car je suppose que vous vouliez savoir jusqu'où j'étais disposé à aller avant de vous ouvrir à moi, — demanda le bandit.

— Vous avez parfaitement deviné mon intention, — répondit l'étranger. Puis, baissant la voix de manière à ne faire entendre qu'un murmure un peu perceptible, il dit : — Un meurtre doit avoir son prix comme toute autre chose?

— Bien sûr, — s'écria Magsman. — Par exemple, si vous me tendez un piége, je vous loge une balle dans la tête avec aussi peu de cérémonie que j'ai fait pour manger mon dîner.

Les rayons de la lune vinrent éclairer le canon d'un pistolet qu'il tira desa poche.

— Rentrez votre pistolet, mon camarade, — dit le noble personnage; car le lecteur doit se rappeler qu'il était de noble naissance, bien que ce fait fût ignoré de Magsman. — Avant de nous séparer, nous aurons fait affaire ensemble. Cela vaut mieux que de nous quereller.

— Tant mieux. Mais j'ai pensé qu'il fallait vous faire voir qu'on ne plaisante pas avec moi, — dit Magsman. — Et maintenant adressez-moi toutes les questions que vous croirez avoir à me poser.

— D'après ce qui s'est passé entre vous et votre femme la nuit dernière, — reprit l'étranger, — il est évident que vous courez des dangers continuels en restant dans ce pays. Alors donc, si vous aviez la bourse bien garnie, vous ne seriez pas éloigné d'aller

chercher fortune de l'autre côté de l'Atlantique?

— En Amérique, — s'écria Magsman. Et il allait répondre négativement en ajoutant que rien ne valait Londres pour un homme de sa profession, lorsque, s'arrêtant tout à coup, il répondit par une réponse affirmative en disant : — Oui, je n'y vois pas d'obstacle, je ne serais pas éloigné de visiter la terre libre d'Amérique qui vient de secouer le joug de George III. Mais s'il y a un meurtre à commettre, — continua-t-il avec une tranquillité qui fit frissonner l'étranger, malgré les idées criminelles que lui-même nourrissait, — il n'est pas nécessaire de faire le voyage d'Amérique pour couper la gorge à quelqu'un.

— Non certes, — fut-il immédiatement répondu. — Mais il entre dans mes vues que, lorsque l'affaire dont je m'occupe sera terminée, ceux qui auront été chargés de la mettre à exécution s'embarquent sans délai pour l'Amérique. Si cette proposition vous convient, tout est pour le mieux. Dans le cas contraire, nous suivrons chacun notre chemin et il n'y aura rien de fait.

— Tout me va, — dit Magsman, — tant qu'il y a de l'argent à gagner et que la somme est forte.

— Je pense donc que nous nous mettrons promptement d'accord, — dit l'inconnu. — Avez-vous un homme sûr dans lequel vous puissiez avoir confiance, un homme comme vous?

— Lui et moi nous nous ressemblons comme deux

gouttes d'eau sous le rapport de la scélératesse; seulement il est un peu plus laid que moi de visage, — répondit Magsman.

— Et il consentira non-seulement à participer au crime quel qu'il soit, — continua l'étranger, — mais aussi à dire adieu à sa terre natale pour toujours, et à partir pour l'Amérique avec le prix du service que je réclame ?

— Je puis répondre de lui comme de moi-même, — répondit Warren.

— Cinq mille livres, tel est le prix que je vous offre pour ce qu'il y a à faire, — dit l'étranger.

— C'est une grosse somme, deux mille cinq cents livres pour chacun, — dit Magsman. — Mais comment sera-t-elle payée ? Toute la somme à la fois ?

— Bien certainement non, — fut-il répondu immédiatement. — Où serait alors ma garantie que vous consentirez à vous embarquer pour l'Amérique, lorsque vous auriez votre argent en poche ? Voici les conditions que je propose. Cinq cents livres vous seront comptées à chacun, à vous et à votre ami, en arrivant sur le lieu où le fait doit être accompli. Cinq cents autres livres vous seront remises à chacun, aussitôt après son accomplissement. Le reste de la somme, c'est-à-dire quinze cents livres pour chacun, vous sera payé sur le pont du navire à Liverpool.

— Accepté, — s'écria Magsman. — Ce sont des conditions qui ne demandent pas de longues ré-

flexions. Et maintenant, quand l'affaire doit-elle être mise à exécution ?

— Cette nuit même, si vous pouvez vous procurer l'assistance de votre ami à l'instant, — répondit l'étranger. — Dans le cas contraire, demain soir au plus tard.

— Quant à mon ami, — dit Joe Warren, — l'avoir avec nous sera l'affaire d'un instant. Mais cette nuit même, c'est bien court. Nous avons tous deux des amis à voir avant de partir. Et puis j'ai une jeune femme que je veux emmener avec moi ; de son côté mon camarade a une fille à laquelle il veut dire adieu.

— Vous pourriez tous deux écrire à vos amis de Liverpool, — interrompit l'étranger, — et la jeune femme dont vous parlez pourra vous suivre par le plus prochain navire en partance. Si vous pouvez faire vos arrangements pour cette nuit, cela m'arrangera fort bien, attendu que tous mes préparatifs sont faits.

— Qu'il soit fait selon votre désir, — dit Magsman. — Et de même que vous avez fait vos préparatifs dans la croyance que l'affaire pourrait avoir lieu cette nuit, j'ai pris de semblables précautions pour le cas où l'affaire dont il s'agit nécessiterait l'emploi de deux hommes. Allons, Price, mon vieux, arrivez ! — dit il en élevant un peu la voix.

— On y va, — répondit une voix à une courte distance.

Au même moment le Gros Meg sortit de derrière son bouquet d'arbres.

— Je me suis aussi pourvu d'armes, vous comprenez, — s'écria l'étranger en s'adressant à Joe Warren, — et je n'hésite pas à punir la trahison.

En disant cela, il sortit ses deux mains armées de pistolets de dessous son manteau, et le bruit des batteries qu'on armait retentit aux oreilles de Magsman.

— Bénédiction du ciel, Monsieur ! — s'écria ce dernier, — nous sommes aussi inoffensifs que des colombes à l'égard de nos patrons. Seulement, pour vous dire la vérité, je ne savais pas s'il n'y avait pas un traquenard tendu contre moi, et dans ce cas le Gros Meg, c'est le nom de mon ami, se tenait à portée de me prêter assistance, et il est fort heureux que j'aie pris cette précaution, puisque votre affaire nécessite la coopération de deux hommes.

— C'est très-heureux en effet, — dit l'étranger laconiquement en rentrant ses armes sous son manteau. — Mais je vous laisse le soin d'expliquer l'affaire à votre compagnon.

En disant cela il s'éloigna de quelques pas, sans perdre des yeux les deux bandits qui étaient engagés dans une conversation sérieuse. Leur entretien néanmoins ne fut pas de longue durée, et au bout de quelques minutes Magsman accosta l'étranger en lui disant :

— Je savais que cela irait tout seul ; je vous

l'avais dit d'avance. Mon camarade est parfaitement consentant et il accepte les conditions que vous avez proposées. En résumé, il est tout prêt à couper la gorge à autant d'individus qu'il vous plaira d'en faire passer par nos mains.

— Suivez-moi alors, — s'écria l'inconnu, qui ne put s'empêcher de frissonner à ces horribles paroles.

Tous les trois s'avancèrent d'un pas rapide jusqu'à la route de Tyburn qui borde l'extrémité nord de Hyde Park, et à l'ombre des arbres qui s'étendent au-dessus des murs de Kensington Gardens, stationnait une voiture particulière attelée de deux chevaux. Les lanternes n'étaient pas allumées, les stores étaient baissés; il n'y avait d'autre domestique que le postillon enveloppé dans une grande redingote et avec un cache-nez qui lui couvrait le visage.

Cet homme ouvrit la portière en silence aussitôt qu'il vit son maître s'approcher en compagnie de deux individus, et tous les trois montèrent dans la voiture, dont l'un des coins était déjà occupé par une femme. Le noble inconnu s'assit auprès d'elle. Magsman et le Gros Meg prirent place en face d'eux sur le siége le plus rapproché des chevaux, et le postillon referma la portière. Un instant après, la voiture courait rapidement sur la route.

Une obscurité complète régnait à l'intérieur, tous les stores étant soigneusement abaissés. Un long silence avait été gardé, mais il fut interrompu par l'étranger offrant aux bandits des rafraîchissements

dont les poches de la voiture étaient abondamment pourvues. Des sandwiches, des gourdes d'eau-de-vie leur furent présentés, et en dépit de l'obscurité, ni Magsman, ni le Gros Meg ne furent embarrassés pour trouver le chemin de leurs bouches.

L'inconnu et sa compagne se mirent alors à causer en Français, quoique tous deux appartinssent à l'aristocratie Anglaise. Mais leur connaissance de la langue qui se parle sur le Continent leur permettait d'échanger leurs observations sans être entendus de leurs deux compagnons de voyage qui continuaient à manger et à boire en silence.

Au bout d'un certain temps, la voiture s'arrêta pour changer de chevaux; les stores continuèrent à rester baissés, et après une courte halte, on se remit en route.

A l'expiration d'un nouveau laps de temps, la voiture s'arrêta, les chevaux furent changés, les stores ne furent pas touchés, la halte fut courte, et l'équipage se remit en mouvement. Magsman et son ami avaient fini leur collation, et tous deux se mirent à ronfler, chacun dans son coin, jusqu'au nouveau relai. L'opération du relai terminée, ils reprirent leur somme, et cet état de choses se prolongea pendant plusieurs heures pendant lesquelles le voyage avait continué.

Enfin la voiture s'arrêta. La dame releva le store qui était de son côté pendant que l'inconnu en faisait autant du sien.

Le jour commençait à poindre, mais au milieu d'une atmosphère de brouillard, et le premier mouvement de Magsman ainsi que du Gros Meg fut de jeter un regard sur leur compagne de voyage; mais cet examen ne leur révéla pas grand'chose; car, ainsi que son compagnon, elle était enveloppée dans un ample manteau et elle portait un masque qui cachait la partie supérieure de son visage. Ses cheveux étaient arrangés de manière à se dissimuler sous la passe de son chapeau rabattu sur ses yeux. Néanmoins deux ou trois boucles rebelles s'étaient déplacées pendant la nuit et elles étaient d'un brun foncé et lustré. Ses yeux qui regardaient à travers le masque semblaient être d'un bleu foncé, et le menton complétement visible était gracieusement arrondi et d'une blancheur éblouissante. En somme, malgré son déguisement, il y avait des indices que cette dame était jeune, et Magsman et le Gros Meg, dont l'imagination était peu prompte à s'enflammer, se sentaient disposés à la croire belle.

Du visage de la dame leurs yeux se portèrent sur le pays environnant, et ils reconnurent que la halte avait eu lieu dans un chemin de traverse tracé à travers un terrain boisé. A la distance d'un quart de mille, une petite ferme montrait ses murs blancs et ses grands combles qui présentaient un aspect pittoresque même en hiver, et sur la hauteur se dressait une belle et spacieuse maison seigneuriale qui commandait tout le pays.

Ces habitations étaient seules visibles; mais à une faible distance en avant se montraient des constructions évidemment en cours d'exécution, car des échafaudages, des poutres en croix, soutenant une lourde pierre et un travail de maçonnerie inachevé, s'offrirent aux yeux de Magsman et du Gros Meg, lorsqu'ils promenèrent leurs regards sur le pays environnant.

Mais où étaient-ils, dans quel comté, dans quelle partie de l'Angleterre, ils n'en savaient pas le premier mot.

Le postillon ouvrit la portière, l'étranger sauta à terre, aida sa compagne à descendre, et invita Magsman et le Gros Meg à les suivre.

Donnant le bras à la dame, il prit le sentier conduisant vers les bâtiments qu'on se disposait à élever, et qui, vus de plus près, se trouvèrent être un pont qui devait être jeté sur un cours d'eau d'une centaine de pieds de largeur.

## CHAPITRE XX

### LA PERPÉTRATION DU CRIME

Le lecteur doit être informé qu'une grande culée creuse construite sur le bord de l'eau avait déjà été élevée jusqu'à la hauteur de la rive qui, par une pente douce, descendait jusqu'à la rivière, et que dans cette culée creuse on avait sans doute l'intention, comme c'est l'usage en pareil cas, de déposer des pièces de monnaies ayant cours et tout ce qui pouvait constater l'année de l'érection du monument ; le creux ménagé dans la culée était de grande dimension, et au-dessous de l'ouverture était suspendu un massif bloc de pierre de taille qui devait être descendu pour le combler, au jour fixé pour la cérémonie.

Arrivé à l'extrémité du sentier qui communiquait avec une route qui, du pont en construction, conduisait à la ferme dont il a été fait mention plus haut,

la dame quitta subitement ses compagnons, et l'étranger dit à ses deux bandits à gage :

— Il faut nous cacher ici pendant quelques instants.

Tous les trois se postèrent derrière les amas de pierres réunis pour les travaux de construction et lorsqu'ils se furent installés dans leur cachette, nulle personne passant sur la route ne pouvait les apercevoir.

L'étranger commença alors à donner ses instructions d'un ton froid, calme, et décidé.

— D'ici à une demi-heure environ, — dit-il, — la dame qui vient de nous quitter reviendra par la route qui conduit au pont. Elle sera accompagnée par un jeune homme, ils passeront de l'autre côté de ces piles de granit, vous vous élancerez sur le jeune homme, vous le saisirez, vous lui mettrez cette éponge dans la bouche en guise de bâillon et vous disposerez de lui conformément aux ordres que je vous donnerai. Vous comprenez ?

— Il n'y a pas d'erreur possible, Monsieur, — dit Magsman.

— C'est simple comme l'ABC, — murmura le Gros Meg.

— Prenez donc, — reprit l'inconnu, en prenant dans un portefeuille une partie des valeurs qu'il contenait, — voici cinq cents livres en banknotes pour chacun de vous, conformément à nos conventions.

— Voilà ce que j'appelle mener les affaires régu-

lièrement, — dit Magsman, dont les yeux dévoraient les papiers soyeux représentant la somme mentionnée.

— Et marcher droit, — ajouta le Gros Meg en fourrant dans sa poche les billets qui composaient sa part.

Ceci fut suivi d'un long silence et toutes les deux ou trois minutes l'étranger jetait un coup d'œil impatient dans la direction de la ferme où la dame s'était rendue. Une agitation nerveuse toujours croissante se trahissait chez lui, en dépit du masque qui cachait la partie supérieure de son visage, et de temps en temps on entendait ses dents claquer. Enfin une exclamation de plaisir lui échappa, et Magsman et le Gros Meg, qui regardaient dans la même direction que lui, virent la dame revenant rapidement, appuyée sur le bras d'un jeune homme.

Le brouillard du matin s'était alors dissipé, et les rayons du soleil commençaient à se frayer un passage à travers les vapeurs qui chargeaient l'atmosphère. Le temps était froid, non de ce froid piquant qui résulte d'une forte gelée, mais de ce froid pénétrant produit par l'humidité, et bien que le gentleman inconnu tremblât soit par suite de la rigueur du temps, soit sous l'influence des sentiments qui l'agitaient, ni Magsman ni le Gros Meg ne paraissaient éprouver le moindre malaise.

A mesure que la dame et son cavalier avançaient, Joe Warren et son complice pouvaient remarquer

que ce dernier était jeune, qu'il paraissait avoir de vingt-deux à vingt-trois ans, qu'il était grand, mince, beau, et mis avec élégance, qu'il paraissait causer non-seulement avec plaisir, mais d'une façon affectueuse avec celle qu'il accompagnait et que de temps en temps il se retournait du côté de la ferme comme s'il avait craint d'être poursuivi. Néanmoins tout était calme et tranquille de ce côté.

La dame portait son masque, mais l'élégance de sa tournure et la grâce de sa démarche ne pouvaient être cachées par l'ample manteau dont ellle était enveloppée, et Magsman était convaincu qu'elle appartenait à la haute aristocratie; quant au Gros Meg, tout cela l'intéressait fort peu; toutes ses pensées étaient concentrées sur la forte récompense qu'il avait à gagner et sur laquelle il avait déjà reçu un bel et important à-compte.

Le moment fatal apppochait.

Magsman et le Gros Meg s'élancèrent de derrière les blocs de granit qui les cachaient, ils bondirent comme des tigres sur leur proie, et le jeune homme poussa un cri d'étonnement mêlé de terreur quand il se sentit sous leur étreinte de fer. La dame masquée se recula de quelques pas, comme pour l'abandonner complétement à la merci des bandits, et en ce moment la conviction se fit jour dans l'esprit de la malheureuse victime que c'était elle qui le trahissait !

Puis, avant que Magsman eût réussi à lui fourrer

dans la bouche l'éponge que l'inconnu lui avait remise à cet effet, le jeune homme poussa un gémissement d'angoisse en prononçant le nom de baptême d'une femme!

Ce nom n'échappa pas aux oreilles de Magsman et du Gros Meg; mais un moment après la victime était réduite au silence. Le bâillon était entré dans sa bouche en dépit de la lutte désespérée et de la folle résistance qu'elle avait offerte.

— Par le ciel! je lui brûle la cervelle s'il prononce un mot de plus! — s'écria l'étranger, qui s'était élancé à son tour de derrière les blocs de granit un pistolet armé à la main.

— Non, non, — cria la dame d'une voix étouffée par l'émotion, — il est maintenant réduit au silence, ne versez pas son sang.

— Trainez-le de ce côté, vous autres, — dit l'étranger.

Et saisissant à la hâte la main de la dame, il la conduisit vers le pont.

Le jeune homme continuait à se défendre avec vigueur, mais les forces réunies de Magsman et du Gros Meg étaient irrésistibles, et ils l'entraînèrent vers le point que leurs deux compagnons avaient déjà atteint et vers lequel l'étranger leur faisait signe de s'avancer,

Tout cela avait pris moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter. Cela avait été l'affaire d'une minute, d'une courte minute pendant laquelle la

peur, le désespoir, l'agonie et l'amertume de la mort s'étaient concentrés !

Sur un signe fait par le noble personnage qui dirigeait l'entreprise, Magsman et le Gros Meg jetèrent le malheureux jeune homme, malgré sa résistance désespérée, dans le trou ménagé dans la culée, l'y étendirent tout de son long, ils dénouèrent les cordages qui retenaient la massive pierre de taille et la laissèrent retomber sur l'ouverture de cette tombe vivante.

C'en était fait, l'horrible forfait était accompli et l'homme et la femme inconnus, muets et pâles de terreur devant l'œuvre de démon qu'ils avaient conçue et dirigée, restèrent immobiles, pétrifiés et les yeux fixés sur la pierre qui recouvrait l'endroit où leur victime venait de disparaître.

Mais la femme fut la première à recouvrer sa présence d'esprit, la première à secouer les étreintes du remords.

— Allons, — dit-elle en sortant tout à coup de l'état d'immobilité où elle avait été jetée par la terreur qui l'avait momentanément paralysée, et posant sa main sur le bras de son compagnon pour rompre la torpeur dans laquelle tous ses sens étaient plongés, — allons, — répéta-t-elle, — il nous reste encore beaucoup à faire.

— Plût à Dieu que nous n'eussions jamais commencé cette œuvre effroyable ! — murmura-t-il d'une voix si basse que ses paroles ne parvinrent pas jus-

qu'aux oreilles de Magsman et du Gros Meg.

— Lâche! Vous êtes un lâche! — dit la dame en faisant siffler ses reproches entre ses dents pendant que ses yeux lançaient des éclairs sous son masque. — Mais, voyons, rassemblez votre énergie, rappelez votre courage, — ajouta-t-elle immédiatement d'un ton plus conciliant, — souvenez-vous de tous les avantages qui résulteront de l'acte que nous venons d'accomplir.

— Oh! oui, des avantages sans nombre, de l'or à étouffer la conscience, des terres d'une assez vaste étendue pour apaiser les vers rongeurs du remords! — s'écria l'étranger. — De merveilleux avantages, véritablement!

Et il se mit à rire du rire infernal des démons.

— Au nom du ciel, calmez-vous! — dit la femme d'un ton suppliant. — Ces hommes vont vous entendre...

— Pardon! excusez-moi, je ne savais ce que je disais ni ce que je faisais en ce moment, — interrompit l'inconnu en pressant la main de sa compagne d'une façon rassurante. — Tout à l'heure, quand je voulais faire feu sur lui, c'est vous qui succombiez à un sentiment d'horreur, et maintenant que c'est fini, c'est à mon tour. Mais, venez, partons, la matinée s'avance, les maçons vont bientôt arriver.

—Venez alors et veillez sur votre langue! — murmura la dame d'un ton accentué.

Toute la compagnie revint sur ses pas jusqu'à la

voiture qui l'avait amenée. L'étranger et la dame reprirent leurs places à côté l'un de l'autre, Magsman et le Gros Meg se placèrent en face d'eux, les stores furent de nouveau abaissés et l'équipage s'éloigna rapidement du lieu ou un crime affreux venait d'être accompli.

Magsman et le Gros Meg continuaient à n'avoir pas la moindre idée de l'endroit où ils étaient et de la partie de l'Angleterre qui avait servi de théâtre à cette horrible tragédie.

Pendant plus d'une heure la voiture roula sans discontinuation, puis enfin elle s'arrêta. Les stores furent de nouveau relevés, l'on descendit, et Magsman et le Gros Meg, en regardant autour d'eux, virent que le véhicule stationnait à la porte d'un cottage petit mais bien entretenu, du seuil duquel un homme et une femme, tous deux âgés, saluèrent respectueusement leurs nobles complices. Cette habitation était située dans un lieu solitaire, sur l'un des côtés d'une route étroite, qui n'était pas évidemment une grande route, et la tour tapissée de lierres, d'une église de village se montrait sur le haut d'une petite montagne à la distance d'environ deux milles.

Magsman et le gros Meg furent introduits par le vieux couple, qui portait le costume des paysans aisés dans une salle servant de cuisine et de parloir, où leurs yeux furent réjouis non-seulement par le bon feu qui brûlait dans l'âtre, mais encore par les pré-

paratifs d'un confortable déjeuner. Une horloge qui occupait un des coins de la chambre leur apprit qu'il était neuf heures du matin.

L'inconnu et la dame restèrent dehors engagés dans une sérieuse conversation pendant près de dix minutes, puis ils entrèrent dans le cottage. Pendant ce temps le café avait été fait par la vieille paysanne, et la dame, après en avoir pris une tasse à la hâte, mais sans quitter son masque, serra la main de l'inconnu et retourna prendre place dans la voiture qui partit à l'instant.

L'inconnu qui avait pris à la solde Magsman et le Gros Meg remit une nouvelle somme de cinq cents livres dans la main de chacun d'eux, en leur disant à voix basse :

— Vous resterez ici jusqu'à ce soir. J'aurai alors un petit service à exiger de vous, mais d'une nature beaucoup moins sérieuse que le premier, — ajouta-t-il d'un ton significatif. — Je dois vous prévenir qu'il serait tout à fait inutile pour vous d'adresser des questions à ces braves gens, — dit-il en tournant son visage masqué du côté des deux paysans, — attendu que vous n'obtiendriez d'eux aucune réponse. Ne vous avisez pas non plus de franchir le seuil de cette porte sans ma permission ; ce serait annuler notre marché et vous perdriez ce qui vous reste à recevoir de la récompense promise. C'est bien entendu, n'est-ce pas?

— Parfaitement, — répondit Magsman, — et ni

moi ni mon camarade ne ferons rien qui puisse encourir votre désapprobation.

— Mettez-vous à table alors, — dit l'inconnu, — et attaquez le déjeuner qui est servi maintenant.

Les hommes auxquels cette invitation était adressée ne se le firent pas dire deux fois, et, se mettant à table, ils commencèrent une attaque désespérée contre le café bien chaud, le gros pain de ferme, les grillades de jambon, et les œufs qui leur étaient servis à profusion! L'inconnu, qui s'était débarrassé de son manteau, apparut richement habillé de noir et s'assit à une petite table dressée pour lui en ayant soin de tourner le dos à Magsman et au Gros Meg, de manière à ce qu'ils ne pussent pas apercevoir ses traits pendant qu'il prenait son déjeuner.

Le repas terminé, Magsman et le Gros Meg acceptèrent l'offre qui leur fut faite de prendre quelques heures de repos pour s'indemniser des fatigues de la nuit passée en voiture et furent conduits dans une chambre à coucher. Là, ils dormirent jusqu'au moment où le vieux paysan vint les réveiller, vers deux heures de l'après-midi, pour leur annoncer l'agréable nouvelle que le dîner était prêt, et en descendant dans la cuisine ils trouvèrent un gigot fumant, flanqué de quelques plats de légumes et de pots de bière mousseuse déjà servis sur la table. Ils firent largement honneur à ce repas que l'étranger partagea, assis comme à déjeuner à une table séparée.

Lors même que ce personnage n'aurait pas désiré

se placer de manière à pouvoir manger sans être vu de Magsman et du Gros Meg et lors même qu'il n'aurait pas cru devoir couvrir son visage d'un masque, il n'aurait toujours pas consenti à s'asseoir à la même table qu'eux. Non, l'insupportable orgueil qui anime l'aristocratie Anglaise l'aurait fait reculer de dégoût à l'idée de se familiariser avec des êtres appartenant à la basse classe, même alors que c'était le crime qui les réunissait dans la complicité d'un meurtre, même alors que cette hideuse association le forçait à fraterniser avec les instruments de sa noire iniquité.

Le repas terminé, Magsman et son compagnon furent pourvus de pipes et de tabac, ils se mirent à fumer et leur noble complice se retira dans une chambre de l'étage supérieur, probablement pour essayer de prendre quelques heures de repos. Dans tous les cas il ne reparut qu'au moment où le thé fut préparé, environ vers sept heures du soir. Pendant l'intervalle, Magsman et le Gros Meg avaient fumé de nombreuses pipes et vidé une honnête quantité de pots de bière.

Après le thé, les deux hommes reprirent leurs pipes, mais au lieu de la liqueur fermentée on leur servit du gin, et à l'aide du tabac et des spiritueux, ils passèrent agréablement leur temps jusqu'au moment où un excellent souper fut placé devant eux. L'inconnu refusa de prendre part à ce nouveau repas, mais Magsman et le Gros Meg y firent largement

honneur, attendu, dirent-ils, en riant, aux maîtres de la maison, qu'ils ne laissaient jamais échapper une occasion de boire et de manger.

A onze heures le noble inconnu reprit son manteau, sous lequel il cacha une lanterne sourde fournie par le vieux paysan, qui apporta également une pelle, une pioche, et un sac contenant divers instruments. Magsman et le Gros Meg se chargèrent de ces divers outils et, guidés par leur chef, ils quittèrent le cottage.

La lune répandait une lumière brillante qui illuminait tous les environs et dessinait vigoureusement les contours du vieux clocher couvert de lierre de l'église du village. Ce fut vers cette église que le noble étranger conduisit à travers champs ses deux affidés, qui le suivirent en silence et sans qu'ils rencontrassent âme qui vive sur leur route.

## CHAPITRE XXI

### L'ÉGLISE

L'inconnu et ses deux complices entrèrent dans le cimetière, dont les tombes frappées par les rayons de la lune semblaient se dresser comme des spectres tout autour d'eux, et Magsman commençait à se demander si le service que leur chef avait à leur demander avant de se séparer d'eux n'était pas une excursion dans le domaine des résurrectionnistes.

Mais le noble inconnu suivit tout droit le chemin étroit qui, à travers le cimetière, conduisait à la porte de l'église, et là il s'arrêta. Le sac dont le Gros Meg s'était chargé contenait un trousseau de clefs, dont l'une tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit, et l'étranger entra dans l'église avec ses deux compagnons.

Le profond silence qui régnait dans ce lieu agissait d'une façon aussi solennelle sur l'âme que la

fraîcheur glaciale de l'atmosphère sur les sens, et il était évident que l'inconnu subit l'influence d'une terreur superstitieuse, car lorsqu'il sortit la lanterne de sous son manteau, sa main tremblait visiblement. Quant à Magsman et au Gros Meg, ils n'étaient accessibles à aucun genre de peur, et l'impression que le profond silence produisit sur leurs esprits ne fut que tout à fait passagère.

Après avoir traversé l'église, l'étranger se dirigea vers une petite chapelle séparée de la nef par un écran de pierre sculptée et évidemment destinée aux familles qui possédaient là des caveaux héréditaires pour la sépulture de leurs membres.

En se baissant et en projetant la lumière de la lanterne sur les dalles, de manière à pouvoir lire les inscriptions qui y étaient gravées, l'inconnu eut bientôt découvert et désigné une dalle que les deux hommes enlevèrent à l'aide des outils qu'ils trouvèrent renfermés dans le sac, en tenant compte de la recommandation qui leur avait été faite d'accomplir ce travail de manière à ce qu'on ne pût pas s'apercevoir que la dalle eût été nouvellement déplacée.

Le sac fourni par le vieux paysan contenait non-seulement les outils nécessaires pour l'accomplissement de la tâche qui leur était imposée, mais il contenait également une boîte de ciment pour resceller les pierres après les avoir remises en place. Magsman et le Gros Meg se mirent donc à l'œuvre

pendant que leur chef tenait la lanterne sourde et leur prêtait ainsi son assistance en ayant soin de diriger la lumière de manière à ce qu'ils ne pussent pas lire un seul mot de l'inscription gravée sur la dalle qu'ils étaient chargés de déplacer.

Au bout d'une demi-heure la lourde pierre fut enlevée et laissa à découvert l'ouverture du caveau. Un étroit escalier de pierre conduisait dans les profondeurs du sépulcre, d'où s'échappaient de nauséabondes effluves, cette odeur particulière qui ne ressemble à aucune autre et qui, lors même que la source en est inconnue, fait immédiatement venir à l'esprit l'idée qu'on se trouve dans le voisinage de restes humains en décomposition.

Après avoir laissé passer quelques minutes pour donner au mauvais air le temps de se dissiper, l'inconnu invita ses deux assistants à descendre dans le caveau. Ils obéirent et il s'empressa de les suivre en emportant la lanterne.

Le caveau était spacieux et autour des murs étaient disposées de nombreuses bières sur trois rangées, dont la première reposait sur le sol et les deux autres étaient supportées par des barres de fer scellées dans la solide maçonnerie. De cette manière aucun cercueil ne reposait sur la rangée inférieure, et entre chacune de ces rangées il y avait un espace suffisant pour examiner les plaques de cuivre fixées sur la partie supérieure de chaque cercueil sans être obligé de les déplacer.

Malgré la précaution prise d'attendre quelques instants pour laisser à l'air vicié le temps de se renouveler, la puanteur qui infectait le caveau était presque intolérable, et Magsman s'écria, en accompagnant ses paroles d'un terrible juron :

— Le plus tôt on se mettra à l'œuvre, quelle qu'elle soit, mieux cela m'arrangera.

Cette observation fut approuvée par le Gros Meg avec un accompagnement de blasphèmes plus terribles encore que ceux proférés par son compagnon, et leur noble patron, qui sentait son sang se figer dans ses veines à l'audition de cet horrible langage, s'écria en frissonnant :

— Silence ! vos effroyables paroles suffiraient pour réveiller ceux qui dorment autour de nous !

— Mon ami et moi nous n'avons pas peur des morts, Monsieur, — s'écria Magsman avec un rire discordant qui sembla faire mal à celui auquel il avait adressé la parole.

— Je le crois bien ! —s'écria le Gros Meg avec un ricanement plus brutal encore. — Je n'ai jamais vu de revenant, et s'il est vrài que les morts se promènent quelquefois, voilà une bonne occasion pour eux d'aller respirer un peu de bon air.

Mais à peine ces paroles étaient-elles prononcées qu'une effroyable détonation, semblable au bruit d'un coup de canon, retentit dans le caveau, accompagnée d'une odeur si horrible, si nauséabonde, et si suffoquante, que c'est à peine si ceux qui s'y trouvaient

enfermés eurent la force de gravir les quelques marches de pierre pour aller chercher dans l'intérieur de l'église un air plus pur et plus respirable.

La lanterne que l'inconnu masqué portait à la main projeta sa lumière sur la figure de ses deux complices, dont les physionomies exprimaient maintenant une consternation qu'ils essayaient vainement de se dissimuler l'un à l'autre.

— Que diable cela peut-il bien être, Joe? — demanda le Gros Meg en jetant un regard furtif autour de lui, comme s'il s'attendait presque à voir quelque hideuse apparition sortir de l'obscurité qui régnait au delà du petit cercle lumineux produit par la lanterne sourde.

— Je serais tout disposé à dire que c'est Satan en personne qui nous avertit de ne pas franchir les limites de ses domaines, — répondit Magsman en essayant un ricanement qui s'arrêta dans son gosier; car le bandit était assez confondu par ce bruit si inexplicable pour lui, pour être réellement effrayé, en dépit de ses efforts pour faire bonne figure.

— Bannissez vos frayeurs, — dit l'inconnu, qui avait gardé le silence pendant quelques instants, probablement pour laisser le temps aux circonstances présentes de produire un certain effet sur ses grossiers compagnons et de les amener à faire trêve aux horribles blasphèmes qui avaient précédemment blessé ses oreilles pendant qu'ils étaient dans le caveau, mais qui, voyant maintenant qu'il n'y avait

nul avantage à prolonger leur inquiétude, trouva bon de ne pas différer plus longtemps l'explication du phénomène qui venait de se produire et qui les avait effrayés. — Le bruit qui nous a surpris tous les trois, — continua-t-il, — et qui nous a fait si vite nous élancer hors du caveau, a été causé par la soudaine explosion d'un cercueil de plomb.

— Eh bien ! que je sois damné si j'aurais jamais pensé à cela ! — s'écria le Gros Meg.

— La chose n'en est pas moins telle que je vous le dis, — reprit l'inconnu. — Et vous pouvez maintenant vous expliquer également la cause de l'effroyable odeur qui nous a assaillis au moment où l'explosion venait frapper nos oreilles. C'est devant ces effluves délétères et non devant le bruit que j'ai battu si rapidement en retraite. Mais maintenant nous pouvons redescendre dans le caveau.

Tous trois revinrent sur leurs pas, et lorsqu'ils se retrouvèrent dans l'intérieur du caveau, ils aperçurent que l'un des cercueils de l'avant-dernière rangée, à la partie la plus reculée, s'était ouvert et qu'un corps à demi décomposé était exposé à la vue. Un frisson secoua visiblement les membres de l'inconnu, car sa main tremblait tellement qu'il faillit laisser tomber sa lanterne; mais faisant un grand effort pour reprendre son sang-froid, il se mit à examiner les plaques des cercueils de la troisième rangée qui se trouvaient à la droite de l'entrée du caveau.

Pendant qu'il se livrait à cette occupation, il tournait le dos à Magsman et au Gros Meg, mais à tout moment il lançait un regard rapide autour de lui pour s'assurer qu'ils ne méditaient aucune trahison. Au bout de quelques minutes il trouva la plaque du cercueil qu'il cherchait, et pendant que ses yeux parcouraient l'inscription, Magsman, qui quoique sans soupçon avait surveillé tous ses mouvements, s'empara tout à coup d'un anneau surmonté d'un cachet qu'il arracha du doigt du cadavre contenu dans le cercueil de plomb qui avait fait explosion.

Ce fut l'affaire d'un instant, l'inconnu n'en vit rien, et pendant que le Gros Meg faisait un signe d'approbation, Joe Warren cachait l'anneau dans la poche de son gilet. Mais à peine le tour était-il accompli que l'inconnu se retourna du côté des deux bandits et leur donna l'ordre de prendre un ciseau dans le sac et d'enlever la plaque du cercueil qu'il leur désigna. Cela fut bientôt fait, et pendant qu'ils se livraient à cette opération, l'inconnu continuait à diriger la lumière de manière à ce qu'ils ne pussent pas lire l'inscription gravée sur la plaque.

— Que faut-il faire maintenant? — demanda Magsman lorsque l'inconnu eut mis en sûreté sur sa personne la plaque qu'il saisit aussitôt qu'elle eut cessé d'adhérer au cercueil.

— Tenez la lumière et éloignez-vous un peu, — répondit l'inconnu.

Joe Warren et le Gros Meg se reculèrent de quel-

ques pas après que Magsman eut pris la lanterne des mains de l'inconnu, qui tira de sous son manteau une nouvelle plaque qu'il fixa sur le cercueil, à la place de celle qui avait été enlevée. Cette opération fut accomplie facilement à l'aide de quatre vis noires et d'un tourne-vis pris dans le sac aux outils.

— Maintenant nous avons terminé ce que nous avions à faire dans le caveau, — dit l'étranger.

Et, reprenant la lanterne à Magsman, il les conduisit hors de ce caveau dans lequel continuait à régner une odeur putride et suffocante qui oppressait la poitrine et laissait sur la langue un empâtement visqueux, d'une saveur tout à fait répugnante.

Magsman et le Gros Meg replacèrent la dalle qui recouvrait l'ouverture du caveau en ayant recours à la boîte de ciment à laquelle nous avons précédemment fait allusion, et les dernières traces du travail auquel ils venaient de se livrer furent enlevées à l'aide d'une brosse fournie également par le sac aux outils, de telle sorte que rien ne pouvait indiquer que le repos des morts eût été troublé. Il n'est pas hors de propos de noter que, pendant le travail de replacement de la dalle dans sa position première, l'inconnu masqué continua à prendre toutes ses précautions pour empêcher que les deux hommes pussent lire un seul mot de l'inscription qui y était gravée.

— Maintenant, suivez-moi, — dit-il lorsque cette partie de leur tâche fut accomplie.

Et quittant la chapelle sépulcrale, il se dirigea vers l'autre extrémité de l'église où l'une des clefs du trousseau dont il a été parlé précédemment eut bientôt ouvert une porte située près de la table de communion.

La pièce dans laquelle ils entrèrent, et qui était le vestiaire, était une petite salle dont le sol était couvert d'un tapis et qui était entourée de bancs de chêne. Un surplis et une robe noire étaient accrochés contre la muraille, et une armoire entr'ouverte laissait voir une carafe vide et deux verres posés sur l'une des planches. Au-dessus de cette espèce de buffet était un petit miroir au clou duquel étaient accrochés deux rabats. Sur l'un des côtés du vestiaire était une petite armoire dans laquelle était renfermée une caisse de sûreté contenant les registres de la paroisse.

Donnant la lanterne à tenir à Magsman, l'inconnu essaya toutes les petites clefs du trousseau l'une après l'autre sans résultat. La porte de la caisse restait immobile et la serrure ne paraissait pas vouloir céder.

— Si elle ne cède pas de bonne volonté, nous emploierons la force, — s'écria l'inconnu, dont le front laissé à découvert par son masque rougit d'impatience et de colère.

— Moi et mon camarade nous en serons bientôt venus à bout, — dit Magsman. — Je ne manque pas d'instruments dans le sac pour forcer une porte.

—En fait, — ajouta le Gros Meg, qui crut opportun de placer son mot dans la conversation, — il n'y a pas de serrure de sûreté qui résiste quand moi et Joe Warren nous nous en mêlons.

— Je vous l'abandonnerai si je ne puis pas en venir à bout sans violence, — dit l'inconnu. — Mais voyez... cette clef paraît aller... oui... elle agit... la serrure cède !... — s'écria-t-il avec une exclamation de joie qui donna à penser à ses deux assistants que c'était un des incidents les plus importants de leur nuit d'aventures. — Maintenant que vos services ne me sont pas nécessaires pour le moment, — continua-t-il en retirant un registre de la caisse de sûreté, — vous pouvez vous asseoir et disposer de ce flacon d'eau-de-vie pendant que j'examine ce livre.

En disant cela, il prit sous son manteau une gourde de voyage, et pendant que les deux bandits s'installaient sur les bancs qui régnaient autour du vestiaire pour en déguster le contenu, l'inconnu se plaçait à la table pour examiner le registre.

Avec la lanterne auprès de lui, de manière à éclairer les pages des registres pendant qu'il les tournait lentement après une attentive inspection, l'inconnu restait courbé sur le gros volume contenant les actes de la paroisse, dans une attitude dénotant un très-vif intérêt, et quoique la partie supérieure de son visage fût cachée sous un masque, sa bouche avait néanmoins une expression d'anxiété

qui trahissait l'inquiétude qu'il éprouvait de ne pas trouver ce qu'il cherchait.

L'une après l'autre les feuilles du registre étaient tournées... Un quart d'heure se passa... les hommes avaient vidé leur flacon d'eau-de-vie et ils causaient à voix basse. L'inconnu semblait avoir oublié leur présence tant il était profondément absorbé dans l'examen auquel il se livrait, et pendant qu'il continuait à s'y livrer, le dialogue suivant s'établit entre les deux hommes :

— C'est la plus drôle d'affaire que j'aie vue de ma vie, — dit Magsman.

— Un vrai roman, — répondit le Gros Meg. — Mais as-tu une idée quelconque sur l'endroit de l'Angleterre où nous nous trouvons ?

— Pas la moindre, — lui fut-il répondu. — Pour rendre justice au gentleman qui nous emploie, il a si bien conduit les choses qu'il nous a complétement déroutés sur ce point. Mais un jour viendra, mon brave camarade, — ajouta Magsman avec une intention significative, — où nous trouverons l'explication de tout ce qui nous paraît aujourd'hui si étrange et si mystérieux. Quant à présent, nous avons deux points de repère.

— Deux ! — répéta le Gros Meg. — Comment cela ?... Je ne connais que l'anneau que tu as enlevé au doigt du mort dans le caveau.

— Et le nom de baptême de cette dame, — ajouta Magsman, — ne l'as-tu pas entendu ?

— C'est vrai. — répondit le Gros Meg. — Quelle brute je fais d'oublier un fait aussi important! Et puis c'est un nom si singulier.

— Ah ! il avait bonne mine le jeune homme qui a crié ce nom, — fit remarquer Magsman. — C'était presque une pitié que de le fourrer dans le trou... Je me demande qui cela peut bien être.

— Et pendant que tu es en train de t'adresser des questions, tu pourrais tout aussi bien te demander ce qu'est la dame, et ce qu'est notre ami ici présent, — continua le Gros Meg en tournant la tête du côté de l'inconnu toujours occupé à feuilleter les pages du registre. —Mais dis donc, Joe,—ajouta le Gros Meg en baissant la voix de manière à ne faire entendre qu'un murmure à peine perceptible, — qu'est-ce qui nous empêche de l'assommer et de nous emparer de son portefeuille au lieu d'attendre qu'il nous paye notre solde à Liverpool ?

— Eh ! mon cher Stephen, — répliqua Magsman également à voix basse, — t'imagines-tu que je n'aie pas eu déjà exactement la même pensée, dès le moment où je lui ai vu tirer son portefeuille pour la première fois ce matin, quand nous étions cachés derrière les blocs de granit? Cette idée m'est venue, la chose est bien certaine ; et pendant que nous fumions nos pipes après notre dîner au cottage, j'ai eu presque l'envie de te proposer de lui couper la gorge à lui, ainsi qu'au vieux paysan et à sa vieille femme, pour terminer l'affaire d'un seul coup. Mais j'ai plus

mûrement réfléchi, et je puis te dire maintenant que nous avons plus d'intérêt à laisser les choses suivre leur cours.

— Comment cela? — demanda le Gros Meg. — Supposons que le portefeuille contienne une somme plus forte que celle que nous avons à recevoir, alors nous y gagnons.

— Et en supposant qu'il contienne moins, — reprit Magsman d'un air entendu, — dans ce cas nous y perdons. N'est-il pas probable que l'inconnu compte reprendre de l'argent à Liverpool, ou ne peut-il pas avoir laissé son portefeuille au cottage que nous venons de quitter?

— Dame! il y a certainement des chances contre nous, — dit le Gros Meg d'un air songeur, mais en ayant soin de toujours parler à voix basse.

— Ce ne sont pas là les seuls calculs auxquels je me sois livré, — continua Magsman. — Naturellement, nous n'avons aucune idée de nous rendre en Amérique : c'est un point déjà bien convenu entre nous par avance. Eh bien! supposons qu'un jour ou l'autre nous venions à découvrir qui est cet étranger, qui est la dame qui l'accompagne et ce que toute cette affaire signifie. Quelle que soit leur fortune, la moitié au moins prendra le chemin de nos poches. Ni le gentleman, ni la dame, quelle qu'elle soit, ne pourront rien nous refuser. Ils sont complétement en notre pouvoir, et comme très-certainement ils sont riches déjà, et qu'ils sont très-probablement

appelés à devenir plus riches encore, car cette affaire, note-le bien, n'a pas été entreprise pour rien, ce sera quelque chose de magnifique que de savoir qui ils sont et de mettre le grappin sur eux.

— Tu as raison, Joe, — répondit le Gros Meg convaincu par ces raisonnements. — Nous ne devons pas lui faire son affaire ; il peut nous être plus utile vivant que mort. Je comprends cela maintenant.

— Bien certainement, — ajouta Magsman.

La question ainsi vidée, la conversation tomba.

Mais pendant que les deux bandits délibéraient froidement et tranquillement sur les avantages et les désavantages que présentait l'assassinat de l'homme masqué à la solde duquel ils s'étaient mis, celui-ci avait réussi à découvrir l'acte qu'il cherchait dans le registre de la paroisse ; un sourire se jouait sur ses lèvres et il se frottait les mains joyeusement. Puis, prenant un canif dans sa poche, il se mit à gratter avec soin certains mots qui devaient être modifiés dans le sens de ses vues et de ses intérêts. Avec une égale attention il répandit une poudre très-fine, une espèce de pierre ponce pilée qu'il frotta sur la place occupée par les mots enlevés, pour que, lorsqu'il remplacerait ces mots par d'autres. l'encre ne pénétrât pas dans le papier et qu'il ne restât pas trace du grattage qui avait été opéré. En somme, le faux fut admirablement exécuté, l'écriture de l'acte original fut habilement imitée, et lorsque l'encre fut bien sèche, l'inconnu frotta

de son doigt, légèrement enduit de poussière, sur le papier. Cette dernière opération eut pour résultat de faire disparaître les derniers indices du grattage et de donner à la feuille du registre une teinte uniforme, comme si elle n'avait subi aucune altération.

Le registre fut alors remis à sa place, le coffre de sûreté fut refermé, et l'inconnu sortit du vestiaire suivi par ses deux agents. Pendant qu'ils traversaient l'église, l'écho répercutait le bruit de leurs pas de manière à faire croire que d'autres visiteurs nocturnes s'y étaient introduits, mais ils se convainquirent bien vite que c'était une illusion et ils sortirent paisiblement du temple que leur présence avait profané.

L'inconnu referma soigneusement la porte derrière lui, les trois hommes traversèrent de nouveau le cimetière, et ils reprirent leur chemin à travers champs pour revenir au cottage, à la porte duquel ils trouvèrent la chaise de poste toute prête à les recevoir.

Le lecteur doit se rappeler que la dame masquée était partie immédiatement après le déjeuner du matin dans la chaise de poste. Cette voiture avait été renvoyée pour prendre le chef de l'entreprise et ses deux bravos, et les conduire à Liverpool.

Les deux vieux paysans étaient levés, et Magsman et le Gros Meg furent invités à entrer pour prendre quelques rafraîchissements à la hâte. L'horloge marquait près de deux heures du matin, par consé-

quent leur expédition nocturne avait employé trois heures entières.

Pendant qu'ils mangeaient un morceau de viande froide en l'arrosant d'un mélange de vin et d'eau, leur chef leur remit à chacun cent livres en leur disant :

— Ceci est pour la besogne de cette nuit. Le solde de a somme importante qui est due à chacun de vous vous sera remis conformément à nos conventions sur le pont du paquebot Américain partant de Liverpool.

Les hommes exprimèrent leur satisfaction, et, la collation terminée, ils montèrent dans la chaise de poste, suivis par l'inconnu.

Les stores étaient baissés, une obscurité complète régnait dans l'intérieur de la voiture qui roulait avec rapidité, avec toutes les précautions prises précédemment pour laisser Magsman et le Gros Meg dans l'ignorance des pays qu'ils traversaient et du lieu où s'étaient passés les graves incidents auxquels ils avaient pris une si large part.

## CHAPITRE XXII

### LE COTTAGE SUR LE BORD DE LA ROUTE.

Le voyage se continua au milieu d'un profond silence, car le noble inconnu ne se souciait pas de converser avec les assassins, et ces deux hommes eux-mêmes, accablés de fatigue, ne tardèrent pas à tomber dans un profond sommeil. Même lorsque la chaise s'arrêtait pour relayer, ils ne se réveillaient pas, mais ils furent enfin tirés de leur engourdissement en se sentant secoués violemment par quelqu'un, et ils s'aperçurent que plusieurs heures s'étaient écoulées. Les stores étaient baissés, le jour commençait à poindre, et sa lumière dessinait au milieu du brouillard les grands bâtiments d'une ville qu'on apercevait à une certaine distance; la chaise de poste était arrêtée à la porte d'un petit cottage qui n'avait pas, à beaucoup près, aussi bonne mine que celui où ils avaient fait si bonne chère.

C'était l'inconnu qui avait réveillé ses deux compagnons de voyage, et ils descendirent de voiture à la porte de la petite chaumière dont l'unique habitant était une femme qui paraissait fort âgée, mais très-active et remarquablement propre, malgré la simplicité de sa mise. Elle les conduisit dans l'intérieur de sa maison, où la table était déjà mise pour le déjeuner, ce qui fut pour Magsman et pour le Gros Meg un indice que leur arrivée n'était pas un fait imprévu. Ils furent confirmés dans cette idée quand l'inconnu les conduisit dans une chambre où il leur montra deux malles pleines d'objets d'habillement, en leur disant :

— Voici une garde-robe complète pour chacun de vous; de cette façon, en arrivant à Liverpool, vous n'aurez qu'à vous rendre à bord du paquebot, qui partira immédiatement; mais vous ferez bien de quitter les costumes que vous portez et de revêtir ceux qui ont été préparés à votre intention. En un mot, il sera prudent de vous donner une apparence aussi décente et aussi respectable que possible.

Sur ces mots, l'inconnu quitta la chambre et referma la porte derrière lui.

— Que je sois damné, s'il n'y a pas de la magie dans tout ce qui nous arrive, — dit Magsman. — En premier lieu, une chaise de poste nous attendait l'avant-dernière nuit, quand nous avons rencontré notre patron dans le Parc; puis quand nous sommes arrivés au pont, hier matin, la dame n'a eu autre

chose à faire qu'à se rendre, en se promenant, dans une maison, et à nous amener sa victime, comme si elle avait tenu à la main la baguette d'une fée au pouvoir de laquelle il n'y avait qu'à obéir. Puis, nous avons été conduits dans un cottage dont nous avons trouvé les propriétaires tout prêts à nous bien régaler. Lorsque la nuit est venue, on nous a remis un sac contenant tous les instruments nécessaires pour notre expédition dans les caveaux et jusqu'aux clefs pour ouvrir tranquillement les portes de l'église. Et ce matin voilà que nous trouvons une nouvelle chaumière où un déjeuner nous attend et où l'on nous remet des malles pleines de tous les effets dont nous pouvons avoir besoin.

— Cela, en effet, a tout l'air d'un conte de fées, — dit le Gros Meg. — Mais au lieu de nous troubler la cervelle pour savoir comment ces malles se trouvent ici, faisons d'abord l'inspection de ce qu'elles renferment et essayons la défroque qu'elles contiennent.

— Soit, — dit Magsman.

L'examen des malles commença donc. Chacune d'elles contenait deux habillements complets, des chemises, des bas, des mouchoirs, des brosses à cheveux, des peignes, des boîtes de rasoirs, en somme, tout ce qui était nécessaire à des hommes qui se disposent à entreprendre un assez long voyage. Les vêtements étaient de bonne qualité, quoique simples, et semblables à ceux qu'un honnête ouvrier peut acheter.

— Bon ! — s'écria le Gros Meg en rompant le long silence qui avait régné pendant qu'ils se livraient à l'inspection des différents articles contenus dans les malles. — Aussi vrai que mon nom est Stephen Price, j'ai bien envie de me transformer en dandy. Une idée subite de propreté m'a passé par la tête, et je veux voir si je réussirai à me donner un air un peu respectable.

— Tu ne ressembleras jamais à autre chose qu'à un oiseau de potence, — dit Magsman, en accompagnant ses paroles d'un gros éclat de rire.

— Bien, bien, Joé, — répliqua le Gros Meg. — Quand je monterai à l'échafaud, tu ne seras pas loin derrière moi et le même service funéraire suffira pour tous deux ; mais voici un fameux rasoir et j'ai bien envie de profiter du moment présent pour me rafraichir le menton, sans m'inquiéter si Jack Ketch doit ou non me prendre à la gorge dans l'avenir !

Les deux hommes procédèrent à leur toilette et, lorsqu'ils se furent rasés, ils mirent du linge blanc, et endossèrent leurs habits neufs.

—Pour une raison ou pour une autre, je ne me sens pas à mon aise quand je suis attifé de cette façon, — dit Magsman, pendant qu'il se regardait dans un petit miroir accroché à la muraille dans la modeste chambre où ils se trouvaient. — Tu sais que, lors même que j'avais des centaines de livres dans ma poche, il ne m'est jamais passé par l'idée de me donner un air propre et décent, et qu'un vieil habit m'a

toujours beaucoup mieux plu qu'un neuf. Le fait est, Stephen, que l'air respectable ne me va pas.

— Je n'ai jamais aimé cela non plus jusqu'à présent, — répondit le Gros Meg, — mais je veux en faire l'épreuve pendant quelque temps.

— J'ai bien peur que tu ne sois trop laid pour jouer ton rôle convenablement, — répondit Magsman en riant du compliment qu'il adressait à son ami. — Mais descendons voir si le déjeuner est prêt, car je suis aussi affamé que si je n'avais rien mangé depuis un mois.

— En avant, alors, — dit le Gros Meg.

Tous deux descendirent l'escalier.

Dans la salle du rez-de-chaussée, l'inconnu prenait déjà le café à une table séparée, et la vieille femme s'empressa de servir sur la table préparée pour eux un copieux déjeuner, auquel ils firent largement honneur.

L'inconnu tourna ses regards de leur côté pour s'assurer qu'ils avaient tenu compte de ses recommandations et qu'ils s'étaient arrangés de manière à paraître aussi respectables que possible, et, satisfait sur ce point, il dit à la vieille femme :

— Ayez la bonté de fermer les deux malles sans délai, de manière à ce que nous soyons prêts à partir aussitôt que la voiture arrivera avec des chevaux frais.

— Oui, Milord, — répondit la vieille en faisant la révérence.

— Damnation! — s'écria l'inconnu, s'apercevant aussitôt que cette qualification, qui trahissait son rang, n'avait point échappé aux oreilles de Magsman et du Gros Meg.

Et se levant de sa chaise, il arpenta deux ou trois fois la chambre, en proie à la plus vive irritation.

— Je vous demande pardon, Monsieur, Mi..., — balbutia la vieille, en s'apercevant de la fatale erreur qu'elle avait commise en laissant échapper le titre de Milord que sa langue n'avait pas su retenir.

— Sortez, et faites ce que je vous ai ordonné, — dit l'inconnu d'un ton impérieux, en lui montrant l'escalier, que la vieille gravit avec une merveilleuse agilité pour une femme aussi avancée en âge qu'elle le paraissait.

Magsman et le Gros Meg procédèrent à leur déjeuner comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé et s'abstinrent de toute remarque sur le petit incident qui leur avait révélé le rang aristocratique de celui qui les employait; car les lecteurs doivent se rappeler que, bien qu'ils aient été prévenus, dès le principe, par la conversation qui s'était établie entre lui et Madame Brace, lors de l'entrée nocturne de Magsman dans la demeure de cette dernière, que l'inconnu masqué appartenait à la noblesse, c'était néanmoins la première fois que ce fait venait à la connaissance des deux bandits.

Mais, en dépit du faux semblant d'indifférence avec lequel ils attaquaient le repas substantiel servi de-

vant eux, au premier regard que l'inconnu avait jeté sur eux, lorsque le fatal mot de *Milord* avait échappé à la vieille femme, il avait été évident pour lui qu'il était parvenu à leurs oreilles et il ne fut pas maître de cacher la fureur qu'il éprouva contre celle qui avait trahi son rang. Néanmoins, en réfléchissant que, si les assassins qu'il avait pris à ses gages savaient qu'il était un lord, ils ignoraient absolument quel était son titre, et rassuré par ce raisonnement, il crut prudent de s'abstenir de la moindre observation à ce sujet. Il adressa même la parole d'un ton conciliant à la vieille femme, lorsqu'elle revint, dans l'intention évidente de lui faire oublier le mouvement d'emportement auquel il avait cédé quelques moments auparavant.

Magsman et le Gros Meg, ayant fini leur déjeuner, furent invités par l'inconnu à aller chercher les malles que la vieille femme avait préparées, et pendant qu'il montaient à leur chambre, Joe Warren souffla tout bas à son camarade, et en accompagnant ses paroles d'un regard significatif :

— Eh bien, mon vieux, n'avais-je pas raison de ne pas me décider à assommer ce nébuleux individu ? Nous avons maintenant découvert que c'est un lord, et il est probable que la dame qui l'accompagnait est également d'un rang élevé. Je puis bien dire, mon cher Stephen, que jamais nous n'avons eu en mains une affaire aussi agréable et aussi pleine de promesses pour l'avenir.

— Et nous saurons en tirer parti, Joe, — répondit le Gros Meg. — Dans mon idée, cela vaut autant qu'une bonne rente que nous saurons bien percevoir !

Après cet échange de réflexions, les deux bandits chargèrent leurs malles sur leurs épaules et redescendirent au rez-de-chaussée. La voiture, qui s'était éloignée pour aller changer les chevaux pendant qu'ils déjeunaient, fut bientôt de retour, et les deux hommes installèrent leurs bagages sur le dessus de la chaise de poste et reprirent leurs places dans l'intérieur. L'inconnu y monta après eux, les stores furent baissés de nouveau, et le voyage se poursuivit avec une grande rapidité.

Trois ou quatre heures s'étaient écoulées pendant lesquelles on avait changé deux fois de chevaux, quand, tout à coup, la chaise de poste, lancée à toute vitesse, s'arrêta court. L'inconnu ouvrit la portière, sauta hors de la voiture, et un coup d'œil jeté sur l'essieu, qui s'était rompu en deux, le convainquit qu'il fallait plusieurs heures pour qu'il fût réparé.

Après quelques pourparlers avec le postillon, l'inconnu revint à la voiture et invita ses deux compagnons à descendre ; puis, les attirant hors de portée des oreilles du postillon, il leur dit :

— Vous voyez que notre voyage subit une interruption forcée qui nous oblige à nous séparer à l'instant ; ces bâtiments que vous voyez là-bas appartien-

nent à la ville de Warrington, et Liverpool n'en est séparée que par une distance de dix-sept ou dix-huit milles. Vous vous y rendrez sans délai, et à votre arrivée à Liverpool, vous demanderez le brick *le Royal George*. Vous trouverez le capitaine à bord et en lui disant que vos noms sont Jones et Thompson, il vous indiquera les cabines qui sont retenues pour vous et payées d'avance.

— Tout cela n'est pas difficile, — répondit Magsman, — et sans doute tous les arrangements sont admirablement faits; mais qui doit nous payer les quinze cents livres que chacun de nous a encore à recevoir? Cela dit sans offense, Milord, mais...

— Silence! — s'écria l'inconnu d'un ton impérieux. — Vous avez eu jusqu'ici assez de preuves de ma générosité pour être assurés que je suis incapable de vous tromper et de vous faire tort de quoi que ce soit. Mon intention n'a jamais été de vous accompagner jusqu'à Liverpool, quoique je ne voulusse pas me séparer de vous à une aussi grande distance de cette ville. Mais tous les arrangements sont pris d'avance pour le payement de ce qui reste dû à chacun de vous, et aussitôt que vous aurez pris possession de vos cabines à bord du *Royal George*, le capitaine, auquel on a donné à entendre que vous êtes des accusés politiques qui s'expatrient pour échapper à la sévère condamnation qui les menace, remettra à chacun de vous la somme de quinze cents livres.

— Et si nous avons affaire à une canaille qui garde l'argent?—dit Magsman, auquel cet arrangement ne plaisait pas beaucoup.

— Vous n'avez rien à craindre, mes braves camarades, — répondit l'inconnu d'un ton décidé. — Il n'entre pas dans mes vues ni dans mes intérêts qu'il vous soit fourni un prétexte quelconque pour prolonger votre séjour en Angleterre. L'argent vous sera donc fidèlement et loyalement remis, conformément à nos conventions.

— Mais ne pouvez-vous régler avec nous personnellement et à l'instant même, — demanda Magsman, d'un ton qui frisait la menace.

—Non, pour deux raisons,—lui fut-il immédiatement répliqué : — parce qu'il me convient que vous quittiez l'Angleterre, conformément aux conditions de notre marché, et parce que je n'ai pas sur moi la dixième partie de la somme nécessaire pour liquider votre compte. Ecoutez-moi, mes bons camarades, — continua-t-il avec une fermeté croissante et en fixant sur Magsman des yeux qui brillaient à travers son masque : — vous n'avez rien à gagner à vous montrer obstinés, ou à essayer de vous soustraire à l'accomplissement de ma volonté. Si vous vous révoltez contre mon autorité, nous avons nos pistolets, et le combat peut s'engager, mais si vous me tuez, votre position n'en sera nullement améliorée. Quant aux menaces de révélation que vous pouvez m'adresser, j'en ris et je vous brave. Abordons fran-

chement la question. Vous avez appris par l'indiscrétion d'une vieille femme qui n'a pas su se conformer à mes instructions, que je suis un noble. Eh bien! admettons-le, admettez que vous ayez même découvert quel est mon titre! Qui voudra ajouter foi à vos paroles, si vous venez raconter ce qui s'est passé pendant les quarante-huit heures qui viennent de s'écouler? Et lors même qu'on vous croirait, ne serait-ce pas vous accuser vous-mêmes tout autant que moi? D'un autre côté, supposez que je vous accuse de m'avoir arrêté sur la route et de m'avoir volé les banknotes que vous avez actuellement en votre possession. Dans quelle fausse position serez-vous placés? Vous voyez bien, mes bons amis, qu'il est sans utilité pour vous de me montrer les dents et que vous avez tout intérêt à rester dans les termes agréables du bon accord qui jusqu'à présent a régné entre nous.

— Il est certain que nous n'avons pas envie de chercher querelle à Votre Seigneurie, — dit Magsman, qui ne pouvait pas fermer les yeux à la justesse des raisonnements qu'on venait de lui faire entendre, — mais vous devez voir que vous avez tout avantage sur nous. Vous savez qui nous sommes, et nous ne savons pas qui vous êtes. Vous avez de l'argent à nous payer, et nous n'avons pas les moyens de vous le faire donner s'il ne vous plaît pas de nous le remettre, et quand nous serons à bord on nous retiendra prisonniers sans nous permettre de redescendre

à terre, lors même que le capitaine se refuserait à nous remettre la somme qui nous revient.

— Une fois pour toutes, je vous dis que votre argent vous sera payé, je n'ajouterai pas un mot de plus, — s'écria l'inconnu avec emportement. — Faut-il que je vous rappelle la régularité, la précision, et la prévoyance avec lesquelles toutes choses ont été préparées depuis que nous avons quitté Londres? Cela ne suffit-il pas à vous prouver que les personnes par lesquelles toutes ces dispositions ont été prises sont incapables d'avoir pris de fausses mesures pour vous assurer le payement de la somme qui vous reste due? Non, mes bons amis, l'argent n'a pas assez de valeur à mes yeux pour que je veuille vous faire tort ou pour que je souffre que vous soyez volés par d'autres. D'ailleurs je vous ferai observer que le capitaine doit délivrer à chacun de vous une lettre cachetée renfermant les sommes qui vous appartiennent, mais qu'il ne sait pas quel est le contenu de ces lettres et que par conséquent rien ne peut lui donner l'idée de les intercepter.

— Allons, je vois qu'il faut nous en rapporter à la parole de Votre Seigneurie, — dit Magsman après avoir échangé un regard avec le Gros Meg.

— Dans ce cas, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de ne pas perdre de temps pour vous mettre en route, — dit l'inconnu. — Warrington est devant vous et vous pouvez transporter vos

malles sur vos épaules jusque-là. Vous y trouverez facilement un moyen de transport pour Liverpool, et dans quelques heures vous serez sur le pont du *Royal George.*

— En route alors, mon camarade,—dit Magsman.

Les deux bandits prirent alors leurs malles sur la chaise de poste, les chargèrent sur leurs épaules, dirent adieu à leur noble compagnon de voyage, et prirent la route de Warrington.

Tout en marchant, Joseph Warren et Stephen Price discutèrent le plan de conduite qu'ils avaient à suivre dans les circonstances présentes; mais comme les résolutions auxquelles ils s'arrêtèrent seront révélées par la suite de notre récit, nous n'avons pas besoin de les mentionner maintenant. Qu'il nous suffise de dire qu'en arrivant à Warrington, ils entrèrent dans une taverne, où ils se commandèrent à dîner, et que pendant qu'on le préparait, ils écrivirent deux lettres pour Londres, l'une adressée à Potence et l'autre à Carotte. Ils allèrent les mettre eux-mêmes à la poste, et après avoir fait honneur au repas qui leur fut servi, ils prirent place dans la diligence faisant le service entre Warrington et Liverpool.

La distance de dix-huit milles qu'ils avaient à parcourir fut franchie d'une façon assez agréable, car les deux hommes fumèrent tout le temps et se rafraîchirent en buvant un verre d'ale chaque fois que la voiture s'arrêtait.

Il était environ cinq heures du soir lorsqu'ils entrèrent à Liverpool, et en s'informant, ils eurent bientôt la certitude que le *Royal George* était à l'ancre dans la Mersey, prêt à partir pour l'Amérique. Une barque les conduisit à bord du navire, et ayant été introduits auprès du capitaine, Magsman se présenta sous le nom de Jones et le Gros Meg sous celui de Thompson.

— Très-bien, — dit le capitaine, qui était un petit homme court, rond comme une boule, à la figure rouge, et vêtu d'un costume de drap grossier avec un galon d'or autour de sa casquette. — Descendez avec moi dans l'entre-pont, mes maîtres, nous avons quelques mots de conversation particulière à avoir ensemble.

Magsman et le Gros Meg suivirent le capitaine dans une petite cabine de l'entre-pont éclairée par une lampe suspendue au plafond, attendu que le soleil était couché et que les ombres de la nuit commençaient à descendre rapidement.

— Asseyez-vous, mes chers amis, mettez-vous à votre aise, — dit le capitaine, tout en ouvrant un buffet d'où il tira une bouteille de rhum et des cigares. — Nous allons faire agréablement la traversée, et mes instructions sont de vous traiter aussi bien que les nécessités du service le permettront. Allons, servez-vous, le grog est bon, les havanes sont excellents.

— N'avez-vous pas de lettres pour nous, — de-

manda Magsman, presque incapable de maîtriser son impatience, car de la réponse qu'il allait recevoir dépendait la solution de la question de savoir si l'inconnu avait agi loyalement avec eux ou s'il leur avait joué un mauvais tour.

— Oui, une pour M. Jones et l'autre pour M. Thompson, — dit le capitaine, en prenant deux paquets scellés dans l'armoire d'où il avait tiré les rafraîchissements qu'il leur avait servis. — Les voici et je vais vous laisser quelques minutes pour les lire tranquillement pendant que je vais aller sur le pont donner quelques ordres.

En disant cela, le marin posa les lettres sur la table et sortit de la cabine en refermant la porte derrière lui.

— Bien, je suppose que tout va bien, — dit le Gros Meg, en ouvrant le paquet adressé à M. Thompson, tandis que son compagnon procédait à l'inspection de celui destiné à M. Jones.

— Damnation! — vociféra le dernier, après un long moment de silence durant lequel tous deux avaient parcouru des yeux le contenu des lettres. — Nous ne nous attendions pas à celle-là, Price! — s'écria-t-il d'un air féroce, en donnant un coup de poing sur la table qui fit danser les verres et les bouteilles qui la couvraient.

— Il nous a joués d'une furieuse façon, Joe, — reprit le Gros Meg, avec une rage concentrée. — Mais que faut-il faire?

En ce moment, le chœur joyeux des matelots, accompagnant de leurs chants cadencés la manœuvre pour lever l'ancre, parvint jusqu'à l'oreille des deux hommes, et ils comprirent que le navire était sur le point de se mettre en marche.

Bondissant de sa chaise avec l'élan furieux d'un lion, Magsman ouvrit violemment la porte et gravit l'échelle conduisant sur le pont, mais sa tête rencontra quelque chose qui lui barra le passage. Il étendit les mains dans l'obscurité et il rencontra le panneau qui fermait l'écoutille. Un rugissement terrible et sauvage, semblable à celui de la hyène, s'échappa de sa poitrine, et avec sa force herculéenne il essaya de briser l'obstacle qui s'opposait à son passage.

Mais le panneau résista à ses efforts, comme s'ils s'étaient exercés contre un mur solide, et, furieux et déconfit, il redescendit dans la cabine, où il se versa un grand verre de rhum qu'il vida d'un trait.

— Nous sommes refaits, mon vieux, aussi complétement refaits que cette canaille d'aristocrate pouvait le désirer! — s'écria-t-il, aussitôt que la suffocation produite par l'absorption de cette grande lampée de spiritueux se fut dissipée.

— C'est ce que je vois, — répondit le Gros Meg, qui, en apparence, du moins, prenait les choses plus froidement que son compagnon. — Mais ce serait une chose bien étrange et bien extraordinaire, si l'on conservait longtemps l'avantage sur nous.

— C'est vrai, mon cher camarade, — dit Magsman. — Et ce n'est pas en nous abandonnant à notre colère que nous améliorerons l'état des choses. Allons, buvons et fumons, puisque nous sommes prisonniers dans cet infernal trou de cabine, et demain, quand nos têtes seront froides, quand nous aurons dormi par-dessus tout cela, nous serons plus en état de discuter ce qu'il convient de faire dans les circonstances présentes.

— Accepté! — s'écria le Gros Meg en allumant un cigare à la lampe qui pendait au-dessus de sa tête.

Et pendant que les deux bandits retournaient à la bouteille de rhum, l'ancre était levée, les voiles étaient déployées, et le *Royal George* fendait les eaux de la Mersey.

## CHAPITRE XXIII

### RÉCRÉATION ROYALE

Il était environ dix heures et demie du matin, et le Prince Royal, enveloppé dans une élégante robe de chambre, était assis dans un des splendides salons de Carlton House et régalait ses yeux de la vue des formes exquises de six charmantes créatures qui dansaient devant lui.

Un feu brillant brûlait joyeusement dans les deux cheminées destinées à chauffer la pièce. La vive lumière du grand jour, tamisée par son passage à travers des rideaux cramoisis, répandait partout une teinte rosée, et l'atmosphère était chaude et parfumée.

Une belle jeune femme assise au piano suivait les mouvements des danseuses en appropriant les airs qu'elle exécutait à leur pantomime voluptueuse, passant du grave au vif, de l'énergique au tendre,

suivant les passions exprimées par ces séduisantes bayadères Anglaises.

Vêtues du costume de gaze du ballet, si court, si transparent, et qui laisse si peu de travail à l'imagination pour suivre les contours des formes à demi nues qu'il recouvre, les six danseuses avaient été choisies parmi les mieux faites, par la supériorité de leurs charmes, pour servir aux plaisirs du royal débauché !

Comme type de beauté féminine, elles étaient parfaites. Chacune d'elles présentait un glorieux et splendide modèle des grâces extérieures, des charmes séducteurs de la femme, et quand elles étaient groupées ensemble dans les évolutions des danses voluptueuses qu'elles exécutaient, il était impossible de ne pas être ravi par la molle douceur de leurs formes arrondies, par la pureté et la finesse de leurs contours, par l'harmonie des lignes onduleuses que décrivaient leurs bustes et chacun de leurs membres, par la flexibilité, par la grâce qui distinguaient tous leurs mouvements, et par la légèreté vaporeuse qu'elles apportaient dans l'exécution de cette pantomime passionnée.

Par moments, leurs yeux, parlant à l'âme du Prince, produisaient sur lui l'effet d'une succession de songes voluptueux et le plongeaient dans une vague et douce rêverie ; puis des regards passionnés partant de ces beaux yeux venaient le réveiller en lui faisant bondir le cœur. Par moments, il éprou-

vait un sentiment joyeux de tendresse lorsque leurs bras blancs se tendaient vers lui comme si elles voulaient l'enlacer dans leurs embrassements; puis, lorsqu'elles prenaient des poses dont la hardiesse lascive était tempérée par les séductions de la grâce la plus exquise, il sentait son sang courir brûlant dans ses veines dans un accès de fièvre et de délire.

Aux accords d'une délicieuse mélodie, les sirènes reprenaient leur danse et formaient des pas bien calculés pour faire valoir les contours arrondis de leurs membres pleins de souplesse et d'élasticité; puis, se groupant avec art, elles restaient immobiles dans des poses gracieuses destinées à faire ressortir l'harmonieuse symétrie de leurs corps. Après ces moments de repos, elles se remettaient en mouvement, et, au milieu des molles ondulations de leur danse, le frémissement de leurs lèvres, l'éclat de leurs yeux, leurs bras arrondis, et leurs cous penchés exprimaient l'amour et ses passions. C'est ainsi qu'elles enchantaient, qu'elles ravissaient les sens, et faisaient passer l'âme à travers les sensations d'une voluptueuse langueur par toutes les phases de la passion.

Ces ravissantes beautés, vouées au culte de Terpsichore, savaient éveiller les sens sans les attaquer brusquement. La séduction de leurs grâces personnelles, la magie de leur danse voluptueuse agissaient lentement sans chercher à exciter tout d'un coup les passions; de même qu'une voix claire et

argentée charme délicatement l'oreille, tandis qu'un cri perçant la surprend et la blesse, de même l'ensemble de grâces que présentaient les danseuses et l'art savant de leur danse agissaient graduellement sur les sentiments du Prince et le plongeaient dans l'extase d'un rêve céleste.

Il ne voyait pas devant lui de ces poses forcées contraires aux grâces naturelles de la femme, pas de ces pirouettes qui tourbillonnent avec la rapidité de l'éclair, pas de ces contorsions qui font craindre la dislocation des membres qui y sont soumis et produisent un effet désagréable sur le spectateur. Mais tout était douceur dans les mouvements, grâce dans les ondulations et dans les attitudes comme si le rhythme d'une poésie bien cadencée se joignait au geste pour exprimer la chaleur du sentiment, les transports de la passion, et les brûlantes extases du bonheur.

C'est ainsi qu'en évitant toute inutile rapidité et l'épuisement qui résulte d'une succession de mouvements violents, les six danseuses arrivaient à produire une sensation plus profonde et à exercer toute la délicieuse séduction qui résultait du jeu de leur physionomie combiné avec le dessin gracieux de leur danse. Ainsi, lorsque, les yeux noyés dans une molle langueur, elles permettaient au Prince de plonger ses regards sur les beaux contours de leurs poitrines, avant qu'il eût commencé à ressentir l'effet de la satiété, elles reprenaient leur danse, qui

faisait valoir dans ses lentes ondulations la perfection de leurs jambes et les riches contours de leurs belles personnes; puis elles s'arrêtaient de nouveau pour former un groupe qui faisait ressortir la grâce de leurs attitudes et se remettaient en mouvement avec une harmonie aussi suave que celle de la musique douce et expressive que faisait entendre le piano.

Non-seulement il y avait de la grâce dans la pantomime des danseuses, mais elles y apportaient de l'intelligence et un raffinement artistique. En dépeignant les sentiments de l'amour, elles déployaient toute la puissance de leurs séductions et donnaient un charme nouveau à chaque attitude de leurs corps, à chaque mouvement de leurs membres, à chaque expression de leurs physionomies. Leur légèreté et leur vivacité juvénile étaient tempérées par une langueur voluptueuse qui éveillait l'imagination, et, tout en admirant les charmes qu'elles exposaient aux regards, on avait le champ libre pour rêver à leurs beautés cachées.

Le prince jouissait du spectacle préparé pour charmer ses loisirs du matin! Et quand il fut rassasié des débauches impudiques auxquelles se livrait son imagination, il fit signe à la musique et à la danse de s'arrêter pour que ces jeunes femmes vinssent se grouper autour de lui et chercher dans les coupes de champagne un nouvel aliment à l'excitation générale.

Alors, à cette heure matinale, commença une orgie, dont l'héritier présomptif de la couronne était le héros et dont l'essaim de ballerines était les héroïnes; une orgie où le Prince mit de côté toute dignité et où les danseuses oublièrent le peu de modestie que leur profession leur avait laissé.

Avec une de ces charmantes sirènes sur chacun de ses genoux, le Prince de Galles donna toute licence à sa langue, et la conversation qui s'établit aurait fait honte à un mauvais lieu. Le champagne coulait à flots, et plus les libations étaient fréquentes plus les propos lascifs, qui circulaient avec autant de liberté que le vin, arrivaient à dépasser toutes les bornes. Le Prince imprimait ses lèvres brûlantes de luxure sur des lèvres humides du jus de la grappe, et les courtisanes de l'Opéra couvraient de baisers son front et ses joues empourprées par la fièvre de la débauche.

Dans un moment, la musicienne obéissant à un signal se remit au piano et frappa les accords d'une chanson obscène que les bayadères entonnèrent en chœur.

L'orgie était arrivée à son point culminant, et le Prince de Galles mêlait sa voix à celles des danseuses, lorsque, la porte s'ouvrant tout à coup, un page annonça *le Roi!*

Dieu! quelle scène de confusion se produisit aussitôt et quel spectacle vint s'offrir aux yeux d'un monarque et d'un père!

La musicienne se leva du piano en poussant un cri auquel répondirent ceux jetés, en s'enfuyant, par les deux femmes qui étaient sur les genoux du Prince; les autres tournaient autour de la table, ne sachant quel parti prendre et désirant que le plancher s'entr'ouvrît pour les engloutir. Un verre tombait et se brisait; le bouchon d'une bouteille de champagne, culbutée sur la table, partait avec une bruyante détonation, et les fruits disposés en pyramide sur un vase renversé, au milieu de cette scène de confusion, se répandaient sur le parquet.

Le Roi George III, tout interdit, était resté immobile sur le seuil. Une consternation mêlée de surprise et d'horreur se peignait sur sa physionomie naturellement stupide. Ses mains étendues en avant et qu'il agitait avec un mouvement d'éventail, ses yeux effarés, et la pantomime ridicule par laquelle il exprimait son indignation, tout cela était si absurde, que, s'il eût été tout autre que le Roi de la Grande-Bretagne, son entrée aurait été saluée par des éclats de rire, au lieu d'être accueillie par des regards effrayés.

Le Prince de Galles pendant quelques moments fut si abasourdi par la subite apparition de son auguste père, qu'il resta pétrifié sur sa chaise à le regarder d'un air égaré. Mais, reprenant bientôt quelque peu de sa présence d'esprit, il bondit de son siége et fit un signe impérieux de la main pour ordonner aux danseuses de sortir. Cet ordre tacite,

mais auquel il n'y avait pas à se méprendre, les rappela également à elles-mêmes, et, comme saisies d'une terreur panique, elles s'enfuirent vers la porte communiquant avec les appartements intérieurs. Leurs vêtements de gaze flottant dans l'air, la souplesse de leurs mouvements et leur légèreté de nymphe lorsqu'elles s'enfuirent ou plutôt lorsqu'elles s'envolèrent, les fit ressembler à un essaim de fées effrayées par la présence d'un mortel indiscret qui aurait osé s'introduire dans leur retraite sacrée.

Après la fuite des courtisanes de l'Opéra, le Prince de Galles se trouva seul avec le Roi, car le page qui l'avait annoncé avait prudemment battu en retraite aussitôt qu'un coup d'œil lui avait fait apprécier l'état des choses.

Écrasé de honte, à moitié ivre de la quantité de champagne qu'il avait bu, et ne sachant s'il devait prendre l'air repentant ou relever la tête avec effronterie, le Prince de Galles se retenait au dossier d'une chaise pour conserver son équilibre et regarder le Roi, dont les yeux étaient fixés sur lui avec un air non moins stupide que celui que lui donnaient son ivresse et son embarras.

— Effroyable!... horrible!... effroyable! — s'écria à la fin le monarque. — Je n'aurais jamais cru cela, George... je ne l'aurais jamais cru... Je savais que vous étiez un peu fou, mais je ne vous croyais pas aussi dépravé que cela... Je ne l'aurais

jamais pensé un seul moment. Si quelqu'un me l'avait dit, je n'aurais pas voulu y croire... Mais je ne puis rester dans cette chambre!... Non, je ne puis rester dans cette chambre! Elle sent le vin, l'orgie, la débauche, et toutes ces sortes de choses... Allons, Monsieur! conduisez-moi ailleurs, que je puisse vous dire quelques mots sans avoir l'odorat offensé, — reprit Sa Majesté en portant la main à son nez et en se bouchant les narines avec un geste de profond dégoût.

— Veuillez vous diriger de ce côté, Sire, — dit le Prince de Galles en s'efforçant de raffermir ses jambes et ses idées.

Mais, s'apercevant qu'il ne parvenait pas à garder son équilibre et que sa tête était un véritable chaos, il murmura en franchissant la porte par laquelle le Roi avait passé le premier : —

— Mes efforts sont inutiles... je suis soûl en diable!

— Eh quoi! quoi? — s'écria le Roi en se retournant subitement, aussitôt après avoir franchi le seuil. — Qu'est-ce que vous dites, Monsieur?

— Je prenais la liberté de faire observer, Sire, — répondit le Prince en cherchant à paraître calme, — que notre petite fête peut paraître excusable...

— Ah! ah! oui... J'ai saisi une terminaison en *able*, — s'écria le Roi en regardant son fils bien en face. — Mais il me semblait avoir entendu d'autres mots... Eh bien! quelle excuse pouvez-vous présenter... quelle excuse?

— Simplement celle-ci, Sire, — reprit le Prince avec la gravité d'une demi-ivresse, — c'est que ces jeunes femmes étaient venues pour chanter le *God save the King*, qu'elles venaient d'exécuter quand Votre Majesté est venue nous surprendre, et que cet hymne national nous avait transportés à un tel point, que nous éprouvions le besoin de boire à la santé de Votre Majesté.

— Hum!... Eh bien, cela est possible... cela est possible, — dit le Roi en regardant son fils d'un air incrédule, — et j'espère pour vous que c'est la vérité... Mais j'y pense : comment se fait-il que deux de ces femmes étaient assises sur vos genoux... assises sur vos genoux?... Eh?

— Oh! quant à cela, Sire, c'était, ne vous déplaise, pour me montrer à battre la mesure d'une façon régulière.

— Battre la mesure!... Quelle sornette me contez-vous là?

Mais, ne voulant pas prolonger l'entretien sur ce point, le Roi s'éloigna à la hâte du théâtre de l'orgie qu'il avait interrompue, et, suivi par son vaurien de fils, il passa dans un autre salon de ce splendide palais.

Pendant que le Roi promenait ses yeux autour de lui, en s'installant dans le fauteuil que le Prince de Galles lui avait avancé, ses yeux furent offusqués par certains tableaux qui ornaient l'appartement et qui, sans être tout à fait inconvenants, auraient pu certes être plus décents.

— Ouais! — s'écria Sa Majesté. — Suis-je dans Carlton House ou dans quelque luxueuse maison de prostitution?... Sur ma parole, George, votre goût est bien vicieux... bien vicieux, en vérité. Que représente cette femme nue dans ce grand tableau placé entre les deux fenêtres? Hein, Monsieur?... Allons! parlez!

— C'est Vénus sortant de l'onde, mon cher père, — répondit le Prince de Galles, — et ce tableau est considéré comme un chef-d'œuvre.

— Beau chef-d'œuvre, en vérité, beau chef-d'œuvre! — s'écria Sa Majesté. — Et cet autre tableau plus inconvenant encore?

— Hélène et Pâris, Sire, — dit le Prince de Galles en expliquant le sujet du tableau qui avait soulevé cette seconde objection de la part de son père. — En réalité, Votre Majesté doit savoir qu'il n'y a rien d'inconvenant dans les sujets classiques, pas plus que dans la Bible. Les enfants dans leurs classes lisent les amours de Jupiter avec Europe, Sémélé, et Léda, comme filles et garçons lisent dans le Vieux Testament l'histoire de Loth et de ses filles.

— Silence, impie, silence! — s'écria le Roi, dont les joues bouffies tremblaient de colère. — Je savais que vous étiez un débauché, un séducteur, un joueur, un dissipateur, et un ivrogne; mais je ne vous croyais pas un impie.

— Sur ma parole, — dit le Prince, qui trouva le

moyen de rougir encore sous la couche cramoisie dont le vin avait illuminé son visage, — Votre Majesté est en veine de compliments. C'est la première fois, depuis plusieurs années, que Votre Majesté daigne mettre le pied dans mon humble demeure, et si elle n'a rien de plus agréable à me dire que de m'accabler d'épithètes injurieuses, j'en arriverai à souhaiter qu'elle me privât complétement de l'honneur de ses visites.

— Hein!... quoi!... quoi!... de pareilles choses à moi?... — s'écria le monarque en bondissant de son siége et en regardant son fils avec un mélange d'étonnement et de colère.

— A vous, comme à tout autre qui viendrait m'insulter sans provocation, — répliqua le Prince de Galles avec la brusque fermeté qui se manifeste si fréquemment dans un état de demi-ivresse.

— Je vous donne deux minutes pour rétracter les expressions dont vous vous êtes servi, Monsieur! — s'écria le Roi.

— Je n'ai rien à rétracter, — dit le Prince en jetant sur son père un regard de bravade et de mépris.

— Vous vous repentirez de ceci, quand vous serez dans votre bon sens, Monsieur!... vous vous en repentirez!... C'est moi qui vous le dis, — s'écria le Roi profondément irrité. — Une pareille ingratitude après tout ce que j'ai fait pour vous!

— Tout ce que vous avez fait pour moi! — répéta

le Prince en se redressant de toute sa hauteur et presque complétement dégrisé par les réflexions que ce reproche avait provoquées dans son esprit. — Examinons un instant toutes les merveilleuses obligations dont je suis redevable à Votre Majesté. En premier lieu, mes dettes ont été payées plusieurs fois, cela est vrai; mais avec quoi?

— Avec quoi! — s'écria George III. — Mais avec de l'argent, sans doute.

— Oui... l'argent de la nation, — répliqua le Prince, — et non pas le vôtre. Vous n'avez pas un denier à vous dans ce monde... Il est bon de laisser le monde et les journaux parler de vos bontés et débiter toutes sortes d'absurdités de ce genre. Votre trône ne se soutient qu'avec toutes ces jongleries. Mais entre nous, de vous à moi, mon cher père, — ajouta le Prince avec une amertume satirique, — c'est une véritable dérision de vous faire un mérite de répandre l'argent que vous faites suer à toutes les forces vitales de la nation. Mettons donc l'argent hors de la question... Quant au côté moral...

— Qu'avez-vous la prétention de dire, Monsieur! — s'écria le Roi écumant de rage, — avez-vous la hardiesse de soutenir que je vous aie jamais donné un mauvais exemple?

— Je ne dis pas cela, — répliqua le Prince; — mais ce que je proclame, c'est que mon éducation a été déplorablement étroite.... défectueuse.... circonscrite.

— Assez! assez! — s'écria le Roi. — Il ne vous manque plus que de vous poser en républicain et de vous mettre en rébellion ouverte contre l'autorité royale.

— Oh! quant à cela, il n'y a pas de danger que je fasse profession de foi de démocrate... Non, non. Je veux régner en Roi... avoir un peuple qui soit soumis à mon bon plaisir... qui paye l'impôt sans mot dire... que je puisse tenir d'une main ferme. Oh! je saurai bien faire mon métier de Roi.

— Vous êtes mon fils, après tout, — s'écria le Roi singulièrement radouci par la manière dont le Prince de Galles entendait les devoirs de la royauté. — Le peuple demande à être gouverné sans faiblesse. Si vous lui cédez d'une ligne, il ne met plus de bornes dans ses empiétements. Il ne faut compter que sur la force et savoir inspirer une salutaire terreur. Il n'y a qu'un fou qui puisse croire à la possibilité de régner par la puissance de l'amour de ses sujets et de la saine raison.

Et reprenant sa respiration après cette longue phrase, la plus longue qu'il eût prononcée de sa vie, le Roi se rassit dans le fauteuil qu'il avait quitté quelques moments auparavant, emporté par un mouvement de violente colère.

— Bien! — dit le Prince de Galles. — Je suis ravi que le vent d'orage, qui s'était élevé entre nous, se soit aussi vite apaisé. La vérité est, mon cher père, que j'ai le plus profond respect pour vous, quand

vous ne m'adressez pas d'épithètes injurieuses, qui ont quelque chose de singulièrement ignominieux quand elles s'appliquent à l'héritier présomptif de la couronne. En outre, je crois avoir en ce moment quelques droits à la faveur et à l'indulgence de Votre Majesté, puisque je consens à donner ma main à la Princesse Caroline de Brunswick et que déjà je me suis séparé de Madame Fitzherbert.

— Alors il est vrai que cette dame est partie? — interrompit le Roi d'un ton joyeux. — Eh bien! j'en suis heureux... Très-belle, sans doute... mais une catholique, George... une catholique... Ne perdez jamais de vue que ce trône est un trône protestant... un trône protestant. C'est la seule sauvegarde de la maison de Hanovre... rappelez-vous cela!... Mais de quoi parlions-nous?... Oh! de Madame Fitzherbert. Ainsi vous êtes débarrassé d'elle. Je vous en félicite. Votre mère vous en félicite également... elle est très-satisfaite... très-satisfaite... Pitt nous a parlé de cela, il y a un jour ou deux, et c'est ce qui m'a engagé à venir en personne ce matin vous faire une visite. Pendant que Madame Fitzherbert était sous votre toit, je ne pouvais franchir le seuil de votre demeure. Mais maintenant les circonstances ne sont plus les mêmes... les choses ont bien changé, quand je suis venu tout à l'heure, tout à fait incognito... Remarquez que ce n'était pas une visite d'apparat et de cérémonie que je voulais faire. « Conduisez-moi immédiatement, » ai-je dit, « en présence du Prince! »

et je pensais à la joyeuse surprise que vous éprouveriez à ma vue, quand cette horrible scène s'est offerte à mes yeux. Oh! fi, George! Je suis bien peiné d'avoir eu cette preuve évidente, trop évidente, de la voie vicieuse dans laquelle vous êtes engagé...

— Allons-nous revenir sur des sujets désagréables? — demanda Son Altesse Royale d'un ton froid.

— Hein?... quoi?... des sujets désagréables? — répéta Sa Majesté. — Non... certainement non... bien loin de là. Allons, voici ma main, George! que tout soit oublié... tout à fait oublié... Je ne vous reprocherai même pas ce qui s'est passé l'autre jour au château, quand votre ami Beagles.. ou Deables...

— Meagles, — dit le Prince en forme de rectification.

— Oui, Meagles... Meagles alors... Meagles, — répéta Sa Majesté. — Mais, comme je vous le disais, nous n'aborderons pas ce chapitre; nous tournerons le feuillet... Vous êtes sur le point de vous marier; vous allez devenir raisonnable. Et pour vous montrer que je suis réellement un père indulgent, en dépit de... mais n'en parlons plus, n'en parlons plus... Je voulais vous dire, pour vous convaincre que je suis disposé à faire tout ce qui vous sera agréable quand vous méritez ma faveur, que dans deux ou trois jours M. Clarendon recevra la notification...

— Ah!... Je suis bien heureux que cette affaire n'ait pas été négligée! — s'écria le Prince.

— Négligée?... nullement! — s'écria Sa Majesté.

— J'ai donné ma parole à votre ami M. Meagles... Meagles... Meagles, — répéta le Roi en revenant sur ce nom avec un plaisir enfantin. — Voyons... nous sommes aujourd'hui Mercredi... oui... Mercredi. Eh bien, Samedi prochain, pas avant, songeons-y bien, vous pourrez faire savoir à M. Clarendon que dans la matinée il recevra l'offre d'une pairie et d'une pension, qui lui sont accordées en considération...

— Je vous comprends, mon cher père... et je vous remercie, — dit le Prince de Galles en l'interrompant. — Dois-je vous faire servir une collation? — ajouta-t-il comme un moyen de mettre un terme à une conversation qui devenait fort ennuyeuse pour lui.

— Non. Il faut que je me retire, — répondit le Roi en se levant. — Et maintenant, mon cher fils, — ajouta-t-il en passant tout à coup au solennel, — laissez-moi vous supplier d'apporter plus de circonspection dans votre conduite. Vous allez entrer dans les liens du mariage, et la nation a les yeux sur vous. Lord Malmesbury va partir pour l'Allemagne pour ramener la Princesse Caroline en Angleterre. Le portrait de Son Altesse Sérénissime vous sera envoyé sous quelques jours...

— Mon cher père, je vous supplie d'abandonner ce sujet, du moins quant à présent, — dit le Prince en interrompant le Roi d'un ton ferme et décidé. — La Princesse Caroline de Brunswick fût-elle belle

comme les anges, je ne pourrais pas me considérer autrement que comme un homme sacrifié aux plus déplorables exigences. Mes dettes, la cruelle nécessité pour un Prince du sang d'épouser une Princesse étrangère, au lieu de s'allier à une sujette du royaume Britannique, cette circonstance d'un mariage tout de convenance qui réunit les mains sans que les cœurs y soient pour rien, tout cela m'afflige cruellement. En vérité, je ne puis songer au mariage qui a été négocié pour moi, et il y a des moments où je recule devant cette idée comme devant un spectre hideux qui assiége mon imagination... Je consens au sacrifice, — ajouta le Prince, — mais, je vous en prie, ne parlons pas de cela.

— Soit, mon cher fils, — dit Sa Majesté.

Et, pressant la main du Prince avec un certain degré d'émotion, le Roi s'éloigna sans ajouter un mot.

Le Prince de Galles se promena avec agitation pendant quelques minutes après le départ de son père; puis, tout à coup, faisant un grand effort pour chasser les sombres idées qui s'étaient emparées de lui, il tira violemment le cordon de la sonnette.

Germain, le fidèle et discret valet de chambre du Prince, se présenta immédiatement pour prendre ses ordres.

— Les danseuses sont-elles parties? — demanda le Prince.

— Elles sont parties aussitôt après l'arrivée de Sa Majesté, — lui fut-il répondu.

— Je suis contrarié de cela, — murmura le Prince de Galles en se parlant à lui-même. — Leur vue aurait dissipé les soucis qui m'oppressent, je ne sais pourquoi.

— Sous le bon plaisir de Votre Altesse Royale, — dit Germain, — une jeune dame, que j'ai fait entrer dans le salon rouge, sollicite une entrevue.

— Une jeune dame! — répéta le Prince. — Comme de raison, elle vous a donné son nom?

Le valet tendit une carte à son maître.

— Mademoiselle Clarendon! — s'écria l'héritier présomptif en jetant les yeux sur le nom que portait cette carte.

Après un moment d'hésitation, il dit : —

— Hâtez-vous d'aller lui annoncer que dans dix minutes je serai auprès d'elle.

## CHAPITRE XXIV

### LA VÍCTIME D'UN ROYAL AMANT

Le Prince regagna son appartement privé, où il mit tout en œuvre pour se remettre dans un état convenable : il sentait qu'il y avait quelque chose de criminel à se présenter à demi ivre devant la belle créature qu'il avait trompée, mais dont l'image conservait encore une certaine influence sur son cœur, et que c'était joindre une insulte grossière à des torts irréparables.

Après avoir bu une bouteille de soda water, il entoura son front d'un bandeau mouillé, puis il se plongea dans un bain chaud. En sortant de ce bain, considérablement rafraîchi, il sonna Germain, et avec l'aide de son habile serviteur il compléta sa toilette.

Son teint était encore animé, mais la rougeur qui le couvrait semblait provenir plutôt d'une excitation

morale que des effets du vin, et quoiqu'il se sentît encore la tête passablement échauffée, il ne le regrettait pas, car il puisait dans ce reste d'ivresse le courage d'affronter la présence de la belle jeune fille qu'il avait perdue.

Après un dernier regard dans une grande psyché qui lui permettait de se voir des pieds à la tête et satisfait de son apparence extérieure, il se rendit lentement dans le salon où Octavie avait été introduite. Il marchait lentement, car malgré la hardiesse fiévreuse qui l'animait, il éprouvait une certaine crainte, comme si son cœur défaillait à l'idée de se trouver en face de la confiante jeune fille qu'il avait prise pour victime de sa noire trahison.

Il était pourtant arrivé à la porte, et pendant quelques moments il hésita à l'ouvrir. Qu'allait-il dire pour justifier sa conduite ? Quelle espérance donner à cette infortunée? Comment allait-elle le recevoir et comment s'opérerait leur séparation? Aurait-elle recours aux menaces ou chercherait-elle à l'attendrir par ses prières? La solution de toutes ces questions étant impossible à trouver, l'imagination s'y perdait et pendant les quelques secondes que le Prince de Galles resta sur le seuil de la porte, l'état d'incertitude dans lequel il se trouvait alla presque jusqu'à la souffrance.

Après avoir fait un effort désespéré pour surmonter ses appréhensions, il entra dans le salon, et après

avoir soigneusement refermé la porte derrière lui, il s'avança vers l'endroit où Octavie était assise.

Son visage ne se tourna pas immédiatement vers lui ; il lui demeurait caché, et sa tête restait baissée vers la terre. Ses yeux l'aperçurent dans l'attitude d'une affliction profonde, et un sentiment de remords pénétra dans son cœur. Il était resté à une douzaine de pas de sa victime et il contemplait son exquise beauté non plus avec l'ardeur de la convoitise, mais avec compassion. Lentement elle retourna la tête, ses yeux rencontrèrent ceux du Prince, et son visage lui apparut. Il n'était plus illuminé par ce radieux sourire avec lequel elle avait coutume de l'accueillir, l'expression de sa physionomie était si pleine de douleur, si désespérée, que le ver rongeur du remords le mordit au cœur plus profondément encore.

— Chère Octavie, — dit-il en se précipitant vers elle et en se jetant à ses genoux, — je sais que vous avez des reproches à m'adresser, je sais que ces reproches sont mérités ! Mais faut-il renoncer à tout espoir d'indulgence et de pardon ? — demanda-t-il d'une voix émue et tremblante, avec cet accent de tristesse qui remue si profondément les passions humaines.

— O Seigneur ! quelle réponse dois-je faire ? — s'écria Octavie en se tordant les mains dans le paroxysme de la douleur. — J'avais tant de choses à vous dire quand je suis venue, et maintenant que

je vous vois, toutes mes pensées sont confondues.

— Aimable, adorable fille, remettez-vous et écoutez-moi avec patience, — dit le Prince, toujours agenouillé aux pieds de la jeune fille et en saisissant ses mains qu'il couvrit de baisers. — Je n'essayeraï pas de me justifier, Octavie, — continua-t-il, — car je sais que je vous ai offensée, cruellement offensée, mais je ne suis pas aussi coupable que vous pouviez être portée à le penser. Ébloui par votre beauté, pris de folie par la contemplation de votre image, je n'étais plus maître de moi, et Satan se fût-il dressé devant moi et m'eût-il demandé de payer de mon âme la possession de vos charmes, j'y aurais consenti, oui, moi qui dois un jour monter sur le trône d'Angleterre, je me serais pour vous vendu au roi des enfers.

— Grand Dieu! ne parlez pas ainsi, George, — s'écria la jeune fille effrayée et frissonnant de tout son corps des paroles impies prononcées par son séducteur. — Il est donc vrai que vous m'avez aimée?

— Si je vous aime, Octavie, — s'écria le Prince en couvrant, de nouveau, de baisers brûlants les belles mains qu'on ne songeait pas à retirer. — Oh! comment pouvez-vous demander si je vous ai aimée, quand je vous aime encore maintenant, oui, maintenant, avec plus d'ardeur et d'adoration que jamais! L'amour que je vous porte, Octavie, est impérissable. Les ordres cruels d'un monarque absolu et d'un ministère tyrannique peuvent me forcer à donner ma

main à une autre, mais mon cœur ne battra jamais que pour toi! Le feu de la passion brûle encore mon cœur comme au jour où tes lèvres m'ont donné leur premier baiser virginal. La possession n'a pas éteint le feu qui me dévore, et la flamme qui me consume ne s'éteindra jamais. Mes joues brûlent, mon cœur bat comme autrefois quand je presse tes belles mains sous mes lèvres, et l'assurance de ton pardon, l'oubli du passé, et la promesse de ton amour pour l'avenir seraient la plus grande joie de ma vie, l'accomplissement de tous les vœux que je forme sur cette terre.

— Par tout ce qu'il y a de sacré, — s'écria Octavie, la physionomie égarée et écrasée par les pénibles émotions qui l'agitaient, — par tout ce qu'il y a de sacré, ne me parlez plus ce langage. O mon Dieu! ma tête s'égare, mes tempes me brûlent comme si j'endurais la torture, mon cœur est déchiré par les angoisses du désespoir! Savoir que vous m'aimez et ne pouvoir m'abandonner aux joies de votre amour, vous entendre murmurer les plus douces paroles à mes oreilles et sentir qu'il y aurait crime à écouter vos serments, oh! c'est à vous rendre folle, oui, folle!

Et arrachant ses mains de celles du Prince elle s'en couvrit le visage, et des flots de larmes s'échappèrent entre ses doigts.

— Octavie, mon Octavie bien-aimée, — s'écria le Prince en pressant ses genoux avec un sentiment de douleur véritable, — calme ce terrible chagrin, fais

un effort pour reprendre un peu de calme, ne t'abandonne pas ainsi à l'égarement de ta douleur.

— Hélas! hélas! A quelle espérance me rattacher pour y chercher une consolation? — s'écria la malheureuse fille en ôtant ses mains de son visage et en découvrant ses traits où se lisaient clairement le trouble de son esprit et l'horreur de son désespoir. — Si vous m'aviez dit que vous ne m'aimiez plus, si vous m'aviez avoué que mon image n'avait plus de place dans votre cœur, mon affliction serait beaucoup moins grande! Votre abandon, votre indifférence, votre manque de foi, m'auraient inspiré d'autres sentiments, plus vifs, plus emportés, mais moins profondément douloureux. Mais savoir, voir, sentir que vous m'aimez, George, songer combien nous aurions pu être heureux si vous aviez été un simple gentilhomme, ou moi une princesse, se dire que nulle félicité sur la terre n'aurait pu être comparable à la nôtre, si les circonstances avaient permis que vous pussiez vous unir à moi devant les autels du Seigneur, oh! c'est cela, oui, c'est cela qui me rend folle, c'est-à-dire qui me pénètre dans la tête comme des gouttes de plomb fondu! C'est cela qui, comme un fer rouge se fraye un chemin à travers mon cœur! Oui, mon rêve d'amour est parti, le réveil terrible de la réalité est arrivé, la clarté pénètre dans la nuit profonde et les délicieux mystères de la passion. Les nuages sont dispersés, et la lumière de la vérité se fait jour enfin à travers mon cœur brisé.

Les larmes et les sanglots de la malheureuse jeune fille recommencèrent avec une terrible violence.

Le Prince se releva, l'entoura de ses bras, l'attira vers lui, la pressa contre sa poitrine, et murmura à son oreille des paroles de consolation avec toute l'éloquence que son émotion bien réelle put lui inspirer ; car cet homme habituellement si froid, si égoïste, et si insensible, cet homme qui avait ordonné sans un sentiment de remords l'expulsion de Madame Fitzherbert de son palais, ce débauché dont toute la vie n'avait été qu'un monstrueux égoïsme, se sentait le cœur touché par l'attendrissant spectacle de cette jeune et belle créature torturée par le sentiment désespéré de son malheur.

Il la pressait contre sa poitrine, et, pendant quelques moments, elle s'abandonna si complétement à lui que les caresses que d'abord il lui prodiguait, mû par un sentiment de sincère compassion, commencèrent bientôt à changer de nature et à prendre un caractère moins pur. Mais aussitôt que ce changement se fit jour dans son intelligence, Octavie tressaillit dans ses bras, s'arracha à ses embrassements, et, le visage rouge, le sein palpitant, et les traits empreints d'une expression de profonde et douloureuse irritation, elle s'écria : —

— Mon cœur se brise, George, mais laissez-moi la possibilité de croire encore que vous ne m'avez pas aimée d'une passion déshonorante, quoique cet amour ne m'ait apporté que le déshonneur en partage.

Elle recula de quelques pas et alla retomber sur un siége plus éloigné que celui qu'elle venait de quitter.

Son chapeau était tombé dans la lutte qu'elle avait engagée pour s'arracher des bras du Prince, et le magnifique flot de cheveux bruns, qui auraient fait la gloire d'une princesse adorée et divinisée comme l'Eléonore du Tasse, avait roulé par masses épaisses et brillantes sur ses épaules. Les rayons du soleil qui passaient à travers les riches tentures des croisées venaient se jouer dans ces belles tresses soyeuses et leur donnaient des reflets dorés d'une telle magnificence, que la tête de cette belle créature semblait aussi brillante que celle d'un ange. Mais, hélas ! bien qu'il eût gardé sa glorieuse auréole, l'ange était déjà tombé, et si sa tête brillait encore d'un éclat radieux, le cœur avait perdu sa pureté et subi les souillures terrestres. Le serpent avait jeté un regard dans l'Éden de ce cœur, il y avait mis des fleurs aux parfums enivrants, brillantes des plus riches couleurs, et il avait porté la désolation dans ce beau paradis. Le tentateur lui avait appris à considérer l'amour comme la rose de l'âme, elle avait séparé cette belle fleur de sa tige, l'avait pressée contre sa poitrine, et l'épine qu'elle cachait lui avait percé le cœur.

Pendant que le Prince la regardait, écartant de son visage les flots de sa magnifique chevelure qui retombaient sur ses épaules, il sentit qu'il ne pouvait

se décider à perdre une maîtresse d'une beauté aussi resplendissante, non, car jamais femme ne lui avait inspiré de sa vie un amour plus vif et plus ardent.

— Octavie, chère Octavie, — dit-il après un long silence, et tout en parlant il se rapprochait d'elle insensiblement, — ne parlez plus de douleur, je vous en supplie : deux êtres sont ici dans ce salon, et pensez-vous qu'il n'y ait qu'un seul cœur qui souffre? Par le ciel vous êtes injuste avec moi !

— Et en disant cela, il la saisit et employa la force pour la retenir.

— Oh! vos souffrances, George, sont légères et tolérables, comparées aux miennes, — dit la malheureuse jeune fille avec une expression de sombre désespoir. — Quand l'affliction tombe sur deux personnes qui aiment tendrement, c'est le lot de la plus faible d'avoir à supporter le plus lourd fardeau. Et si un cœur doit être sacrifié, c'est la femme qui est invariablement condamnée à devenir la victime. Oui, toutes les misères et tout le déshonneur sont pour elle !... Consumée par le feu de sa passion, il ne lui reste pour refuge qu'une tombe prématurée! Oh! ce sont là des vérités sur lesquelles l'homme ne peut pas fermer les yeux, — s'écria Octavie avec un accent d'angoisse qui trahit toute la profondeur de sa douleur; — et il n'en continue pas moins à poursuivre la femme de son amour illégitime !... Pourquoi avez-vous fait de moi votre victime?... — demanda-t-elle d'un ton brusque

et avec un air égaré. — Pourquoi avez-vous versé dans mon sein le poison de votre passion?... Vous m'avez trouvée gaie, heureuse, souriante, remplie du contentement que donnent l'innocence et l'inexpérience des passions, qu'est-ce que vous avez fait de moi?... A quel état m'avez-vous réduite?... Quelle espérance reste-t-il à ma jeunesse?... Vous m'avez brisée comme un verre, dont les mille fragments ne réfléchissent que l'image du désespoir!... Replacez-moi sur le piédestal d'innocence d'où vous m'avez renversée... Rendez-moi mon honneur... vous êtes Prince, fils de Roi, un jour vous serez Roi vous-même, et vous devez avoir plus de pouvoir que le commun des mortels, sans cela votre rang serait une duperie, votre puissance une illusion... Prouvez que vous possédez réellement la grandeur que le monde vous suppose! — s'écria la malheureuse fille en se levant de son siége, rendue folle par l'excitation des pensées qui travaillaient son cerveau. — Faites cesser le charme sous lequel vous m'avez asservie, rompez l'enchantement qui pèse sur moi!

— Octavie... Octavie... — s'écria le Prince, gagné par l'égarement qui la possédait, et alarmé presque jusqu'au désespoir par la crainte de lui voir perdre la raison, — je vous en supplie, par tout ce qu'il y a de plus sacré, calmez-vous, je vous en conjure!

— Oh! il est bien facile pour vous de prêcher le calme, — répliqua-t-elle amèrement, — pour vous, dont les souffrances sont si légères. Mais un jour

viendra pourtant, — ajouta-t-elle tout à coup avec un changement dans ses manières et dans l'expression de son visage qui effraya sérieusement le Prince, — un jour viendra où le remords torturera votre âme, ou le ver rongeur du repentir vous mordra au cœur; et alors, l'éclat de votre rang royal pourra bien parer votre agonie, mais il ne pourra empêcher le souvenir de la pauvre fille dont vous avez gagné l'amour, et dont vous avez brisé le cœur, de revenir sans cesse vous torturer, quand étendu sur votre couche vous appellerez en vain le sommeil et que son image vous poursuivra sans que vous puissiez la chasser.

— Octavie... Octavie... vous vous tuez à vous abandonner à cette mortelle agitation, — dit le Prince, — et vous me réduisez au désespoir! Que signifie ce changement dans le cours de vos idées?... Que me reprochez-vous, maintenant?... Il y a dix minutes à peine tu étais presque heureuse en pensant que mon cœur était à toi, qu'un lien invincible et indissoluble l'unissait au tien.

— Non, non, je n'étais pas heureuse, — s'écria-t-elle en se débattant de nouveau pour se soustraire à l'étreinte de son royal amant, — ou si je l'étais, j'étais criminelle en me livrant à ce sentiment! Car de nouvelles idées surgissent dans mon cerveau, de nouvelles intuitions changent le cours de mes pensées. Les murailles de ce salon disparaissent dans l'air, — ajouta-t-elle en étendant les bras

et les yeux brillants d'un éclat fébrile, — le monde extérieur m'apparaît, la terre entière se déroule devant mes yeux, et le cœur humain s'ouvre devant moi.

— Miséricorde! elle a le délire! — s'écria le Prince en regardant Octavie avec une inquiétude mêlée de terreur.

— Rien ne m'est inconnu maintenant, il n'y a plus de secret qui me reste caché! — continua-t-elle, en accélérant son délire et en multipliant les gestes, pendant que ses cheveux en désordre et flottant sur ses épaules lui donnaient l'apparence d'une pythonisse. — Les écailles sont tombées de mes yeux, le voile qui obscurcissait mon esprit s'est déchiré, je puis lire dans mon propre cœur comme je lis dans le vôtre. Je suis la victime, et vous jouissez de votre triomphe...

— Octavie! Octavie! — s'écria le Prince en la saisissant dans ses bras et en essayant d'étouffer ses paroles sous ses baisers.

— Lâchez-moi!... — s'écria-t-elle avec énergie. — Votre souffle est brûlant, c'est le venin d'un serpent.

— Silence! au nom du ciel, silence! — cria Son Altesse Royale en la retenant dans ses bras, — vous allez jeter l'alarme dans le palais.

— Que m'importe! — répliqua la malheureuse fille. — Lâchez-moi, vous dis-je.

— Laissez-moi vous porter sur ce sofa, reposez-vous... calmez-vous.

— Non, mille fois non, — cria-t-elle d'une voix plus éclatante encore et en continuant à se débattre d'une façon désespérée.

— Mon Dieu ! croyez-vous que je veuille vous faire du mal? — s'écria le Prince en proie au désespoir.

— Oui, vous êtes un serpent. Vos replis m'enlacent...

Un cri perçant s'échappa de sa poitrine au moment où elle parvint à s'arracher des bras de Son Altesse Royale.

Elle se précipita follement vers la porte, qui s'ouvrit lorsqu'elle n'en était plus éloignée que de deux ou trois pas, et plusieurs hommes de la maison du Prince parurent sur le seuil.

— Laissez-moi passer... laissez-moi passer!... — s'écria Octavie en proie à une effroyable hallucination.

— Arrêtez-la! — cria le Prince d'une voix tonnante. — Je vous ordonne de l'arrêter!

La porte se referma à l'instant, et Octavie fut saisie par les valets.

Pendant quelques instants elle resta muette et immobile comme une statue, et il semblait que ses grands yeux démesurément ouverts et fixés sur le Prince ne devaient plus se refermer. Mais au moment où il s'approcha pour la calmer, elle fit un mouvement brusque, s'échappa des mains qui la retenaient, et agita ses bras en l'air dans le paroxysme de l'égarement.

Les domestiques la saisirent de nouveau, ses traits se crispèrent dans des contorsions frénétiques, un rire terrible s'échappa de ses lèvres, il retentit dans les airs et révéla la terrible vérité.

Octavie Clarendon était folle!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

# TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

PARIS, — IMPRIMERIE L. POUPART-DAVYL, RUE DU BAC, 30.

